THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

ACADÉMIE

DES SCIENCES,

BELLES-LETTRES ET ARTS

DE BESANÇON.

SÉANCE PUBLIQUE DU 30 JANVIER 1849.

BESANÇON,

DE SAINTE-AGATHE AINÉ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE,

GRANDE-RUE, 42. — RUE D'ANVERS, 1.

1849.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

ACADÉMIE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE BESANÇON.

SÉANCE PUBLIQUE DU 30 JANVIER 1849.

Président annuel,

M. CARBON.

DISCOURS DE M. LE PRÉSIDENT.

Messieurs,

S'il est une vérité à laquelle les peuples aient rendu constamment hommage, et qui reçoive des temps difficiles où nous vivons une nouvelle et puissante sanction, c'est assurément l'importance qui s'attache à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse. Cette question de salut ou de mort pour l'avenir de la société, a toujours

vivement préoccupé les meilleurs esprits, et enfanté, jusque dans ces dernières années, les systèmes les plus divers, souvent les plus contradictoires. C'est qu'en effet les lois les plus sages, les meilleures formes de gouvernement ne peuvent être basées que sur ces éternelles notions de morale et de justice, que peut seule donner une bonne instruction, que peut seule affermir une éducation sagement dirigée. Cette vérité, vous l'avez, Messieurs, parfaitement comprise, comme l'attestent vos nombreux travaux, dont le but est de jeter dans les esprits de nobles pensées, dans les cœurs de généreux sentiments. C'est ainsi que vous avez recueilli les traditions, les souvenirs qui se rattachent à la Franche-Comté, pour mettre sous les yeux de vos concitoyens de nobles exemples qu'il ne fut jamais plus nécessaire de faire revivre, que lorsque de désolantes doctrines semblent vouloir arrêter le développement des qualités heureuses qui distinguent notre nation.

Ces considérations m'ont engagé, Messieurs, à vous entretenir, aujourd'hui, d'un de ces hommes distingués à qui il fut donné d'exercer une salutaire influence sur l'éducation de la jeunesse. J'ai pensé que rien ne serait plus propre à reposer vos esprits des vives émotions inséparables des événements actuels, que le consolant spectacle d'un homme de bien, consacrant les talents que le ciel lui a départis à étendre l'empire de cette droite raison, de cette judicieuse loyauté, de cette fermeté éclairée qui forment les traits distinctifs de notre province. Dans ce peu de mots vous avez déjà reconnu M. J.-J. Ordinaire, qui a laissé parmi nous de si hono-

rables souvenirs, auxquels se joint, de la part des membres de l'administration qui lui a été confiée, le sentiment d'une juste reconnaissance. L'intérêt que mon digne et vénérable prédécesseur a su mériter rachètera, j'ai lieu de l'espérer, la faiblesse de l'éloge que j'ose présenter à votre bienveillance.

M. J.-J. Ordinaire naquit d'une des familles les plus respectables de cette ville. Son enfance, sur laquelle nous n'avons pu recueillir de détails propres à fixer votre attention, s'écoula au milieu des événements précurseurs de l'orage qui allait fondre sur la France. Ses études furent aussi brillantes qu'on devait l'attendre d'un esprit doué des plus heureuses dispositions. Deux élèves se distinguaient spécialement au collége de Besançon : c'étaient le jeune Ordinaire et un de ses compagnons, Charles Fourier, qui, après avoir enfoui sa vie et ses talents dans les emplois les plus modestes du commerce, acquit, dans un âge où l'on n'aspire habituellement qu'au repos, une célébrité basée sur un système social où toutes les aptitudes devaient trouver leur place, et d'après lequel le concours de chacun au bien universel était fondé, non sur le devoir, mais sur une sorte d'attrait particulier auquel il ne pouvait résister : doctrine assez difficile à saisir, et que M. Ordinaire ne paraît pas avoir goûtée, malgré ses relations d'enfance et d'amitié avec l'auteur.

La France ressentait déjà ces secousses violentes qui l'ébranlèrent si profondément, et retentirent dans toute l'Europe, lorsque M. Ordinaire achevait ses paisibles

études. Son père, alors premier magistrat de cette cité, crut apercevoir, dans ces orageux mouvements, le signal d'une régénération qu'appelaient alors de leurs vœux beaucoup de bons citoyens, qui ne songeaient qu'au bonheur futur de la patrie. Mais bientôt désabusé, il entrevit l'abîme dans lequel on se précipitait, et résista courageusement aux efforts violents qui tendaient à l'entraîner. Il paya de sa liberté cette généreuse résistance, et son fils s'associa à sa captivité et à ses périls, alors que la prison était l'annonce presque certaine de la mort, à laquelle l'un et l'autre n'échappèrent que par la protection visible de la Providence. Cette circonstance était sans doute de nature à faire naître de graves pensées chez le jeune Ordinaire; mais une philosophie futile et railleuse, dont le bon sens de notre nation devait bientôt faire justice, avait sapé les bases de la religion et de la morale, et rendu, à force d'esprit, la séduction presque irrésistible pour une imagination vive et ardente. Il fallut que l'expérience vînt à la suite des années et de la réflexion, pour que M. Ordinaine reconnût le vide et le danger de ces systèmes destructeurs.

C'est alors qu'il se livra plus spécialement à l'étude de la grammaire générale, et les succès qu'il y obtint le désignèrent pour cet enseignement à l'école centrale qui venait d'être créée à Besançon. La nature de ses travaux lui fit concevoir le plan d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la langue latine, et il allait s'occuper des soins qu'en demandait l'application, lorsque l'autorité supérieure fit appel à la capacité dont il avait déjà donné des gages. Il sacrifia ses goûts favoris, et

accepta la direction du premier établissement d'instruction publique de cette ville. Là, son esprit de discernement, l'aménité de ses manières et sa fermeté, que tempérait une bienveillance éclairée, lui eurent bientôt acquis l'estime et l'affection de tout ce qui l'entourait, et donné sur les élèves qui lui étaient confiés le plus utile ascendant. Sentant tout le prix du dépôt remis entre ses mains, et voulant accomplir consciencieusement les devoirs que lui imposait le titre de père d'une nombreuse famille, il ne négligea rien pour former des âmes honnêtes et droites, des esprits fermes et éclairés, capables de soutenir les luttes que semblait leur réserver l'avenir. Combien de fois, grâce à l'empire plein de douceur que le chef savait exercer sur ses élèves, ramena-t-il à la raison ceux d'entre eux qu'égaraient la pétulance de leur âge et l'impétuosité de leurs passions naissantes ? Avec quelle adresse il réprimait des penchants vicieux, qui auraient jeté le désordre dans une vie entière, et peut-être causé le désespoir d'une famille ! Ses élèves n'étaient pas toutefois le seul objet de sa sollicitude, ses collaborateurs trouvaient aussi en lui un ami sûr, en même temps qu'un guide et un modèle. C'est avec eux, et dans une sorte d'intimité de famille, qu'il déployait ce charme de conversation qu'il possédait à un degré si éminent.

Il bornait toute son ambition à l'exercice de l'emploi modeste et laborieux qui était devenu pour lui la source de tant de consolations, lorsqu'il fut appelé à des fonctions plus élevées qu'il n'avait jamais songé à solliciter. La France venait d'être partagée, sous le rapport de

l'instruction publique, en un certain nombre d'Académies. M. Ordinaire fut chargé d'imprimer le premier mouvement à celle de Besançon, mission difficile et délicate. Mais sa sagacité ne lui fit pas défaut, et l'on ne put qu'applaudir à l'impulsion qu'il sut donner aux études et à l'éducation de la jeunesse. Les bases de la nouvelle administration furent posées avec sagesse, et les difficultés inséparables de cette sorte de création écartées avec prudence.

Après tous ces travaux, il crut pouvoir enfin s'occuper de l'essai du procédé nouveau destiné à abréger le temps jusqu'alors consacré à l'enseignement du latin dans les classes élémentaires. Après avoir pourvu à son remplacement, il se rend à Paris, et là, dans une institution nombreuse, il fait sur de jeunes intelligences l'essai d'une amélioration que réclamaient impérieusement le vœu de la partie la plus éclairée de la société, le besoin d'accélérer l'instruction des élèves les moins âgés, pour leur ménager le temps d'acquérir les connaissances multipliées qui leur deviendraient nécessaires plus tard, enfin la nécessité de faire disparaître un mode vicieux et suranné, contre lequel s'était élevé le sage Rollin lui-même. Cette utile nouveauté, après avoir produit les plus heureux effets dans l'établissement où M. Ordinaire l'avait importée, fut soumise à l'examen d'hommes spéciaux qui en constatèrent les résultats. Voici en abrégé le jugement qu'ils en portèrent : « Une » méthode qui paraît être le fruit de longues et pro- » fondes méditations sur la marche naturelle de l'esprit » humain, dans l'acquisition de ses connaissances ; une

» méthode qui, au mérite rare de la clarté et de la sim-
» plicité, joint l'avantage de n'employer que les éléments
» dont on se sert depuis longtemps ; une méthode à
» l'aide de laquelle on a déjà obtenu des résultats
» extraordinaires, et qui semble destinée à faire dispa-
» raître les inconvénients inséparables de celles qui ont
» été suivies jusqu'aujourd'hui ; une telle méthode ne
» doit pas être confondue avec ces essais malheureux
» qu'ont enfantés le caprice, l'amour de la nouveauté,
» la fureur des innovations et le désir de la singularité.
» Nous pensons donc qu'elle mérite toute l'attention et
» tout l'intérêt du chef suprême de l'instruction pu-
» blique, et que le digne recteur qui s'est voué à des
» travaux si pénibles pour lui donner son dernier degré
» de perfection, ne saurait être l'objet de trop d'encou-
» ragements. »

Si une expérience recommandée par de tels suffrages n'eut pas plus de retentissement dans l'Université, il ne faut l'attribuer qu'à des circonstances dont l'exposition demanderait des détails qui n'exciteraient pas aujourd'hui un vif intérêt. D'ailleurs, vous le savez, Messieurs, les découvertes les plus utiles sont souvent celles qui ont le plus de peine à se faire jour à travers la routine et les préjugés, et qui rencontrent dans des considérations étrangères les résistances les plus opiniâtres. Peut-être aussi faut-il que les meilleures innovations mûrissent dans le silence et dans un oubli passager, pour reparaître ensuite avec plus d'éclat et d'utilité.

Quoi qu'il en soit, les fatigues que M. Ordinaire avait éprouvées, soit dans l'administration, soit pour le perfectionnement et l'application de sa méthode, avaient notablement altéré sa santé. Il est permis de penser aussi que le découragement, et la perte des légitimes espérances qu'il avait nourries pendant de longues années, contribuèrent à affaiblir une organisation naturellement délicate, et à rendre nécessaire un repos si bien mérité. Mais ce repos ne fut que de courte durée : les services éminents que M. Ordinaire avait rendus à l'instruction publique, l'avaient mis trop en évidence pour que l'autorité supérieure ne recourût pas de nouveau à son expérience et à ses lumières. Quoique sa position de fortune lui assurât un avenir aussi honorable qu'indépendant, il n'hésita pas, malgré son âge déjà avancé, à reprendre un poste qu'une complication de détails toujours croissante avait rendu plus laborieux. Pendant cinq ans encore, il consacra au bien de la société et de la religion tout ce qui lui restait d'énergie et de forces. Appelé au périlleux honneur de lui succéder, j'ai pu me convaincre par moi-même de tout le soin qu'il avait apporté à favoriser les progrès des études et ceux d'une forte et sage éducation, à l'aide de sujets également instruits et moraux, dont il chercha toujours à s'entourer. C'est ainsi qu'il s'appliqua constamment à étendre le bien que lui-même avait commencé et que ses successeurs avaient continué dans cette Académie. Malheureusement, ses forces le trahirent de nouveau, et le contraignirent à déposer un fardeau dont son zèle lui avait dissimulé la pesanteur. Alors se réveilla le désir qu'il

avait souvent manifesté de s'occuper, dans le calme de la retraite, de ce qui doit occuper un chrétien qui sent que le terme de sa vie ne peut être éloigné. Ses entretiens prennent dès ce moment une teinte de douce mélancolie qui leur prête un nouveau charme. La paix qu'il attend dans un monde meilleur auquel il aspire, semble se refléter sur sa vie entière. C'est surtout dans les épanchements de l'amitié qu'apparaît toute la sérénité de son âme. Il parle de la mort prochaine que lui présagent les douleurs toujours croissantes d'une grave maladie, avec le sang-froid du sage, avec la confiance du chrétien que rassure le souvenir de tout ce qu'il a fait pour accomplir la mission que la Providence lui a imposée. Enfin, lorsque l'heure suprême est arrivée, il réunit ses parents et ses amis pour leur léguer ses dernières pensées. Ceux qui purent l'entendre alors remarquèrent que jamais sa parole n'avait été si touchante, si vivement accentuée, si propre à produire une profonde émotion. Il rappela le temps où son esprit s'était égaré dans de vains systèmes, qui n'avaient pu lui donner ni repos, ni bonheur. Il n'avait trouvé, ajouta-t-il, l'un et l'autre que dans la croyance et la pratique des vérités religieuses, qu'il regardait comme l'expression de la plus haute philosophie, et qu'il s'était fait un devoir d'étudier dans le silence des passions. Peu de temps après se rompirent sans effort les faibles liens qui l'attachaient encore à la vie.

Vous me pardonnerez, Messieurs, d'avoir cédé, en mettant sous vos yeux un tableau empreint de quelque

tristesse, à un entraînement qu'excuse une sorte de conformité de position. Comme M. Ordinaire, j'ai été appelé au repos après avoir consacré à l'œuvre sainte de l'éducation de la jeunesse la plus grande partie de ma carrière : puissé-je, à son exemple, employer utilement le peu qu'il m'en reste sans doute à parcourir !

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. GRENIER.

Messieurs,

En prenant place au sein de cette Académie, mon embarras est grand pour exprimer dignement combien je suis flatté d'un pareil honneur. Dans l'impuissance d'élever mes paroles à la hauteur de mes sentiments de gratitude, vous me permettrez, en accueillant mes regrets, de substituer à de stériles remercîments le récit d'un de ces voyages, où j'aimais à mêler le plaisir du simple touriste aux sérieuses explorations du naturaliste. Parmi de nombreux souvenirs, dans la pensée de joindre à mon nom celui de mon ami et collègue, M. Puiseux, je choisirai notre excursion dans les Alpes du Dauphiné, en août 1848. Les importantes recherches que j'allais tenter dans l'intérêt de la botanique française seront, je l'espère, à la hauteur de l'auditoire qui veut bien m'honorer de sa bienveillante attention.

FRAGMENT

DE VOYAGE BOTANIQUE

Dans les Alpes du Dauphiné.

—

(2 AOUT 1848.)

Trois heures du matin venaient de sonner, lorsque notre voiture s'arrêta sous un vaste hangar de la petite capitale de l'Oisans. Après trois jours et autant de nuits passés en voiture, il nous sembla doux de prendre nos sacs et nos boîtes, et de commencer notre pédestre pérégrination. La nuit était des plus sombres, et la faible lueur des étoiles suffisait à peine à guider notre marche. Le but de notre voyage était d'explorer le mont Pelvoux, de tenter l'ascension de son sommet, et d'étudier, après l'illustre botaniste Villars, la végétation de la vallée de la Bérarde. Le Pelvoux, ce superbe rival du mont Blanc, dont le sommet nous était signalé comme dominant tous les autres sommets français, commandait une visite spéciale à un botaniste qui travaille à la *Flore de France*.

Nous marchâmes plus d'une heure, en suivant dans l'obscurité un chemin qui, large et bien tracé, remonte la plaine qui sépare le bourg d'Oisans de l'entrée du vallon de Saint-Christophe, et nous en atteignîmes la gorge avec les premiers rayons du soleil. Le volume du torrent

nous faisait pressentir l'importance des glaciers qui terminent la vallée.

Nous étions impatients de voir le soleil nous donner assez de lumière pour herboriser sur les bords du Vénéon, où nous espérions trouver quelques-unes de ces raretés végétales, que les eaux arrachent aux flancs des montagnes, pour les rejeter ensuite sur les grêves de la vallée. Notre désir fut bientôt satisfait, et nous commençâmes à rencontrer en abondance le charmant petit trèfle des rochers (*Trifolium thymifolium Vill.*) qui descend jusqu'au confluent du Vénéon et de la Romanche, sans s'avancer au-delà.

Cette jolie plante était mélangée à quelques autres espèces alpines que nous avions plaisir à retrouver. C'étaient de vieilles et bonnes connaissances, que nous aimions à revoir après une absence d'un an, et auxquelles nous disions peut-être un éternel adieu. Car, qui sait si nous devons visiter encore ces magnifiques et pittoresques montagnes? qui sait si nous reviendrons moissonner, dans leurs fécondes prairies, toutes ces belles espèces qui n'appartiennent qu'aux durs climats, où l'hiver règne sans partage pendant sept à huit mois de l'année, et où il conserve, même au cœur de l'été, les marques de sa puissance, en couronnant les sommets de glaces et de neiges éternelles.

Sur les grêves et dans les bouquets de saules nous apercevions sans cesse : *Trifolium thymifolium Vill.*, *Hieracium piloselloides Vill.*, *Scutellaria alpina L.*, *Epilobium Fleischeri Hochst.*, *Linaria alpina*, etc.

Peu à peu la vallée se resserre, et, après avoir traversé

un petit bois de pin sylvestre, le chemin s'accole au torrent et le côtoie longuement d'une manière assez monotone. La végétation ne nous présentait rien de curieux; moins riche, elle ressemblait à celle des environs de Grenoble :

Juglans regia L.; Fraxinus excelsior L., Digitalis grandiflora Lam. et D. lutea L., Cerasus mahaleb L., Alnus incana D C., Cornus sanguinea L. Puis sur les grêves : *Silene vallesia L.*, réuni au *Trifolium thymifolium Vill.* qui devait nous accompagner jusqu'au sommet de la vallée.

Des noyers de belle venue se montraient assez nombreux sur ce sol d'apparence entièrement granitique. Mais la vigueur de leur végétation révélait la présence de la substance calcaire, qui paraît être un élément indispensable à leur développement, et qui ici est fourni par les schistes argilo-calcaires qui abondent dans cette partie de la vallée.

En approchant de Vénos, nous eûmes le plaisir de récolter, sur les rochers qui bordent la route, le *Vesicaria utriculata Lam.*

Les abords du village s'annoncent par des cultures un peu plus abondantes en blé, orge, avoine, et surtout en seigle. Le noyer, les poiriers et les pommiers de haute taille ombragent les vergers, et leur vigueur continue à signaler la présence de l'élément argilo-calcaire. De l'autre côté du torrent, on voit en face une belle cascade s'élancer du vallon de la Muselle, et se glisser comme une longue coulée d'argent jusque dans le Vénéon.

L'aspect général du paysage est celui d'un cirque, dont les hautes murailles, arides et dénudées, contrastent avec le fond, qui jouit d'une assez remarquable fertilité.

En sortant de Vénos, pour la deuxième fois on repasse le torrent, dont la pente devient excessive. Le chemin qui suit la rive gauche n'est plus qu'un mauvais sentier, qui, pendant une heure, se perd à travers un véritable chaos de blocs et de débris entassés pêle-mêle, qui à chaque pas semblent opposer au voyageur un obstacle insurmontable. Le bouleversement du sol a été produit par la chute d'une véritable montagne, qui, détachée de la haute chaîne de gauche, s'est précipitée dans le fond du vallon, et a ainsi opposé au torrent un immense barrage. Peu à peu le sol en amont s'est exhaussé et a fini par atteindre le niveau de la crête de la digue. C'est de ce point que le torrent s'élance maintenant à travers les énormes rochers qui hérissent la rapide pente du versant d'aval, et au milieu desquels il disparaît parfois entièrement. Plus souvent il apparaît comme un fleuve de neige qui roule, bondit, se divise en poussière impalpable, se reforme en torrent pour se diviser et se réunir encore.

Le sentier, arrivé à son point culminant, se glisse d'un bord à l'autre du torrent, en cheminant sur des blocs si rapprochés qu'on ne saurait plus apercevoir le moindre filet de cette onde, qui ne révèle sa présence que par un sourd mugissement.

Durant cette pénible ascension, le botaniste n'a rien à

demander à cette nature ingrate; mais il se console en pensant que l'obstacle, contre lequel il lutte, explique merveilleusement la stérilité des lieux qu'il vient de parcourir. Comment les plantes et les graines arrachées au sommet de la vallée pourraient-elles traverser, sans se perdre ou se désorganiser, cette redoutable cataracte.

Le torrent de nouveau franchi à l'aide de ce pont de rochers, dont la nature et le hasard ont fait tous les frais, l'œil se repose avec satisfaction sur un joli cirque, dont la longueur est d'environ trois kilomètres. En apercevant cette belle grève, unie comme un marbre, traversée dans son milieu par les eaux paisibles encore des glaciers, et qui, aux moindres crues, doivent l'inonder complétement, voilà enfin, me disais-je, le premier gradin digne d'une sérieuse exploration. Ici va commencer la moisson; ici nous allons observer ces premières sentinelles de la végétation de l'abord des glaciers, ces végétaux que le torrent entraîne dans sa course, et qui annoncent au botaniste la richesse de ses futures récoltes. Vaine espérance; nous traversâmes toute cette plaine aride sans rencontrer un brin d'herbe digne d'être ramassé. Ce fut donc sans regrets que nous vîmes le chemin, quittant le fond de la vallée, se prendre au flanc de la montagne située à notre gauche, et s'élancer, par une longue et très rude pente, jusqu'au village de Saint-Christophe, dont nous apercevions les premières habitations.

Seulement, avant de commencer notre ascension, nous nous assîmes un moment, considérant avec une véritable anxiété le sauvage aspect du paysage qui nous

environnait. De tout côté d'immenses montagnes noires et dénudées, sans la moindre trace de végétation apparente. La stérilité semblait s'accroître à chaque pas. Nous marchions vers le désert ; devait-il se terminer, pour nous, par une oasis? Cette espérance nous soutenait, et après une heure d'une marche assez fatigante, nous arrivâmes à Saint-Christophe. Huit à dix minutes avant d'atteindre le village, on franchit un petit pont situé en face et à peu de distance d'une magnifique cascade. Elle n'a guère qu'une quinzaine de mètres de hauteur, mais le volume d'eau est à peu près aussi considérable que celui du superbe Reichenbach, dans l'Oberland-Bernois. Ajoutez à cela que les flots encore blancs et neigeux d'écume viennent, sous le pont même où s'arrête l'observateur, s'engouffrer dans une immense crevasse qui, de bonds en bonds, les rejette de ce lit de pierre jusque dans le lit du Vénéon.

Ainsi, dans ce long trajet de Vénos à St.-Christophe, c'est-à-dire pendant au moins trois heures, la végétation ne fait rien pour dédommager le botaniste des fatigues du voyage. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur l'énumération suivante : *Heracleum Sphondylium L.*, *Carduus nutans L.*, *Carduus defloratus L.*, *Cirsium palustre D C.*, *Cirsium lanceolatum D C.*, *Digitalis grandiflora L.*, *Leontodon hastile L.*, *Sedum annuum L.*, *Poterium dyctiocarpum Spach*, *Senecio viscosus L.*, *Senecio jacobœa L.*, *Dactylis glomerata L.*, *Anthoxanthum odoratum L.*, *Gnaphalium arvense L.*, *Lapsana communis L.*, *Ribes grossularia L.*, *etc.*

Dans toute notre course, cette dernière espèce s'était présentée à nous, ainsi que dans la plupart des vallées alpines, avec des fruits couverts de poils glanduleux, fortement imprégnés d'une odeur et d'un goût très-prononcés de térébenthine ; circonstance qui ne permet pas au voyageur de toucher à ce fruit, qui, dans la variété glabre, n'a déjà pas une saveur bien séduisante.

En quittant Saint-Christophe, après y avoir fait un déjeuner véritablement lacédémonien, nous reprîmes la route de la Bérarde, qui, pendant une demi-heure, continue à s'élever par une pente douce à travers d'assez maigres cultures. Dans les débris mouvants qui bordaient notre étroit chemin, le *Lathyrus heterophyllus L.* formait de véritables buissons, remarquables par leur vigueur, la beauté et l'abondance de leurs fleurs. Un peu plus loin, sur de petits rochers en saillie sur le bord du sentier, nous eûmes pour la première fois le plaisir de récolter en place le *Trifolium thymifolium Vill.*, qui, dès ce moment, devait fidèlement nous accompagner jusqu'au village des Etages. Mon ami, M. Clément, de Grenoble, est le premier qui, dans nos Alpes, ait signalé la véritable station de cette jolie plante, que Villars avait observée, entraînée par les eaux, au confluent de la Romanche et du Vénéon, mais dont il avait ignoré le véritable lieu d'origine.

A ce point, la vallée se subdivise presque sous un angle droit en deux autres : celle de droite forme le val de la Muande, et celle de gauche la combe de la Bérarde. Le chemin pour pénétrer dans cette dernière vallée se courbe brusquement, et, à peine a-t-on eu le temps de

s'apercevoir de ce changement de direction, que déjà l'œil embrasse dans toute son étendue le nouveau vallon. Il serait difficile de rendre l'impression que son aspect produisit sur nous. Je ne sais si je n'eus pas, en ce moment, la pensée de retourner en arrière : pas une maison, pas un arbre, pas la plus mince culture ! Partout des rochers nus, et toujours des rochers nus, sans la moindre trace de végétation ; cette fois, c'était bien le désert. Les deux pauvres villages des Etages et de la Bérarde, situés à près de deux lieues de distance, cachés dans une dépression du sommet de la combe, ne sauraient être, non pas aperçus, mais même soupçonnés au moment où l'on pénètre dans la vallée. Cette vaste solitude paraît avoir pour unique destination de livrer passage au torrent qui chemine emprisonné entre deux gigantesques murailles.

Comme pour effacer la pénible impression dont nous frappait cette terre de désolation, alors s'offrit à nous, sur le talus qui descendait au torrent, une rare et charmante plante : c'était le *Linaria italica Trev.*, dont nous fîmes bonne provision. Mais ce plaisir ne devait pas se renouveler souvent, et jusqu'aux approches du village de la Bérarde nous ne rencontrâmes pas une espèce digne de prendre place dans nos boîtes, si nous en exceptons le *Trifolium thymifolium*, qui à lui seul faisait presque tous les frais de cette maigre végétation.

Avant d'arriver au village des Etages, sur le bord du chemin, nous commençâmes à observer le *Centaurea Ferdinandi Gren.* que j'avais, quelques mois auparavant, publié dans le catalogue des plantes du jardin botanique

de Grenoble. Ma description avait été rédigée sur des échantillons récoltés aux mêmes lieux par M. Ferdinand Clément. Bien que les exemplaires que je devais à sa cordiale amitié fussent peu nombreux, ils étaient si complets que la plante étudiée vivante ne m'a rien fourni à ajouter à ma première description, que je me borne à reproduire ici :

Centaurea Ferdinandi *Grenier*. — Appendicibus involucri è basi ovato-lanceolata longè subulatis, recurvatis, pinnato-fimbriatis, fimbriis setaceis; appendicibus serierum interiorum ovatis, lacero-dentatis, exteriores superantibus; pappo achenio triplò breviore; capitulis ovatis; foliis angustè lanceolatis, subintegris; caulinis in axillâ ramum unum alterumve gerentibus, sæpè profundè dentato-subruncinatis; caulibus vix angulatis, decumbentibus, ramosis; ramis unifloris; radice multicaule.

Hab. In montosis vallis dictæ *la Bérarde* Delphinatûs. ♃ Aug.-sept.

Obs. — Cette espèce diffère des *C. austriaca, phrygia, nervosa, uniflora,* par sa tige *couchée-redressée,* et non dressée. De plus elle s'éloigne des deux premières par ses feuilles bien plus étroites, non régulièrement denticulées, par sa tige simple, faiblement anguleuse; par ses rameaux uniflores. La tige des *C. phrygia* et *C. austriaca* est plus anguleuse, dressée, souvent très-rameuse. Le duvet qui recouvre notre plante est moins abondant que celui de la *C. nervosa,* et surtout que celui de la *C. uniflora* qui donne à cette dernière espèce un aspect argenté.

Le plaisir de voir cette espèce nouvelle dans son lieu natal m'invitait vivement à en faire une ample récolte; mais je résistai, convaincu que dans l'herborisation du lendemain la plante ne me ferait pas défaut, et que je pourrais choisir plus à mon aise des échantillons parfaitement caractérisés. Je fis de même pour l'*Hieracium albidum Vill.*, dont j'observai de superbes touffes à quelques pas du chemin.

Après avoir laissé derrière nous les Etages, nous atteignîmes, en une demi-heure et avec la chute du jour, la Bérarde où nous devions passer la nuit. Ce pauvre hameau se compose de dix maisons, je dirais volontiers de dix huttes, tant elles sont petites et basses. A la stérilité du sol qui les environne, on se demande quelle puissante attraction peut retenir des habitants dans cette granitique Sibérie, qui, pendant huit mois, n'est qu'un vaste champ de neige, et qui, pendant le reste de l'année, produit à peine assez de seigle, d'orge et de bois pour suffire à cinq ou six pauvres familles que le crétinisme vient parfois décimer encore, comme si la misère, là, n'était pas suffisante.

L'atmosphère avait été brûlante; le ciel sans nuages avait pris une teinte bleue presque aussi foncée que celle de nos climats méridionaux; l'immobilité de l'air, et les rayons du soleil, réfléchis par les immenses rochers nus qui les concentraient au fond de la vallée, n'avaient pas peu contribué à nous rendre la journée longue et fatigante. Avec le soir, la fraîcheur revenait peu à peu. Nous avions établi notre gîte chez un pâtre qui sans doute doit être pour ce lieu un riche propriété-

taire, car il possède deux des dix cabanes qui forment le hameau.

Trois nuits et quatre jours de fatigues non interrompues étaient une excellente préparation à une bonne nuit. Aussi, après un modeste repas composé de lait, d'un peu de lard, et d'un vin qui aurait pu rivaliser avec du jus de prunelles, nous nous empressâmes d'aller nous étendre sur un tas de foin fraîchement récolté. Cinq heures du matin approchaient, que nous jouissions encore des faveurs réparatrices du premier sommeil, et le réveil nous retrouva identiquement dans la position où nous nous étions placés la veille.

Un soleil brillant éclairait la vallée, et nous avions hâte d'aborder les glaciers. Aussi, nous lester d'un peu de soupe au lait, garnir le sac de pain et d'un restant de lard de notre souper, fut l'affaire d'un instant. A peine éveillés, nous gravissions déjà le sentier qui conduit au glacier de Bonne-Pierre.

En sortant de la Bérarde, la végétation devient plus décidément alpine, bien que d'abord mélangée de beaucoup d'espèces de la plaine, comme : *Epilobium angustifolium L.*, *Dactylis glomerata L.*, *Leontodon hastile, L., etc.* Mais à chaque pas et à mesure qu'on s'élève, les plantes des basses régions disparaissent rapidement, et cèdent la place aux espèces véritablement alpines, telles que : *Astrantia minor L.*, *Brassica Richeri Vill.*, *Alnus viridis DC.*, *Pedicularis tuberosa L.*, *Bupleurum stellatum L.*, *Carex fœtida L.*, *Erigeron Villarsii DC.*, *Sagina glabra Willd, etc.* La *Centaurea Ferdinandi Gr.* abondait le long de notre chemin, et l'absence de toute

espèce voisine, comme *C. phrygia* et *nervosa*, nous disait assez que ce n'était ni une variété ni une hybride.

Après avoir suivi pendant une heure une faible apparence de sentier qui s'enfonce dans le vallon du Châteleret, on franchit le torrent sur une poutre jetée d'un bord à l'autre, et reprenant la direction de droite, on se trouve bientôt au pied de la pente très rapide que couronne le glacier de Bonne-Pierre.

Avant de commencer l'ascension, j'employai quelques instants à rechercher, dans les grêves et les sables qui sont au pied de la moraine, les espèces que les avalanches et les torrents passagers du printemps avaient dû y entraîner. Mes recherches furent presque infructueuses, et la *Sagina glabra W.*, qui croissait pêle-mêle avec la *Spergula rubra Pers.*, fut la seule plante que j'y rencontrai, et dont je fis bonne provision, charmé par la beauté des exemplaires et la facilité que je trouvais à les arracher.

Le talus sur lequel nous nous élevions pour atteindre le glacier est formé de débris et de blocs rejetés par le glacier lui-même ; c'est donc une véritable moraine frontale, mais dont l'aspect est tout différent de celui que présentent d'ordinaire les moraines de ce nom. Sa longueur et son excessive inclinaison, la grandeur du glacier qui la surmonte, enfin la hauteur des sommets qui circonscrivent ce cirque de neige et de glace, font qu'à chaque printemps de nombreux torrents sillonnent sa surface par d'immenses ravins, qui entraînent et remuent de fond en comble ces débris que le glacier verse incessamment à sa base.

Nous mîmes environ trois heures à parcourir ces débris mouvants, que nous quittions souvent pour cheminer sur le flanc de la montagne, lorsqu'il offrait moins d'obstacles à notre marche. Sur le talus mouvant, les points que les eaux ne ravageaient pas sans cesse montraient une végétation qui donnait la mesure exacte de la stabilité dont ils jouissaient.

C'est ainsi que nous avons observé : *Hieracium albidum Vill.*, *Gentiana brachyphylla Vill.*, *Pedicularis rostrata L.*, *Cacalia leucophylla Vill.* En dehors de la moraine, sur les pentes de la montagne, la végétation mieux assise offrait peut-être moins encore aux recherches du botaniste. Les *Festuca duriuscula var. nigrescens*, *Festuca spadicea L.*, *Avena montana Vill.*, composaient à peu près seules tous les gazons, au milieu desquels les *Juniperus nana Willd.*, *Rhododendron ferruginum L.*, *Arbutus uva ursi L.*, formaient de rares et maigres buissons qui, dans ces contrées dépourvues de forêts, jouissent, avec l'*Alnus viridis D C.*, du privilége exclusif d'alimenter le foyer des habitants.

Nous avions dépassé le front du glacier. Sa partie inférieure, fortement crevassée et fracturée, ne nous permit pas de l'aborder immédiatement, et nous le longeâmes sur une haute moraine latérale, dont la crête, sur environ un kilomètre, domine de quinze à vingt mètres la surface du glacier, et semble placée là pour indiquer à l'œil le moins observateur qu'à une autre époque ce glacier avait une extension bien plus considérable que celle que nous lui voyons aujourd'hui. Le temps a déjà permis à la végétation d'y étendre son domaine, et c'est là que

nous avons fait notre plus belle herborisation de la journée.

La première plante qui frappa ma vue fut le *Myosotis nana Vill.*, qui, au milieu de ces débris de granit, étalait ses charmantes fleurs, dont le bleu azuré n'avait de rival que dans les riches corolles de la *Gentiana brachyphylla Vill.* La beauté des fleurs du *Myosotis nana* ne me fit pas oublier que son fruit, dont la forme a décidé Schrader à en constituer un genre particulier, avait une bien plus grande importance, et que rarement cette jolie plante se trouvait en fruit dans les herbiers. Je commençai donc une minutieuse investigation, et je ne tardai pas à trouver en bons fruits autant d'exemplaires que j'en pouvais désirer. Non loin de ces deux plantes, les *Salix herbacea L.*, et *S. retusa L.*, puis le *Geum reptans L.* croissaient en abondance. Mon ami Puiseux découvrit un seul et unique brin de la *Saxifraga retusa Gouan*, ce qui nous prouva que cette plante, qui du reste abonde au mont Vizo, habite ici sur quelque cime inaccessible du cirque.

Peu à peu cette vieille moraine s'abaisse et finit par plonger sous le glacier, pour disparaître entièrement. Nous entrâmes donc de plein pied sur cette mer de glace, qui n'avait pas moins d'une demi-lieue de largeur sur plus de deux lieues de longueur. De nombreux ruisseaux en sillonnaient la surface, car il était onze heures du matin, et le soleil avait reformé tous ces petits courants que le froid de la nuit vient, chaque soir, tarir pour quelques heures.

La marche longue et pénible que nous venions d'ac-

complir nous avait suffisamment aiguisé l'appétit. Nous nous assîmes donc sur des plaques de granit, aux bords d'un de ces ruisseaux dont les eaux, roulant sur un lit de glace, devaient nous désaltérer pendant le déjeuner. Inutile de dire que le pain et le lard bien rance du pâtre de la Bérarde furent trouvés délicieux, et savourés à l'égal de mets préparés par quelque maître en gastronomie.

La vue du magnifique spectacle qui se déroulait à nos yeux prolongea notre frugal repas, et nous fit facilement oublier les fatigues de la matinée. Placés au centre d'un vaste champ de neige et de glace, entourés d'immenses murailles de granit, taillées à pic et dressées de tout côté à une hauteur de plusieurs centaines de mètres, nous étions comme plongés au fond d'un vieux cratère éteint, et ouvert, pour rejeter la lave, sur le seul point qui nous avait livré passage ; et encore notre œil avait-il peine à retrouver la trace de cette étroite brisure, perdue dans les contours de cet immense massif. Tous ces flancs de rochers qui tombaient d'aplomb sur le glacier étaient absolument nus, et leur couleur noirâtre contrastait avec l'éclatante blancheur de la neige, dans laquelle plongeait leur base colossale. C'étaient des pyramides, des obélisques, des pics de toute forme, de toute hauteur, capricieusement entassés par centaines, ciselés, dentelés, et composant un de ces festons grandioses, dont la nature seule a le secret et la puissance : gigantesque modèle qui a sans doute inspiré les artistes, alors qu'ils élevaient ces superbes cathédrales, dont j'avais souvent admiré l'élégance et les

riches ornements, mais qui, à côté des monuments de la création, ne font qu'accuser la faiblesse de notre orgueilleuse humanité. En face de nous, dans la direction de l'est, se dresse un large et énorme sommet, surmonté d'un pesant dôme de glace, dont un des flancs se présentait à nous avec une épaisseur de près d'une cinquantaine de mètres. Sa tête, sous son linceul de frimas, domine tous les pics voisins, qui semblent l'entourer comme des satellites éternellement condamnés à veiller à la garde de l'éternel colosse. Cette cime est à tort désignée par les habitants de la Bérarde sous le nom de Grand-Pelvoux, et cette erreur nous rendit pendant longtemps l'excellente carte du général Bourcet à peu près inintelligible. Plus tard, mon ami Puiseux, du sommet du véritable Pelvoux, qu'il est parvenu à gravir, a reconnu que c'était la montagne d'Oursine, dont la hauteur est de près de 30 à 40 mètres supérieure à celle du mont Pelvoux, qui est de 4,105 mètres. Le pic d'Oursine est donc bien incontestablement le sommet le plus élevé de France.

Le ciel était pur, l'air était calme, le bruit assourdissant et monotone du torrent était resté au fond de la vallée, et depuis longtemps ne montait plus jusqu'à nous; pas un oiseau, pas un de ces insectes suspendus si nombreux aux charmantes fleurs des prairies inférieures; la vie semblait s'être retirée de cette froide solitude, où la main de l'homme ne saurait plus faire acte de possession, et où l'œil cherche en vain, sans en trouver la trace. Cette nature si imposante, si déserte, le sentiment de notre faiblesse, de notre impuissance,

de notre isolement, laissent au fond de l'âme une crainte, une inexprimable inquiétude qui est pourtant pleine de charmes : on voudrait fuir, et on s'éloigne le cœur rempli de regrets et les yeux fixés en arrière. J'ai souvent, dans mes excursions de montagnes, ressenti cette impression, qu'enfante la lutte de ces deux sentiments opposés, mais jamais je ne l'avais éprouvée si vivement.

Descendus des rapides couloirs qui s'abattent sur le glacier, deux chamois vinrent tout-à-coup nous prouver, en folâtrant sur la neige que le soleil n'avait point encore ramollie, que ces lieux inhospitaliers ont cependant aussi leurs habitants. Ils étaient à peine à 1,000 mètres de nous, et, pendant plus d'un quart d'heure, leur légèreté et leur adresse nous firent oublier les décors de la scène qui encadrait leurs jeux.

Reprenant enfin notre marche, un quart d'heure nous suffit pour atteindre le sommet du glacier et la limite inférieure des neiges : la glace avait disparu. Nous cheminions sur le névé ramolli par les rayons du soleil. A chaque pas nous enfoncions jusqu'à mi-jambe, et souvent même nous plongions jusqu'à ce que nous fussions assis ou à cheval sur la neige dans laquelle nous avions pénétré. Pendant une grande heure nous marchâmes ainsi, avec la pensée d'arriver à un large coteau exposé au soleil du midi, et tout-à-fait dégarni de neige.

C'était notre dernière espérance, car jusque-là tout ce que nous avions exploré de la vallée de la Bérarde ne nous avait offert qu'un mince butin, et nos boîtes

étaient presque vides. Notre espoir et nos illusions s'évanouirent promptement, et les recherches les plus minutieuses nous firent à grand'peine découvrir quelques chétifs et rares exemplaires d'un petit nombre d'espèces alpines, *Carex fœtida L.*, *Gnaphalium carpathicum Wahlbg.*, *Androsace imbricata Lam.*, *Alchemilla pyrenaica Duf.*, *A. pentaphyllea L.*, *Potentilla frigida Vill.*, *Pedicularis rostrata L.*

Cette fois le doute n'était plus possible, et les riches herborisations que nous nous étions promises sur les flancs du Pelvoux, ne devaient plus être comptées qu'au nombre de nos rêves.

Mais pourquoi tant de stérilité dans toute cette vallée, tandis que celle du Lautaret, qui n'est qu'un des versants du massif que nous explorions, jouit d'une fertilité devenue proverbiale parmi les botanistes? C'est que la vallée du Lautaret est assise sur les schistes argilo-calcaires, qui sont rares dans la vallée de la Bérarde, et qui même manquent complétement à son sommet.

Il ne nous restait que le temps nécessaire pour regagner notre gîte avant la nuit, et c'est ce que nous fîmes en discutant l'emploi de la journée du lendemain. Il s'agissait de modifier notre plan de voyage, et d'abréger le plus possible notre séjour dans des lieux où la constitution géologique ne nous laissait plus l'espoir de voir nos fatigues rémunérées par de satisfaisantes récoltes.

Partout fragmentés en larges plaques ou en énormes blocs, les granits ne fournissent point cette base, ce détritus plus ou moins pulvérulent, indispensable à la

formation de la terre végétale ; et, abstraction faite de l'influence spéciale des éléments minéraux, on peut dire que la terre végétale, manquant généralement dans les vallées granitiques, son absence donne une suffisante explication de leur stérilité.

En rentrant à la cabane, nous y trouvâmes deux voyageurs que la curiosité seule avait conduits jusqu'au hameau de la Bérarde, et qui le lendemain devaient repartir par le chemin qui nous les avait amenés. La soirée en fut plus gaie ; on causa de nos projets, de nos herborisations, et surtout des chemins qui, en franchissant les cols élevés, conduisent dans les vallées voisines. C'était là ce qui nous intéressait le plus, décidés que nous étions à sortir promptement de notre prison de granit.

Deux chemins s'offraient à nous : l'un, par le val du Châteleret, le clot de la Cavale, le vallon de l'Arp, nous conduisait au Lautaret ; l'autre, par le val de Conte-Faviel, le col de Sais et le glacier de Condamine, nous menait soit en Vallouise, soit en Valgaudemar. Tout en inclinant vers la première voie, nous remîmes au lendemain de prendre définitivement un parti.

Un violent orage éclata pendant la nuit, et à cinq heures du matin il pleuvait encore. Les brouillards encombraient les vallées, enveloppaient toutes les montagnes, et rendaient notre départ impossible. Sur les huit heures, un vent rapide et froid dissipa les nuages, et, ramenant pour un moment l'azur du ciel, permit au soleil de jeter ses rayons étincelants sur toutes les cimes que la nuit avait blanchies de neige. Le temps

était plus qu'incertain, et la journée s'annonçait sous de fâcheux auspices; mais la crainte de l'ennui que nous promettait le séjour de ces lieux sans ressources, nous décida à prendre la route du Lautaret.

Pendant environ deux heures, nous suivîmes sans chemin la rive du torrent qui descend des glaciers qui terminent le vallon du Châteleret.

Arrivés au pied de la rude et immense pente que nous avions à gravir pour atteindre le col de la Cavale, nous nous arrêtâmes pour dire adieu aux deux voyageurs qui nous avaient fait une si gracieuse reconduite.

Mais l'un d'eux, désireux de franchir un col élevé, et de parcourir un glacier, se décida à nous accompagner, et, après avoir serré la main du voyageur qui allait reprendre seul la route de l'Oisans, nous commençâmes notre ascension sur la pente qui formait à notre droite le flanc de la vallée.

Cette pente, qui pendant trois heures conserve une inclinaison moyenne de 30 degrés, ne nous offrit rien que quelques mauvais brins de *Lycopodium alpinum L.* Puis, la neige succède au granit, et l'inclinaison s'augmentant jusqu'à 45 et 50 degrés, il n'est plus possible d'avancer sans faire, avec les mains fixées dans la neige, autant d'efforts qu'avec les pieds. Depuis longtemps les nuages nous enveloppaient et nous dérobaient le chemin; parfois nous avions été obligés, pour pouvoir continuer notre marche, d'attendre que le vent, en balayant les cimes, nous permît de reconnaître la direction du col. Ajoutez à cela que, du moment où nous avions

atteint la hauteur des glaciers, une neige fine et épaisse n'avait cessé de nous assaillir, et que le vent glacé, qui descendait avec violence dans le couloir où nous étions engagés, nous projetait incessamment la neige dans les yeux : nous étions transis dans nos habits d'été ; nos mains, sans cesse plongées dans la neige, avaient perdu toute sensibilité et presque tout mouvement. Enfin, après une heure et demie d'une marche où nous avions enduré toutes les rigueurs du froid, nous atteignîmes le point culminant du col.

Nous pouvions dire adieu au vallon de la Bérarde, nous venions de mettre le pied sur le glacier de la Cavale, qui couvre les flancs de l'immense montagne jetée entre nous et le glacier de Case-Déserte, et qui par notre droite, remontant derrière les crêtes du val de Bonne-Pierre, s'allonge jusqu'à ces énormes dômes de glace que nous avions aperçus la veille sur la montagne d'Oursine ; mais les nuages qui nous enveloppaient, la neige qui ne cessait de tomber, nous permirent à peine d'entrevoir vaguement ce magnifique champ de glace.

De mémoire d'homme, nul habitant de la Bérarde n'avait franchi ce difficile passage : nous n'avions pu trouver qu'un guide, dont le père avait autrefois suivi cette route pour se rendre à la Grave, et qui avait laissé pour tradition à son fils que, lorsqu'on avait atteint le sommet du col, il fallait, pour redescendre, se diriger à gauche (en côtoyant le rocher d'aussi près que possible, aurait-il dû ajouter).

Nous suivions machinalement et trop peu ponctuellement cette indication, lorsque nous arrivâmes sur une

pente extrêmement rapide : au même instant, le pied manque à mon collègue Puiseux, et le voilà lancé, avec une vitesse qu'il avait peine à modérer avec son bâton ferré, sur ce plan incliné, dont la longueur était d'au moins une centaine de mètres ; puis subitement nous le voyons s'enfoncer et disparaître avec la neige qu'il avait entraînée. Il avait rencontré une crevasse : quelle était sa profondeur sur ce glacier qui avait peut-être 100 ou 150 mètres d'épaisseur ? Jugez de notre frayeur ! Rien ne saurait la rendre ! Notre stupeur et notre immobilité ne cessèrent que lorsque nous l'aperçûmes se dégageant de la neige et reparaissant sur l'autre bord de la crevasse. « Laissez-vous glisser comme moi, nous criait-il ; » j'ai comblé la crevasse par la neige que j'ai entraînée » dans ma chute. » Rassurés par ce renseignement, nous descendîmes en pratiquant des gradins aussi longtemps que cela fut possible ; puis nous nous abandonnâmes sur la neige, de manière à venir successivement nous arrêter sur l'exigu plateau formé par l'ouverture comblée de la crevasse.

Cette descente en montagne russe n'avait rien de désagréable sans doute, sinon que la lèvre supérieure de la crevasse était formée par un pan de rocher presque à pic, de trois à quatre mètres, et sur lequel il fallait glisser un peu plus durement que sur la neige. Tout se passa cependant sans accident, et après nous être assurés qu'au-dessous de nous il n'existait plus d'autres crevasses, nous nous donnâmes encore le plaisir d'une glissade non moins longue que la première.

Il fallut marcher une heure et demie, sur une pente.

il est vrai très-douce, pour en finir avec le glacier et la neige, puis une heure encore pour atteindre l'extrémité du vallon de la Cavale qui s'ouvre dans celui de l'Arp.

Le temps était devenu meilleur; la neige et la pluie avaient cessé, et les grêves, étalées en petit plateau au confluent des deux vallées, nous offraient une végétation dont la vigueur nous annonçait que nous entrions dans la région des schistes argilo-calcaires. C'est dans ces grêves que M. Clément a découvert, en 1847, le *Carex bicolor All.*, nouveau pour la *Flore française*. Moins heureux que lui, nous ne l'avons pas retrouvé en passant. Sa station est dans les relaissés du torrent, non loin de l'usine construite au pied de la minière d'argent, dont l'exploitation est maintenant abandonnée.

Dans ce même vallon, on trouve encore une curieuse espèce, c'est le *Thalictrum simplex L.* M. Mathonnet, ce vieux et infatigable botaniste du Lautaret, a découvert cette plante au lieu dit *les Roches-Blanches*. Le temps ne nous permit pas d'aller à sa recherche.

Le sentier longe alors pendant trois quarts d'heure le cours paisible et rectiligne de la naissante Romanche, qui tout à coup se courbe, revient presque sur elle-même, et de cascade en cascade se précipite sur une vaste plage qui s'étend jusque sous le Villard-d'Arène. Pendant ce temps, le chemin, en décrivant dans les plis schisteux du sol ruisselant d'eau de nombreuses sinuosités, s'abaisse peu à peu, sans s'éloigner du torrent qu'il rejoint au fond de la vallée. De là en une heure, toujours cheminant sur des schistes qui participent déjà à

la magnifique végétation du Lautaret, nous arrivâmes à Arcine, puis au Villard-d'Arène, que nous atteignîmes avec les derniers rayons du soleil. Entre Arcine et le pied de la montée qui conduit au vallon de l'Arp, la belle *Orobanche Scabiosæ Koch* abonde sur le *Carduus defloratus L.* qui borde le sentier.

En résumé, la longue et pénible excursion de la vallée de la Bérarde avait été stérile pour nous. Le *Centaurea Ferdinandi Gren.* est la seule espèce spéciale que le botaniste puisse y rencontrer; car en se rendant au Lautaret par la Grave, il suffit de s'arrêter un moment sur les grêves, au confluent du Vénéon et de la Romanche, pour y récolter le *Trifolium thymifolium.*

Au-delà de Saint-Christophe, j'ai aussi observé une Centaurée que j'ai prise pour la *Centaurea axillaris Willd.;* les capitules sont moins gros que ceux de la *C. montana L.;* les écailles sont subargentées, munies d'une bordure brune peu foncée, incisées-ciliées; les cils sont très-pâles, blancs-scarieux, plus longs que le diamètre de la bordure. Feuilles planes, blanches-cotonneuses, soyeuses; les radicales lancéolées, pétiolées; les caulinaires oblongues-lancéolées, semi-décurrentes. Tige dressée, simple, anguleuse, cotonneuse, faiblement ciliée. Souche à rhizomes extrêmement courts. Plante de 3 décimètres, à aspect blanc-soyeux. Elle est bien plus voisine de la *C. seusana Vill.* que de la *C. montana L.* M. Jordan m'a écrit que cette espèce, nouvelle pour la France, et que j'ai retrouvée au mont Vizo, était aussi pour lui la *C. axillaris Willd.*

Le Villard-d'Arène et la Bérarde n'ont pas plus de

ressemblance que la végétation des deux vallées où ces villages sont situés. Entouré d'un sol fertile, traversé par la route carrossable de Grenoble à Briançon, et qui, sur le point d'être terminée, rivalise déjà avec celle du mont Cenis, le Villard-d'Arène offre au botaniste toutes les ressources dont il a strictement besoin. L'auberge de Mme Clot est très-bonne, et les maîtres du logis savent, par une excessive complaisance, faire oublier le confortable que des citadins pourraient parfois regretter. C'est là que le botaniste doit établir son centre d'opération. Les herborisations sont si riches et si nombreuses, que huit à dix jours suffiraient à peine pour explorer les abords de ce col qui produit une si curieuse végétation, qu'elle ne le cède en rien aux localités les plus justement célèbres dans les fastes de la botanique française.

Après la pénible traversée du col de la Cavale, je donnai le lendemain à un repos richement productif pour mes collections. Je passai la journée entière avec M. Mathonnet, ce vieux doyen des botanistes, et qui, malgré ses quatre-vingts ans, gravit encore les plus hauts sommets du Villard-d'Arène ou du Lautaret. C'est toujours par centaines qu'il récolte les rares espèces qui végètent sur ces montagnes, et c'est par centaines qu'il les prodigue aux botanistes qui lui font visite.

Ancien douanier, en retraite depuis plus de trente ans, M. Mathonnet n'a jamais habité que les plus hautes Alpes de France et du Piémont. Le goût de la botanique lui est venu alors qu'il avait déjà dépassé soixante ans. Mais à cet âge il était encore si vigoureux, que les plus infatigables marcheurs de la contrée ne pouvaient lutter

avec lui. L'amour de la botanique éclata chez lui comme une passion. Il se relevait la nuit, prenait un morceau de pain et s'élançait sur les cimes voisines, au sommet desquelles il arrivait parfois avant le lever du soleil. Personne n'a plus que lui contribué à répandre les rares espèces qui croissent sur le Lautaret, aux environs de Guillestre, et sur le mont Vizo.

Lorsque l'auteur de la *Flore du Dauphiné*, Mutel, fit son excursion au Vizo, M. Mathonnet lui servait de guide, et devait le conduire à la station du fameux *Isatis alpina All.* Mais justement blessé de ce que Mutel voulait, chemin faisant, le faire passer pour son domestique, au lieu de le conduire dans la localité assez restreinte où croît cette rare plante, il le dirigea par un chemin difficile au pied de quelques rochers inaccessibles, et là lui montrant des débris mouvants, il les lui indiqua comme étant la station de l'*Isatis*. La recherche la plus minutieuse n'en faisant pas apercevoir la moindre trace, il dit alors au capitaine que les moutons en étaient très-friands, et que sans doute ils l'avaient déjà dévorée.

Je rapporte cette anecdote, que Mutel a reproduite dans sa *Flore du Dauphiné*, sans se douter de la mystification dont il avait été l'objet, afin de prémunir les botanistes contre l'erreur de station dans laquelle ils tomberaient infailliblement, s'ils s'en rapportaient aux indications de M. Mutel. Nous donnerons plus loin l'habitation précise de cette magnifique espèce.

Selon sa libérale habitude, M. Mathonnet avait, à la même époque, donné au capitaine Mutel un grand nombre de plantes, parmi lesquelles se trouvait le *Berteroa*

incana DC., récolté près de Coni en Piémont. M. Mutel, ayant oublié le lieu natal de cette espèce, l'a indiquée dans sa *Flore* aux environs de Guillestre. En recevant cette rectification de la bouche de M. Mathonnet, je n'ai plus été surpris de l'inutilité des recherches que, dans trois voyages, j'avais faites autour de Guillestre pour y retrouver cette crucifère qui n'appartient pas au Dauphiné.

La journée entière se passa à glaner dans les énormes provisions du vénérable botaniste. Mais quand la nuit fut venue, je pensai que le meilleur moyen d'utiliser la soirée était de recueillir de la bouche de notre vieux doyen tous les renseignements botaniques qu'il possède sur les montagnes voisines, et d'en composer, en les réunissant à ceux qui pouvaient m'être propres, un itinéraire sûr, à l'usage des botanistes qui viendront après nous explorer cette riche contrée.

C'est donc avec ces diverses données que je vais indiquer un certain nombre d'herborisations dont le Villard-d'Arène serait le centre.

Après avoir exploré ces montagnes vers la mi-juillet, le commencement et la fin d'août, je crois pouvoir signaler le commencement d'août comme l'époque la plus convenable pour herboriser dans ces contrées. Cette fois j'étais arrivé au Villard-d'Arène pour le 4 août.

J'aurais maintenant à vous décrire les nombreuses et fécondes herborisations du Lautaret; mais, Messieurs, je sens que j'abuse de vos loisirs, et je comprends qu'il est plus que temps de mettre fin à ce récit.

C'est assez vous promener à travers cette mer de rochers et de frimas que le doigt de la nature semble avoir solidifiée au moment où elle se mouvait sous le vent de la tempête.

Seulement je désirerais, en finissant, arrêter un moment vos yeux sur un de ces mille faits qui, dans les merveilleux et infinis détails du règne végétal, se révèlent sans cesse à l'observateur qui se décide à feuilleter le grand livre de la nature : je désirerais vous décrire la fécondation de la Valisnérie.

Cette curieuse espèce vit sous les eaux ; ses fleurs sont de deux sortes : les unes portent les graines, les autres les étamines. Les premières ont un long pédoncule, roulé en spirale comme un élastique de bretelle, et viennent en le déroulant s'épanouir à la surface de l'eau ; les secondes, pourvues d'un très court pédoncule, sont obligées de le rompre pour s'élever au-dessus de l'eau, et venir féconder celles qui portent les graines.

En poétisant ces instincts de la plante, en prêtant la vie et la pensée à ce singulier phénomène, il se présente alors avec des couleurs aussi riches et aussi gracieuses que les plus riantes fictions de l'antique mythologie.

Veuillez donc me pardonner si, entraîné par la beauté du sujet, j'ai oublié un moment mon rôle de naturaliste pour essayer d'usurper celui de poëte.

AMOURS DE LA VALISNÉRIE.

Lorsque naît le printemps, sous l'onde ensevelie,
Captive tu gémis, triste Valisnérie,
Loin de ce beau soleil dont les feux créateurs
Rajeunissent nos champs parés de mille fleurs.
Tu voudrais vainement, en spirale pliée,
Elancer hors des eaux ta tige déployée;
Tu demandes en vain qu'un rayon fécondant
Vienne échauffer la sève en ton sein languissant.
Les traits du dieu du jour, ses flèches de lumière
Se brisent impuissants sur ton manteau de verre.
A peine jusqu'à toi quelque pâle rayon
Glisse décoloré dans ta sombre prison.
Tu grandis lentement; mais pour toi vont éclore
Une nouvelle vie, une nouvelle aurore.
Déjà je vois paraître, armé de son flambeau,
L'Amour qui dans ton sein allume un feu nouveau.
Il te touche; et soudain tes tiges submergées,
Sur le cristal mouvant en rubans allongées,
Déroulent les replis de leurs nombreux anneaux.
Qui les tenaient encor captives sous les eaux,
Et courent entr'ouvrir, en phalanges pressées,
De leurs naissantes fleurs les corolles rosées.
Ces vierges que l'hymen anima de ses feux,
Cherchent timidement ces suppliants nombreux,
Qui, nuit et jour veillant sous leurs flottants ombrages,
Entouraient leur pudeur de candides hommages.
Ils sont captifs! Pareil au marbre des tombeaux,

Tout autour d'eux s'épand le froid linceul des eaux.
Leurs amantes ont fui dans la plaine éthérée ;
Mais eux, que feront-ils ? Dans leur âme égarée,
En brûlant tourbillon, mille pensers amers
Roulent.... Que feront-ils ? Ils briseront leurs fers !
Dans la captivité la vie est un supplice.
Ils rompent indignés le pétiole propice
Qui leur donnait la vie, et volent au bonheur.
Le fleuve en est couvert, et leur essaim vainqueur
S'agite beau d'amour, et rayonnant d'ivresse
Que fait éclore au cœur l'heure de la tendresse,
Qui pour eux va sonner, et sonne sans retour.
Car ce suprême effort, avec la fin du jour
Dont les rayons font naître et mourir leur constance,
Aura tranché le fil de leur frêle existence.
Ils ne sont plus, hélas ! Et le fleuve en son cours
Entraîne ces époux victimes des amours.
L'épouse déjà veuve au jour de l'hyménée,
Déplorant son malheur, gémit abandonnée,
Elle hait la lumière, et roulant ses anneaux,
Seule elle va mûrir son fruit au fond des eaux.

RÉPONSE DE M. LE PRÉSIDENT.

Monsieur,

L'Académie a confirmé, en vous admettant dans son sein, les suffrages que vous avaient déjà mérités, de la part du public éclairé, vos travaux et vos succès dans les sciences naturelles. Son choix ne pouvait s'égarer en se fixant sur le professeur distingué qui consacre ses veilles à doter le monde savant d'un ouvrage dans lequel la richesse des détails le dispute à la sagacité avec laquelle ils sont présentés. Aujourd'hui, Monsieur, vous lui causez une agréable surprise, en lui prouvant que vos graves occupations ne vous ont pas empêché d'entretenir avec les muses un commerce que votre modestie avait laissé ignorer jusqu'à ce moment. L'Académie se plaît à espérer que désormais vous n'userez plus, à son égard, d'une semblable réserve.

DEUXIÈME FRAGMENT.

PREMIÈRE HERBORISATION.

Il serait mieux de partir de la Grave que du Villard-d'Arène : on monterait à Puy-Vachier, pour de là parcourir la forêt de la Grave et des Freaux, où l'on rencontre *Pleurospermum austriacum Hoffm.*, qu'on ne saurait retrouver dans les autres excursions; on se dirigerait ensuite sur les glaciers de la Chaux, pour revenir par la Serre-des-Vernois, où l'on trouve *Ranunculus parnassifolius L.*, *Draba hirta Jacq.*, *Bupleurum stellatum L.*, *Artemisia mutellina Vill.*, etc. En descendant du Villard-d'Arène à la Grave, par l'ancien chemin, sur les bords on trouverait *Silene vallesia L.*, *Erysimum virgatum Roth.*, *Thalictrum odoratum Nob.*, *Trifolium pallescens Schreb.* Le long de la nouvelle route, autour de la Grave, ainsi que dans les éboulis des montagnes, l'*Artemisia nana Gaud.* est extrêmement abondante; la *Fumaria Vaillantii Lois.* se retrouve aux bords des chemins et dans les champs.

Cette course se terminerait par un retour au Villard-d'Arène.

DEUXIÈME HERBORISATION.

En sortant du Villard-d'Arène on passe le torrent, et de suite sur la droite on rencontre *Astragalus de-*

pressus L., et *Rosa pomifera Hornm.* Puis on traverse la forêt de Serres-Gros en gravissant à gauche la montagne du Bec jusque sous les glaciers du même nom. C'est sur les sommets du Bec que le botaniste rencontre *Ranunculus glacialis L.*, *Potentilla frigida Vill.*, *Silene vallesia L.*, *Artemisia mutellina Vill.*, *Carex fœtida All.*, *Myosotis nana Vill.*, *Oxytropis lapponica Gaud.*, *Pedicularis rostrata L.*, *Artemisia spicata Jacq.*, *Woodsia hyperborea Koch*, etc. Le soir, on revient au Villard-d'Arène.

TROISIÈME HERBORISATION.

On descend à Arcine pour longer ensuite la rive de la Romanche jusqu'au pied de la montée qui conduit au vallon de l'Arp. Entre Arcine et la montée, on trouve en abondance, sur le *Carduus defloratus L.*, l'*Orobanche Scabiosæ Koch*, que nous retrouverons à la montagne de Séuse, près de Gap, et qui ne figure point encore dans les flores françaises. Les *Crysanthemum alpinum L.*, *Crepis pygmea L.*, etc., abondent en montant le sentier tortueux du vallon de l'Arp. Ce vallon par son sommet se termine au clot de la Cavale et au glacier de Case-Déserte ; puis à Combe-Muret, à la côte des Agneaux, à Chamoissier, où s'observe une mine de cuivre et de plomb, et où l'on peut récolter *Arenaria biflora L.* Si on veut explorer toute cette région, il faut coucher dans le vallon de l'Arp et repartir le lendemain, en commençant par les côtes du Grand et Petit-Jabelle, les glaciers de Serres-Bernard ; puis, rejetant à sa gauche la Romanche qu'on avait à sa droite, on reviendrait par

Pradiou, la Grand'Platte, Platte-Grenier, la route, Casse-Courrarèle, la Plaquerette, Côte-Belle, les Rochers-Blancs, unique localité dans nos Alpes où je connaisse *Thalictrum simplex L.;* continuant par les Fénérious, la Vergillas, on rentrerait au Villard-d'Arène.

QUATRIÈME HERBORISATION.

Excursion au Lautaret. — Cette herborisation est sans contredit la moins pénible et la plus féconde en résultats. On part du Villard-d'Arène en suivant l'ancienne route qui passe près d'Arcine; on remonte de là jusqu'en face du premier petit pontceau de la nouvelle route, et là on prend à droite un sentier étroit qui conduit au ruisseau qui descend du Lautaret. Après une demi-heure de marche, on trouve en abondance : *Potentilla nivea L., Potentilla multifida L., Draba incana L., Androsace septentrionalis L.;* un peu plus loin, *Dracocephalum ruyschianum L.;* enfin, en approchant du ruisseau, *Potentilla delphinensis Nobis, Linaria Bauhini Gaud.* Je ne fais que mentionner les espèces les plus remarquables; mais, au milieu de cette végétation géante pour les Alpes, les plantes les plus rares font parfois la base du fourrage de la prairie. Ainsi, c'est ce qui a lieu pour *Centaurea uniflora L.,* et, en approchant de la cabane, de *Artemisia tanacetifolia Vill.* Cette curieuse espèce n'a jamais été rencontrée que sur le Lautaret ou dans son voisinage, au col d'Arcine par exemple, par notre ami Puiseux. *Phyteuma betonicæfolia Vill., Phyteuma scorzoneræfolia Vill.,* et

cent autres plantes aussi remarquables forment la base de cette magnifique prairie.

Arrivé à la cabane, on s'y repose en déjeunant, et ensuite, sans s'éloigner de dix pas de la maison, on peut récolter *Pedicularis tuberosa L.*, *Veronica Allionii Vill.*, *Dianthus neglectus Lois.*, *Sagina glabra W.*, *Hieracium umbellatum L.*, *Hieracium cymosum Vill.*, *Hieracium angustifolium Vill.*, *Rumex alpinus L.* *Thalictrum angustifolium L.*, et *Th. odoratum Nobis* abondent sur les bords de la nouvelle route, avec *Kœleria hirsuta Gaud.*, etc.

Descendant ensuite dans l'humide bas-fond qui conduit au pied du Galibier, on rencontre *Cirsium autareticum Mut.*, *Cirsium heterophyllum L.*, *C. spinosissimum Scop.*, *Arabis bellidifolia L.*, *Gentiana bavarica L.*, *Ranunculus Villarsii D C.*, mêlée à *Ranunculus acris L.* et *R. sylvaticus Thuil.*, *Carex capillaris L.*; en approchant du torrent qui descend du Galibier, *Polygala alpestris Rchb.*, que je n'avais pas osé indiquer dans les Alpes de France, et qui est commun ici, de même qu'au mont Vizo; on trouve aussi en abondance *Pedicularis incarnata L.*, *Sisymbrium tanacetifolium L.*, *Silene flos Jovis L.*, *Geranium aconitifolium D C.*, *Pedicularis comosa L.*, *Allium victorialis L.*, *Silene alpina Thomas*, *Daphne striata Tratt.*, *Chærophyllum Villarsii Koch.*, *Ononis cenisia L.* (il se retrouve au Villard-d'Arène), *Betonica hirsuta L.*, *Crepis grandiflora Tausch.*, *Trifolium badium L.*, *Phaca alpina Vill.*, *Phaca astragalina D C.*, *Hieracium spicatum All.*, qui me paraît une bonne espèce ; *Potentilla gran-*

diflora L., *Erigeron Villarsii D C.*, *Campanula spicata All.*, à Prime-Messe.

Puis, en se rejetant à gauche, sur le flanc de l'Alpe opposée au Galibier, on rencontre un petit ruisseau, et, chemin faisant, on récolte *Primula latifolia Lap.*, *Cacalia leucophylla Vill.*, *Sedum alpestre Vill.*, *Carex Scopolii Gaud.*, *Thlaspi virgatum Nob.*, *Bupleurum stellatum L.*, etc.

La journée ainsi employée à explorer la partie basse des prairies du Lautaret, il faut coucher à la cabane, pour commencer le lendemain dès le grand matin l'ascension du Galibier.

Pour monter au Galibier, après avoir repris le chemin qui de la cabane conduit au torrent qui descend de cette montagne, on le franchit, et de suite sur l'autre rive, dans une espèce de petit ravin, on trouve *Tussilago nivea Vill.*, *Salix cæsia Vill.*; un peu plus loin, sur de petites pentes très-rapides et presque dépourvues de végétation, on observe un petit *Bunium balbocastanum L.*, si grêle qu'il semble constituer une espèce; et en continuant, *Anemone baldensis L.*, *Saxifraga androsacea L.*, *Androsace carnea L.*, *Hieracium glanduliferum Hoppe*, *Hieracium Schraderi Schl.*, *Ornithogalum fistulosum Ram.*, *Kobresia Scirpina D C.*; au pied de quelques petits rochers à droite, *Alyssum alpestre L.*, *Pedicularis comosa L.*, *Carex rupestris All.*; en continuant à s'élever, *Chrysanthemum alpinum L.*, *Sisymbrium pinnatifidum D C.*, *Cardamine alpina W.* et *C. Resedifolia L.*, *Gnaphalium carpathicum Wahl.*, *Potentilla minima Hall.*, *Carex curvula All.*, *Agrostis*

alpina Scop., *Agrostis rupestris All.*, *Senecio incanus L.*, *Achillea nana L.*, *Veronica bellidioïdes L.*, *Pinguicula alpina L.*, *Salix reticulata L.*, *Lychnis alpina L.*; au pied et sur les flancs de la Gippière, *Arabis cærulea Hænke*, *Viola cenisia L.*, *Saxifraga exarata Vill.*, *Valeriana saliunca D C.*, *Cacalia leucophylla Vill.*, *Arnica scorpioïdes L.*, *Crepis pygmæa L.*, *Cerastium latifolium L.*, *Campanula cenisia All.*, *Gentiana brachyphylla Vill.*, *Poa cenisia All.* Tout-à-fait au sommet du col, mais en tournant à gauche, sur le petit plateau herbeux, au-dessus des neiges qui descendent sur le Piémont, on trouve *Ranunculus rutæfolius L.*, *Phleum Gerardi D C.*, *Alchemilla pentaphyllea L.*; revenant ensuite sur la droite et longeant les crêtes de la Gippière, on récolte *Oxytropis fœtida DC.*, *Saussurea spathulæfolia Nobis*, *Gentiana glacialis L.*, *Pinguicula alpina L.*, *Oxytropis cyanea D C.*; enfin, en descendant un peu sur les débris mouvants du côté du Piémont, on rencontre en immense quantité *Saxifraga biflora All.* et *Geum reptans L.*

Du haut du Galibier le botaniste jouit d'une vue magnifique, et, pour n'énumérer que les sommets les plus connus, en faisant face au Piémont, à sa droite il aperçoit le mont Vizo avec ses glaciers, ensuite le mont Bouchier, qui domine Cervières; en se dirigeant vers la gauche et en se rapprochant du Galibier, le mont Chaberton, qui n'est que le pic le plus élevé du massif du mont Genèvre; plus à gauche encore se voit le mont Thabor, situé sur les confins du Piémont, de la Savoie et de la France; puis, tout-à-fait à gauche du Galibier,

les Trois-Juliens, et dans le fond le mont Blanc; enfin, faisant face à la prairie du Lautaret, à laquelle d'abord il tournait le dos, l'observateur a devant lui le mont Pelvoux.

La récolte terminée, on regagne le Chalet; seulement, pour utiliser le retour, il faut prendre à gauche en passant par Côte-Plane, qui est le revers de la montagne que l'on a à gauche en allant du Villard-d'Arène au Lautaret. Vers le sommet du vallon de Côte-Plane, à droite et à gauche du ruisseau, au lieu dit *les Jacets*, végète la *Pedicularis cenisia Gaud.*, qui n'est pour nous que la *P. gyroflexa Vill.* Reichenbach, Koch et F. Schultz ont clairement démontré que la plante désignée sous ce dernier nom par les botanistes français, n'est que la *P. fasciculata Bell.*

Villars, *Hist. dauph.*, 2, p. 427, décrit sa *P. gyroflexa* de manière à ne laisser aucun doute sur cette manière de voir. La description de la racine est surtout caractéristique; ajoutez à cela que Villars réunit à son espèce la *P. tuberosa L.* à fleurs jaunes. Il est certain qu'abstraction faite de la couleur, les deux plantes ont de grands rapports, bien que la *P. gyroflexa* conserve toujours un épi plus compacte que la *P. tuberosa*, et qu'au fond le rapprochement de Villars était naturel. Mais, si cette réunion se comprend lorsqu'il s'agit de ces deux espèces, il n'en est plus de même lorsqu'on veut réunir la *P. tuberosa* à la *P. gyroflexa* des Français; car elles n'ont guère entre elles d'autres rapports que ceux du genre. La *P. gyroflexa* des auteurs français est une plante bien plus robuste et presque deux fois

plus grande dans toutes ses parties que la *P. gyroflexa* de Villars, et à laquelle il n'est pas possible de réunir la *P. tuberosa*. Nul doute donc que la *P. cenisia Gaud.* ne soit la *P. giroflexa Vill.* Mais alors que deviendra la *P. gyroflexa* des auteurs français? Villars a pris soin de résoudre la question dans une note ajoutée à sa *P. gyroflexa*, et dans laquelle il décrit la plante dont il est ici question, à ne pas s'y méprendre, sous le nom de *P. fasciculata Bell.* Dans cette explication, il reste toutefois un fait qui surprendra tous les botanistes qui ont parcouru nos Alpes du Dauphiné : c'est que la *P. fasciculata Bell.* ait échappé à Villars; et cependant cette plante est bien plus commune que la *P. gyroflexa;* elle abonde sur toute la chaîne qui part du Villard-d'Arène par les Trois-Evêchés, et se rejoint au Galibier; elle n'est pas rare dans les pâturages qui séparent la vallée de Cervières de celle du Quayras; elle est commune au mont Vizo. Malgré cela, il est pour nous incontestable que la plante n'a pas été aperçue par Villars.

On termine l'excursion de Côte-Plane en récoltant la *Gentiana Barseri Lap.*, qui est *G. punctata Vill.;* puis, repassant à la cabane pour y reprendre la récolte de la veille, on vient coucher au Villard-d'Arène.

CINQUIÈME HERBORISATION.

On ne saurait quitter le Villard-d'Arène sans avoir visité la montagne des Trois-Evêchés. Le village est bâti sur sa base, et en sortant on commence à gravir la longue et uniforme pente qui conduit au sommet : l'œil embrasse dans tous ses contours le chemin, et, pour

qui n'a pas l'habitude des montagnes, deux heures paraîtraient plus que suffisantes pour atteindre le faîte ; il n'en est rien, et il ne faut pas moins de cinq heures pour atteindre la pointe des Trois-Evêchés. Pour y arriver, on traverse les lieux dits : les Grands et Petits-Plats, les Clapières, Pataret, où se trouve *Pedicularis fasciculata,* qui occupe toute la crête ; puis le clot des Chamois, où M. Mathonnet a découvert *Avena subspicata Clairv.*, que je ne sais point ailleurs dans nos Alpes. De cette station au sommet, on rencontre assez abondamment le *Oxytropis lapponica Gaud.*, espèce nouvelle pour la *Flore de France,* et que nous avons déjà signalée en face, sous les glaciers du Bec. Enfin on atteint le sommet, dont il faut longer la crête jusqu'en vue du Lautaret ; on y trouve *Androsace pubescens D C.*, *Potentilla nivea L.* et *P. multifida L.* Ces deux dernières espèces sont là en bon état, alors qu'elles sont déjà entièrement passées dans la prairie du Lautaret. De là on redescend par le vallon de Côte-Plane, où la veille on a récolté la *P. gyroflexa Vill.*, et, passant près de la cabane du Lautaret, on revient au Villard-d'Arène par la magnifique route qui va bientôt réunir Grenoble et Briançon, et qui permettra aux botanistes les plus fashionables de venir en chaise de poste faire les magnifiques herborisations du Lautaret.

SIXIÈME HERBORISATION.

Il est une importante herborisation qu'il faudrait encore rattacher aux précédentes ; c'est celle du Mont-de-Lans. Pour cela il faudrait, au lieu de passer de la

Bérarde au Lautaret par le col de la Cavale, venir coucher au Mont-de-Lans en passant par Vénos. Puis le lendemain on explorerait le riche et vaste plateau de Piemeyan, où on rencontre la plupart des belles espèces du Lautaret. On peut y signaler : *Anemone baldensis L., Anemone vernalis L., Ranunculus rutæfolius L., Ranunculus glacialis L., Ranunculus parnassifolius L., Arabis bellidifolia L., Lychnis alpina L., Cerastium latifolium L., Oxytropis cyanea D C., Geum reptans L , Alchemilla pentaphyllea L., Paronychia polygonifolia D C., Saxifraga androsacea L., Senecio incanus L., Arnica scorpioides L., Achillea nana L., Crepis pygmæa L., Gentiana nivalis L., Veronica bellidioides L., Veronica Alliônii D C., Veronica Tournefortii Vill., Androsace obtusifolia All., Kobresia scirpina D C., Carex curvula All., Papaver aurantiacum Lois., Saussurea depressa Nobis, Gentiana glacialis L., Saxifraga biflora D C.*

Pour pouvoir explorer convenablement le plateau de Piemeyan, il faudrait revenir coucher au Mont-de-Lans. Le lendemain seulement on reprendrait le chemin du Villard-d'Arène. En quittant le village du Mont-de-Lans, dans les haies on récoltera le *Sisymbrium strictissimum L.* que l'on retrouve encore près du village du Fresney, toujours le long du sentier et à environ cent pas avant sa réunion à la route. Si donc on ne montait pas au Mont-de-Lans, et si on se dirigeait du Bourg-d'Oisans en ligne directe au Lautaret, on pourrait encore là récolter en passant cette rare espèce.

Cette fois nous en avons fini avec le Villard-d'Arène

et le Lautaret, et le botaniste a dû voir que la chose essentielle était, en partant de Grenoble, de se munir de plusieurs rames de papier, s'il voulait pouvoir faire face à toutes les exigences de tant et de si belles récoltes. Il y a du Bourg-d'Oisans un service de mulets qui rend ce transport facile.

Disons adieu à l'auberge de Mme Clot, et avec l'aide d'un mulet pour transporter les plantes, mettons-nous en route pour le Monestier de Briançon ; franchissons le Lautaret sans nous arrêter ; car il n'a plus rien à nous offrir. Toutefois, lorsque nous aurons laissé le col derrière nous, et que nous serons arrivés sur le lit du torrent qui descend du Galibier, arrêtons-nous un moment pour faire, sur les grêves, provision de *Herniaria alpina Vill.*, puis continuons notre route ; en approchant du Lauzet, nous récolterons dans les haies *Vicia onobrychioides L.* et *V. Gerardi Jacq.* Cela fait, cheminons jusqu'au Monestier où nous déposerons tous nos bagages chez M. Armand, dont l'auberge est très-satisfaisante. Il ne faut que quatre heures pour effectuer ce trajet.

Le lendemain, après avoir pris des vivres, il faut partir de grand matin pour monter au col de l'Echauda. On prend le chemin qui conduit d'abord à la ferme de *Propé-Joana*, en traversant une plaine remplie de céréales, et qui aboutit à des prés-bois au milieu desquels le chemin s'engage. Dans ces prés-bois, et même sur le bord du chemin, on trouve d'abord *Prunus brigantiaca Vill.*, puis *Thalictrum fœtidum L.*, *Ranunculus aduncus Nobis*, *Androsace carnea L.* (en fruits), *Atragene alpina L.*; et dix minutes environ avant

d'arriver à la ferme, dans les broussailles mêlées de prairies, *Potentilla intermedia L.* que je récoltai là pour la première fois dans le Dauphiné. De là, jusqu'au-dessus de la limite des arbres, il faut monter au moins deux heures sans rien trouver à récolter ; et ce n'est que lorsqu'on arrive sur les débris mouvants du col qu'on voit reparaître quelques bonnes plantes, et en particulier *Arabis cærulea Hænke.* Arrivé au point culminant, il faut se jeter sur la gauche, au-dessous du Grand-Cucumelle qu'il est inutile de gravir, et à la cime duquel nous nous élevâmes sans profit pour la botanique. Il suffit de longer son flanc de manière à atteindre le point inférieur de l'arête qui descend de son sommet. Dans ce trajet on récoltera : *Campanula Allionii Vill., Cerastium latifolium L., Viola cenisia L.,* ainsi que la variété pubescente ; *Leontodon tarraxaci Lois., Phaca australis L.;* sur l'arête du Cucumelle, *Oxytropis cyanea D C.* en quantité. En descendant dans le charmant petit bassin qui est au-dessous du col, du côté de l'Echauda, on trouve *Phaca astragalina D C., Gnapholium carpathicum Wahbg.;* au bas dans les prés, *Pedicularis incarnata L.,* et *Gentiana bavarica L.* dans les lieux humides. Ce joli petit bassin a moins de mille mètres de long sur moitié seulement de largeur. Vers le centre jaillit une superbe source d'eau glacée. C'est là qu'il faut s'établir pour déjeuner. Cette source forme un petit ruisseau qui, par une fracture du rocher, se précipite au bout du cirque sur le village de l'Echauda. Si partant de la source on se dirige sur cette fracture, en obliquant un peu à gauche, et si après avoir parcouru moitié de la

distance on observe les plantes qui croissent dans ce sol marécageux, on ne tardera pas à apercevoir le *Juncus areticus Willd.* que j'y ai découvert, pendant que mon ami, M. Clément, presque le même jour, découvrait aussi cette plante vers le sommet du vallon du Vizo, un peu au-dessous du Grand-Chalet. Aux pieds des rochers d'où tombe la cascade, je récoltai quelques *Ornithogalum fistulosum Ram.* en bons fruits. Puis contournant ces rochers, on voit : *Phaca australis L.*, *Arnica scorpioides L.*, *etc.* Après une courte descente, le chemin redevient horizontal, et on peut récolter *Valeriana soliunca All.* sur de petits rochers à droite; plus bas en approchant de l'Echauda, le chemin passe sous un rocher où le *Hieracium lanatum Vill.* abonde, et sur les bords du chemin, pendant plus d'une heure, on observe sans cesse *Avena Distichaphylla Vill.* et *Poa cenisia All.*

La récolte alors est terminée, et, sans descendre à l'Echauda, le botaniste peut reprendre la route pour retourner au Monestier, où il pourra rentrer de bonne heure.

Toutefois nous poussâmes, mon ami Puiseux et moi, jusqu'en Vallouise, dans l'espoir de trouver l'*Agrostis villosa Chaix*, que nous n'avons pu découvrir, malgré la recherche la plus minutieuse. Je suppose que nous avons dirigé nos investigations sur des points déjà trop élevés, et que c'est dans les prés bas, autour de Ville-Vallouise, qu'il faudrait le chercher.

Sur les grêves du torrent, avant d'arriver à l'Echauda, le *Galium helveticum Weigl.* est très-commun.

Sitôt qu'on approche de la limite du court vallon de l'Echauda et qu'on est en vue de celui de la Vallouise, la végétation change et devient sensiblement plus méridionale ; le paysage est plus riant, de nombreuses habitations, de belles moissons annoncent un sol fertile, mais la vigne est encore absente.

Depuis l'Echauda à Ville-Vallouise, nous avions eu constamment en face l'énorme masse granitique qui forme le Pelvoux. Cette montagne se présentait à nous aussi inaccessible par la Vallouise que par la Bérarde, et nous arrivâmes à Ville-Vallouise, convaincus qu'essayer son ascension serait une tentative parfaitement stérile.

Toutefois, le plaisir de causer des montagnes nous faisait interroger le pauvre hôtelier, l'unique du lieu, qui voulait bien nous héberger, et il nous apprit que le capitaine Daraud, dont parle M. Elie de Beaumont, avait en 1828 gravi cette cime, et avait bâti une petite pyramide à son sommet, et qu'à cet effet il avait conduit avec lui dix-huit ouvriers, armés de tous les instruments nécessaires à l'accomplissement de cette œuvre.

Ce récit fit renaître en nous des désirs éteints. Mais nous avions laissé au Monestier toutes nos récoltes du Villars-d'Arène et du Lautaret ; les abandonner pour monter au Pelvoux, c'est-à-dire pendant quatre jours, c'était tout perdre. Nous prîmes donc un terme moyen : il fut décidé que je retournerais au Monestier, que M. Puiseux tenterait l'ascension du Pelvoux, et que, s'il parvenait au sommet, là, il m'écrirait le résultat de son entreprise.

Le soir même nous avions retrouvé un des guides de M. Daraud, et le lendemain matin nous nous séparâmes, Puiseux et moi, en nous souhaitant mutuellement bonne chance.

Je repris donc seul le chemin de la veille, pour retourner à l'Echauda, et, comme je n'avais plus rien à récolter, je m'occupai de suivre quelques espèces, pour voir le point où elles s'arrêteraient. Je vis l'*Echinops ritro L.* et la *Centaurea paniculata L.* monter avec *Eryngium campestre L.* jusqu'à la gorge du vallon de l'Echauda, sans y pénétrer; ces plantes semblaient accompagner les noyers, les pommiers et les pruniers. Partant du fond de la vallée, le *Helianthemum*, que j'ai nommé dans la *Flore de France H. italicum Pers.*, s'élève bien plus que les espèces précédentes. Nous l'avons vu pénétrer dans le vallon de l'Echauda, et végéter côte à côte de la *Scutellaria alpina L.*, qui du reste n'est point une plante bien alpine, et descend jusque dans la région des vignes. Nous reviendrons sur la facilité avec laquelle cet *Helianthemum* s'accommode de climats extrêmement différents, et nous examinerons s'il y a lieu de modifier l'espèce, telle que nous l'avons établie.

Au-dessus de l'Echauda se trouvent des prairies établies sur des pentes très rapides et irriguées par les eaux des torrents Dans ce vallon, les espèces qui en font la base sont généralement les mêmes; en voici l'énumération : *Polygonum bistorta L.*, *Scabiosa arvensis L.*, *Heracleum Sphondylium L.*, *Hieracium blattarioides L.*, *Ranunculus aconitifolius L.*, *Pimpinella magna L.*, *Tragopogon majus L.*, *Trollius euro-*

pœus L., Hieracium montanum L., Campanula rhomboidalis L., Carum carvi L., Meum athamanticum L., Leontodon hastile L., Avena flavescens L., Festuca duriuscula L., Trifolium sativum L., Onobrychis montana DC., Salvia pratensis L., Geranium sylvaticum L., Dactylis glomerata L., Centaurea montana L., Chrysanthemum montanum L., Vicia cracca L.

Cette végétation n'offre rien d'alpin; et cependant elle est située immédiatement au-dessous du col où nous avons signalé les espèces les plus alpines.

Voici maintenant le relevé des espèces prises dans un pâturage non loin du col : *Hieracium pilosella L., Plantago media L., Lotus corniculatus L., Potentilla grandiflora L., Meum athamanticum L., Geum montanum L., Festuca duriuscula L., Trifolium sativum L., Poligonum viviparum L., Poa alpina L., Luzula spicata DC., Alchemilla vulgaris L., Phleum alpinum L., Pedicularis tuberosa L., Leontodon hastile L., Helianthemum vulgare DC., Hieracium alpinum L., Ranunculus Villarsii DC., Ranunculus pyrenæus L., Avena montana Vill., Phyteuma orbicularis L., Centaurea uniflora L.*

Cette végétation offre un singulier mélange d'espèces de basses montagnes, et d'espèces réellement alpines, et cependant nous sommes à peine de cent mètres au-dessous du col dont la végétation est exclusivement alpine.

Une fois arrivé sur le versant du Monestier, je me mis à cheminer lestement jusqu'à la ferme de Propé-Joana, où je revis *Astragalus onobrychis L.* avec les

espèces que j'ai précédemment signalées, et je récoltai dans la plaine, parmi les blés, avant d'entrer au Monestier, l'*Euphrasia lanceolata Gaud.*

Il était trois heures de l'après-midi, j'avais tout le temps nécessaire pour mettre mes plantes en ordre. Mais le papier manquait; je n'hésitai donc pas, après avoir satisfait aux exigences de l'appétit, de partir immédiatement pour Briançon, où j'arrivai le soir même, et où je m'installai, comme d'habitude, chez M. Allemand.

Je passai une partie de la nuit et la matinée du lendemain à arranger mes plantes; j'allai ensuite récolter, sous le fort des Trois-Têtes, l'*Astragalus austriacus Jacq.*, *Poa distans L.*, qui est *Aira brigantiaca Vill.;* dans les rochers au-dessus du torrent et un peu au-delà du pont, le *Thalictrum fœtidum L.* Le pont que l'on traverse pour aller à la recherche de ces deux plantes est fort remarquable. Construit sous le règne de Louis XV, il est d'une seule arche; sa largeur est de cent vingt pieds, et sa hauteur de cent soixante-huit pieds au-dessus du torrent. Les *Salvia æthiopis L.*, *Onobrychis saxatilis All.*, *Herniaria incana Lam.*, *Podospermum laciniatum D C.*, *P. calcitrapifolium D C.* et sa variété dont De Candolle a fait son *P. subulatum,* étaient dans un état déjà trop avancé, le long de la route du mont Genèvre, pour pouvoir être récoltés. Partout je retrouvais *Helianthemum italicum Pers.*

Je fis alors des paquets de toutes mes récoltes, et je les expédiai sur Gap à M. Blanc, qui avait bien voulu se charger du soin de la dessiccation de tout ce que je pourrais récolter. Grâce à lui, je me trouvai ainsi allégé

du poids de toutes mes récoltes antérieures, et je pus le lendemain prendre la route du mont Vizo.

Je ne m'étends pas davantage sur les herborisations des environs de Briançon, où j'arrivais pour la quatrième fois, attendu qu'il suffit ici de renvoyer les botanistes aux documents qui ont été publiés par Villars dans le premier volume de sa *Flore*. Mais il est indispensable d'y passer au moins deux ou trois jours.

Pour le botaniste qui a exploré le Lautaret et ses environs, Briançon et le mont Genèvre, il reste encore une magnifique herborisation à accomplir : c'est celle du mont Vizo, où j'allais me rendre pour la troisième fois. Une première fois je m'y trouvais pour le 20 juillet, une autre fois pour le 15 août, enfin cette fois j'allais y arriver pour le 11 du même mois. L'époque était convenable ; cependant on pourrait avec avantage retarder d'une dizaine de jours, qu'on emploierait à faire les herborisations de Briançon, du mont Morgon, de Séguret, etc.

De Briançon on se rend au Vizo par la vallée de Cervières, et trois à quatre heures suffisent pour franchir la distance qui sépare la ville du village situé au fond de la vallée. Cette route est parfaitement entretenue, et, si ce n'était son peu de largeur, elle serait praticable aux voitures. Elle ne présente du reste rien de bien curieux. La *Potentilla caulescens L.* tapisse tous les rochers, tandis que l'*Hieracium saxatile Vill.* ne se montre que de loin en loin.

Arrivé au village de Cervières, la vallée se bifurque ; la branche de droite par le col d'Isoard conduit au-des-

sus des combes du Quayras. J'avais autrefois franchi ce passage, qui ne m'a pas paru riche, bien que vers son sommet on rencontre en abondance la curieuse *Berardia subacaulis Vill.*, mais dont il me fut impossible de trouver un seul échantillon en fleur. Bien au-dessous du col, du côté d'Arvieux, sur des rochers qui bordent la route, je trouvai la *Saxifraga cœsia L.* Ces deux plantes exceptées, auxquelles je pourrais ajouter *Brassica repanda D C.*, le col d'Isoard ne m'offrit rien de remarquable. Je ne songeai donc pas cette fois à reprendre cette route, et je continuai à remonter la vallée en suivant un chemin qui, bien tracé, conduit en une heure à la plaine du Bourget. Il ne faut pas moins de deux heures pour traverser cette plaine marécageuse, et atteindre ensuite le sommet de la vallée, où se trouve le petit village appelé le Fond. Je ne trouvai rien de digne d'être cité dans toutes ces prairies humides et souvent inondées.

En sortant du village du Fond, le chemin se bifurque, et s'élève par la gauche vers le col de Malrief, qui mène directement à Abriès, et par la droite vers le col de Péas ou Pagas, qui conduit à Château-Quayras ou à Villevieille. Quel que soit le passage que l'on choisisse, au chemin horizontal de la plaine du Bourget succède une montée longue et rapide. Je pris celle du col de Péas et je commençai mon ascension. A peine j'avais marché une demi-heure que je vis apparaître presque sans mélange la végétation la plus alpine. C'était : *Arnica Scorpioides L.*, *Chrysanthemum coronopifolium Vill.*, *Crepis aurea Cass.*, *Juncus Jacquini L.*, *Pedicularis incarnata L.*,

Cirsium spinosissimum Scop., *Pedicularis fasciculata Bell.*, *Oxytropis Halleri Bunge*, *Erigeron uniflorus L.*, *E. Villarsii Bell.*; tout à fait au pied de la dernière rampe, *Pedicularis rostrata L.*; puis plus haut, dans les débris sur lesquels le sentier décrit ses nombreux lacets, *Leontodon tarexaci Lois.*, *Pedicularis rosea Jacq.*, *Hieracium alpinum L.*, *Helianthemum italicum* β. *alpestre*. Au-dessus de cette rampe, on n'a plus pour atteindre le col qu'à franchir une petite pente moins inclinée, très-humide, et où l'on trouve en abondance l'*Arabis cærulea Hænke*. Cette plante monte jusqu'au col et continue à végéter aussi sur le versant opposé, mais en moindre quantité. Le point culminant du passage est placé entre de grands rochers nus, qui ont à leurs pieds des masses de débris mouvants. Les rochers de droite sont les plus élevés, et, dans les débris entassés à leur base, je récoltai : *Thlaspi rotundifolium Gaud.*, *Cerastium latifolium L.*; puis, en m'avançant jusque sous les rochers et en gravissant leurs premiers escarpements, *Draba pyrenaica L.*, *Artemisia glacialis L.*, *Viola arenaria D C.*

On voit que cette végétation a les plus grands rapports avec celle du mont Vizo, et il n'est pas douteux que, si j'avais eu le temps de fouiller plus complétement les rochers qui dominent le passage, j'aurais encore ajouté à cette énumération plusieurs espèces, et spécialement la *Saxifraya valdensis D C.* Mais j'avais environ encore cinq heures de marche pour atteindre Abriès, et il était quatre heures du soir; il fallait donc sans perdre de temps se remettre en marche.

J'abandonnai avec regret ces rochers dont je laissais l'exploration inachevée, et qui gardent probablement d'agréables surprises aux botanistes qui se décideront à les étudier avec plus de soin.

Dès qu'on a abandonné le col, la végétation jusqu'à Abriès n'offre plus rien qui puisse arrêter le botaniste. Je descendis donc aussi rapidement qu'il me fut possible à Villevieille, et là reprenant la route de la vallée, j'arrivai à Abriès à neuf heures du soir; c'était le 10 août. L'auberge de M. Richard a de l'analogie avec celle de Mme Clot au Villard-d'Arène, et le botaniste peut s'y installer commodément pour quelques jours.

Pour se rendre à Abriès depuis la vallée du Bourget, nous avons dit qu'à partir du village du Fond, il y avait un autre chemin plus court, qui passe aussi par un col élevé, celui de Malrief. Ce col doit offrir à peu près la même végétation que celui du Péas, dont il est bien peu distant à vol d'oiseau, et dont il a en outre la constitution géologique, pratiqué qu'il est dans le même massif de montagnes. Cependant les plantes que mon ami Puiseux y a récoltées en 1847, me font penser qu'il est moins riche que celui de Péas.

Nous voici au pied du mont Vizo. Ici comme au Lautaret la récolte sera abondante; ici donc il faut aussi avoir soin d'arriver avec une bonne provision de papier, si l'on veut explorer un peu à fond cette fertile montagne.

L'abondance des espèces est telle qu'il faut diviser en deux l'herborisation qui doit se terminer à la Traversette.

Le premier, jour partant de bon matin d'Abriès, on traverse Ristolas, la Monta, la Chalpe, et on pénètre dans les pâturages du vallon. Bientôt on rencontre en extrême abondance, et jusqu'au terme de la course, c'est-à-dire jusque sous le chalet de Ruine, *Polygonum alpinum L.*, *Silene vallesia All.*, *Pedicularis fasciculata Bell.*, *Lychnis flos-Jovis L.*, *Erigeron Villarsii Bell.*, *Phyteuma betonicæfolia Vill.*, *Ph. scorzoneræfolia Vill.*, *Hypochæris uniflora Vill.*, *Alnus viridis DC.*, *Plantago fuscescens Jord.*, *Hugueninia tenacetifolia Rchb.*, *Hedysarum obscurum L.*, *Salix cæsia Vill.*, *Anemone Halleri All.* (en fruits), *Brassica Richeri Vill.*, *Phaca alpina Jacq.*, *Phaca Gerardi Vill.*, *Oxytropis Halleri Bunge*, *Centaurea nervosa Willd.* (*C. phrygia auct. gall.*), *Phyteuma Halleri Vill.*, *Campanula spicata L.*, *Potentilla grandiflora L.*, *Centaurea axillaris Willd.* (espèce nouvelle pour la *Flore de France*), *Pedicularis incarnata L.*, *Italica plantaginea All.*, *etc.* Le botaniste n'aura besoin, pour rencontrer toutes ces epèces, que de suivre simplement le sentier, et pas une ne lui échappera. Il y a plus, elles sont presque toutes réunies dans le pâturage au-dessous du chalet de *Ruine*. Il faut donc passer le torrent, puis se dirigeant à gauche on arrive juste au-dessous de la cascade qui descend du chalet. A travers les débris qui sont au pied de la cascade, et tout près du point où la colonne d'eau vient s'abattre, on trouve en quantité : *Oxytropis fœtida DC.*, *Erigeron angulosus Gaud.*; et contre les rochers, *Artemisia glacialis L.*, *Artemisia mutellina Vill.*, *Alsine Villarsii Koch.* Cette exploration faite, on regagne le

sentier de *Ruine*, et en montant au chalet on récolte *Herniaria alpina Vill.*, *Gentiana glacialis L.*, *Chrysanthemum coronopifolium Vill.*

Lorsqu'on a atteint le chalet de Ruine, il est important de savoir si on doit plus tard traverser le col de Ruine, après avoir parcouru le vallon de la *Taillante*, pour revenir au chalet, ou bien si on est décidé à renoncer à cette dernière course. Dans cette dernière hypothèse, il faudrait, après avoir dîné au chalet, gravir par le chemin des Moutons les rochers qui le dominent, jusqu'à ce qu'on soit arrivé presque à la hauteur du col de Ruine. Chemin faisant, on récolte dans les plis humides de la montagne, *Saxifraga petræa L.*; puis dans les rochers qui forment l'angle dont une des faces appartient au val du Vizo, et l'autre face au val de Ruine, on trouvera en abondance la *Saxifraga valdensis D C.*, et la *Saxifraga diapensioides Bell.*, ainsi que *Primula crenata Lam*

Dans le cas où on serait décidé à faire l'excursion de la *Taillante*, il serait inutile de faire cette dernière ascension, et en descendant du col on prendrait les deux Saxifrages précitées.

Alors on quitterait le chalet de Ruine pour regagner le torrent. Mais observons que tout à l'heure nous avons exploré seulement le côté gauche du sentier, et que nous avons à voir le côté droit qui, en descendant, se trouve placé à gauche. Sitôt donc que le sentier le permet, il faut se diriger à gauche, traverser un ravin à sec, et immédiatement on commence à apercevoir, dans le pâturage au-dessous de soi, des plaques glauques : c'est le fameux *Isatis alpina All.* qui est là en si grande quantité, que

ses feuilles font tache sur le vert de la prairie. Le 11 août, il était en fruits bien formés, mais non mûrs. Presque toutes les plantes que nous avons énumérées dans notre marche du matin, se retrouvent ici. Ajoutez : *Aquilegia alpina L.*, *Cineraria aurantiaca D C.*, *Centaurea nervosa W.*, *Pedicularis rostrata L.*, *Geranium aconitifolium Vill.*

Cette journée fournit un immense butin, et il n'est guère possible de faire autre chose que de revenir à Abriès, pour y vider ses boîtes et mettre ses plantes en presse.

Cependant, dans le cas où on serait allé au-dessus de Ruine récolter les *Saxifraga valdensis, diapensioides, petræa*, etc., si on voulait gagner du temps, et si on avait des boîtes, et surtout des toiles cirées suffisantes, dans lesquelles les plantes se conservent très-bien deux à trois jours, on pourrait monter de suite pour coucher au Grand-Chalet établi au pied de la Traversette, ce qui serait plus court et par conséquent plus facile que de retourner à Abriès.

Quel que soit le parti qu'on prenne (admettons toutefois pour régler nos journées le plan qui exige le moins de temps, et qui consiste à aller de suite au Grand-Chalet), quel que soit le parti qu'on prenne, en montant de Ruine au Grand-Chalet, on trouvera *Senecio incana L.*, *Thlaspi alpinum Jacq* mêlés à toutes les espèces déjà signalées dans cette excursion. M. Clément vient de découvrir dans ce trajet deux rares espèces : *Juncus arcticus Willd.*, *Carex ustulata Wahl.*, *Carex capillaris L.*, *Carex bicolor All.* La deuxième espèce n'avait jamais été signalée en France.

Dans notre *Flore de France*, nous n'avons pas décrit le *Polygala alpestris Rchb.*, que nous n'avions point observé dans nos Alpes. En août 1848, j'ai rencontré cette espèce au Lautaret, ainsi que dans les prairies du Vizo. Cette plante doit donc prendre rang parmi les espèces françaises. Elle n'a de rapports intimes qu'avec le *Polygala amara L.*, dont elle diffère par les ailes de la corolle dont les veinules ne s'anastomosent ordinairement pas ; par sa capsule un peu plus atténuée à la base, subtriangulaire et *non divisée au sommet par une échancrure, mais seulement rétuse;* par les feuilles *ne formant pas de rosette* à la base de la tige, *ovales, plus larges et moins longues* que les caulinaires oblongues-subaiguës; par la racine *lignescente et vivace.*

Après avoir passé la nuit au Grand-Chalet, on part dès le grand matin pour le col de la Traversette. Tout d'abord on trouve *Brassica repanda D C.;* plus haut, dans les débris, *Cacalia leucophylla Vill.*, *Alchemilla pentaphyllea L.*, *Cerastium latifolium L.*, *Draba stellata Jacq.*, *D. frigida Saut.*, *Carex fœtida All.* Enfin, arrivé sur la crête qui forme le col, on trouve sur tous les rochers : *Saxifraga retusa Gouan*, *Draba Wahlenbergii Hartm.*, *Androsace pubescens D C.*, *Thlaspi rotundifolium Gaud.;* en remontant la crête par la droite, *Achillea herba rota All.;* revenant à gauche du col, sur les rochers qui ne peuvent être suivis que sur une faible longueur, on trouve *Androsace imbricata Lam.*

Ces espèces récoltées, on peut redescendre, et pour cela on suit un espèce de sentier situé au pied d'un pan

de rocher à pic, qui, pendant un quart d'heure au moins, ne permet sur la gauche aucune excursion au botaniste. Puis cette crête s'incline un peu avant de rencontrer une énorme masse contre laquelle elle vient s'appuyer, en formant une dépression, remarquable en ce qu'elle creuse un sillon dont l'aspect blanc nacré est dû à ce que la roche est talqueuse. C'est au pied de ce grand rocher que j'ai rencontré, en 1845, la *Cardamine Plumierii Vill.* Il faut deux heures au plus pour monter à la Traversette, et une heure pour descendre.

De retour de la Traversette, il faut reprendre les récoltes entreposées au Chalet, et repartir pour le col de Valente. Le long du chemin qui y conduit, on trouve les *Saxifraga retusa* et *oppositifolia.* Seulement il ne faut pas pousser jusqu'à ce col; arrivé à la hauteur du col de Coulaore, il faut traverser le torrent, puis en s'engageant dans un immense pli de la montagne, on arrive au col de Ruine, ainsi que cela est très-bien indiqué dans la carte du général Bourcet. Du col de Ruine on redescend à *Roche-Taillante* en se rapprochant du torrent, qui, à son origine, offre sur ses bords *Arnica Clusii All.;* et sur les petits rochers qui sont à la droite *Geum reptans L., Primula crenata Lam., Phyteuma chermelii Vill.* Continuant à descendre, on arrive aux trois petits lacs, qui dans leur contour offrent bon nombre d'espèces rares, et surtout d'une taille remarquable; ainsi : *Ranunculus glacialis L., Carex curvula All., Kobresia scirpina Willd., Pedicularis rosea Jacq., Juncus triglumis L., J. trifidus L., J. Jacquini L.* Sur les pelouses sèches, *Artemisia glacialis L., Phyteuma*

pauciflorum L., *Salix retusa L.*, *S. reticulata L.*, *S. herbacea L.*, *Saxifraga exarata Vill.*, *Pedicularis rostrata L.* Enfin je dois à M. Clément la connaissance d'une ample localité d'*Isatis alpina;* lorsqu'on regarde le sommet du vallon, en s'avancant à une centaine de pas au-dessus des lacs, et se dirigeant à droite sur le flanc de la montagne, on rencontre cette plante en extrême abondance.

C'est un peu au-dessous des lacs, en reprenant la route, qu'on rencontre surtout en grande quantité la *Pedicularis rostrata L.;* j'ai aussi trouvé, mais en très rares exemplaires, *Alsine striata Gren.* et *Alsine lanceolata M. K.* Ces dernières récoltes terminées, il n'y a plus qu'à cheminer sans s'arrêter jusqu'à ce qu'on rejoigne le vallon du Vizo, à environ une lieue d'Abriès.

De cette manière on aurait, en deux jours, parcouru les points principaux du mont Vizo, et on aurait récolté toutes les spécialités qui y sont signalées.

Mais le col Lacroix vaut bien une herborisation ; c'est la station où De Candolle a découvert la *Saxifraga valdensis.* Autour d'Abriès, sur les bords du torrent, autour même du pont, on trouve *Erysimum virgatum Roth.* M. Clément a aussi rencontré autour du village *Linaria Bauhini Gaud.;* et sur les rochers *Festuca varia Hænke.* On aura du reste une idée de l'importance des herborisations qu'on peut entreprendre autour d'Abriès et sur le Vizo, lorsqu'on saura que M. Clément, qui connaît si bien les plantes du Dauphiné, a passé (en cette année 1848) douze jours dans ces montagnes, en prenant pour centre d'excursion le village d'Abriès.

Quel que soit le temps que l'on ait employé à herboriser, lorsque le jour du départ est venu, il faut avoir soin de retenir les mulets de M. Richard, afin de les charger de la récolte. Pendant toute l'année, ces mulets font le trajet d'Abriès à Guillestre et réciproquement, allant un jour et revenant le lendemain.

Une fois en route, avant de descendre sur l'Aiguille, on suit la route, qui est bordée de *Prunus brigantiaca Vill.*, de *Salvia æthiopis L.*, et de *Rosa montana Vill.* Cette dernière espèce se retrouve partout.

Sur la droite et à peu de distance du chemin, d'Aiguille aux combes du Quayras, on trouve de gros buissons formés par le *Prunus domestica L.* spontané. Ses fruits sont elliptiques, longs de deux centimètres et demi, à pédoncule tomenteux, de moitié plus courts que le fruit; les feuilles ovales-oblongues, poilues et presque tomenteuses en dessous, pubescentes en dessus, à pétiole hérissé; tiges et rameaux dressés, glabres. — J'ai retrouvé cette plante à la réunion de la route d'Arvieux et du Quayras.

Entre Château-Quayras et les Combes, le long du chemin, on observe : *Scutellaria alpina L.*, *Juniperus sabina L.* (en grande quantité), *Echinops ritro L.*, *Prunus brigantiaca Vill.* (rare en cet endroit), *Prenanthes muralis L.*, *Helianthemum italicum Pers.*, *Ononis natrix L.* Un peu plus loin et tout-à-fait à l'entrée des Combes on voit : *Pinus uncinata Ram.*, *Corylus Avellana L.*, *Populus tremula L.*, *Juniperus Sabina L.*, *Pinus sylvestris L.* portant le gui, *Satureia montana L.* Dans la combe, avant d'arriver aux maisons, *Thalictrum*

fœtidum L., *Phyteuma Charmelii Vill.*, *Primula crenata Lam.;* vers le milieu, *Potentilla caulescens L.*, *Scabiosa graminifolia L.;* enfin, en sortant de la Combe, sur les pelouses sèches et sur les rochers à gauche de la route : *Allium flavum L.*, *Galium corrudæfolium Vill.*, *Scabiosa collina Req.*, *Astragalus vesicarius L.*

Arrivé à Guillestre, on trouve une voiture qui conduit de suite au Plan-de-Fazy, où on rencontre la voiture de Briançon, qui, après une halte d'un heure, repart pour Gap, où elle arrive le lendemain à la pointe du jour. Mais, avant de monter en voiture, on a le temps d'aller visiter les sources thermales ferrugineuses qui sont à quelques cents pas de la maison, et autour desquelles on récolte : *Spergularia media Pers.*, plante des bords de la mer qu'on est fort étonné de retrouver là ; on y voit aussi : *Plantago maritima L.*, *Antirrhinum latifolium Mill.*, et une *Centaurea* qui s'avance jusque près de la maison, et dont M. Jordan a fait *Centaurea leucophæa;* elle est très voisine de la *C. paniculata L.* A quelques pas de là, dans un petit marais où se déversent les eaux des sources thermales, tout est couvert de *Scirpus tabernæmontani Gmel.* Sur les dépôts ferrugineux on trouve *Glyceria distans Whlbg.*, dont Villars a fait *Aira brigantiaca,* ainsi qu'on a pu déjà le constater à Briançon, sous le fort des Trois-Têtes.

Un botaniste qui jouirait de l'avantage que me faisait M. B. Blanc, qui à Gap recevait mes plantes et se chargeait de leur préparation, pourrait, arrivé à Guillestre, aller avec la voiture porter ses récoltes du Quayras au Plan-de-Fazy, et les confier à la voiture de Gap. Puis

reprenant la même voiture, il reviendrait coucher à Guillestre. Le lendemain matin, il se mettrait en route pour la vallée de la *Maira*, où il irait récolter l'*Artemisia pedemontana Balbis*. De Guillestre deux chemins se présentent. Le premier passe par Seillac, le col Maurin, le lac Prarouart, et aboutit à Majasset, où il faudrait coucher. Le lendemain, en huit heures de marche et en passant le col de Marie, on arrive à Prazzo, où le maître d'hôtel de l'*Ecu-de-France* enseignera la station de l'*Artemisia*, qui est à dix minutes du village, et où elle est connue sous le nom de *Lucent argenti*. Le second chemin part de Guillestre, traverse le col de Vars, et vient à Saint-Paul, où on couchera. Puis le lendemain on reprendra le chemin qui conduit à Majasset, et le restant de la route se fait en suivant le même chemin et en traversant de même le col de Marie. Seulement, si on va par un chemin, il faudra revenir par l'autre, et ne pas oublier que près de Grande-Sereine, au moment où le chemin franchit le torrent sur un pont, on trouve sur le rocher qui force le chemin à se détourner ainsi, la *Saxifraga diapensoïdes Bell.* De plus, pour faire l'excursion en trois jours, comme le deuxième jour on arrive à Prazzo entre midi et une heure, il faut, après avoir récolté l'*Artemisia pedemontana*, employer le restant de la journée à remonter la vallée, c'est-à-dire le chemin par lequel on est arrivé à Prazzo, de manière à aller coucher au village le plus voisin du col. On pourra ainsi sans peine, dans la troisième journée, arriver à Guillestre avant le départ de la voiture qui, à six heures, part pour le Plan-de-Fazy, où elle rejoint la diligence de

Gap. C'est encore de Guillestre qu'il serait bon de partir pour le col de l'Arche. Cette excursion demande, comme celle de Prazzo, trois ou quatre jours. Elle donne le long du ruisseau qui conduit de l'Arche aux lacs du Lausonier, le *Cardamine azarifolia L.*, et sur les rochers *Sempervivum hirtum L.* J'y ai observé un bon nombre d'espèces du Lautaret et du mont Vizo, mais cette localité est cependant moins riche que les deux que nous venons de citer. J'y ai retrouvé la *Saussurea* que j'ai signalée au Galibier, et que je crois devoir décrire ici comme espèce nouvelle.

Pendant longtemps le genre *Saussurea* n'a eu, en France, d'autre représentant que le *S. alpina D C.* M. Verlot, directeur du jardin botanique de Grenoble, ajouta, en 1845, à cette espèce, la magnifique *S. discolor D C.*, qu'il découvrit au-dessous du pic de Belledone, du côté qui fait face à Grenoble. De Candolle avait indiqué la plante en Dauphiné, mais sans localité précise. A ces deux espèces je viens en ajouter une troisième que je crois nouvelle, et qui est intermédiaire aux deux espèces mentionnées plus haut.

Cette nouvelle espèce diffère de la *S. discolor* par ses feuilles à *base ovale-arrondie*, et non cordiforme, à face inférieure *grise-floconneuse* et non d'un beau blanc de neige ; par ses pétioles *largement ailés*. Elle se distingue de la *S. alpina* par ses feuilles radicales *largement ovales, à base arrondie et parfois subcordiforme*, terminées par un pétiole ailé, bien distinct dès sa naissance, et plus obscurément décurrent sur la tige ; par ses feuilles caulinaires qui jusqu'au sommet gardent la

forme ovale, et un assez épais duvet floconneux sur la face supérieure. Elle diffère des deux par sa tige moins élevée, dépassant rarement un décimètre, arquée, un peu plus fortement cannelée et plus floconneuse; par sa racine longuement rampante et s'allongeant presque à angle droit avec la tige; les poils des appendices de la base des anthères m'ont paru plus nombreux, plus étalés et un peu plus courts. La *S. macrophylla Saut.*, par sa taille d'environ trois décimètres, diffère de notre espèce plus encore que les précédentes.

Les diagnoses de ces trois espèces pourraient être données de la manière suivante :

S. ALPINA *DC.* — Foliis subtùs arachnoideo-tomentosis, suprà deniquè glabris; radicalibus angustè ovato-lanceolatis, abruptè in petiolum vix marginatum angustatis; summis linearibus; omnibus denticulatis; caule adscendente, recto, subglabro, leviter sulcato, supernè subnudo.

Hab. Capsir in Pyr. or.! (*Bernard*); in monte Cenisio. ♃ Aug. sept. Ex Alpibus Delph. nondùm vidi.

S. DEPRESSA *Nob.* — Foliis subtùs arachnoideo-tomentosis, suprà arachnoideo-floccosis, radicalibus latè ovato-acutis et subcordatis, abruptè in petiolum latè marginatum productis; caulinis ovato-lanceolatis, vix decurrentibus; summis lanceolatis; omnibus denticulatis; caule adscendente curvulo, floccoso, sulcato, supernè folioso. — Radix longa, horizontalis, repens.

Hab. In Alp. Delph. in monte Vizo, Cenisio, *Col-de-*

l'Arche, et *Galibier* suprà *Lautaret*, in monte *de Lans*, et forsan in omnibus Alp. Delphinatûs, etc. ♃ Aug. sept.

S. DISCOLOR *DC.* — Foliis subtùs niveo-tomentosis, suprà denique glabris; radicalibus caulinisque inferioribus latè ovato-triangularibus, apice acuminatis, basi cordatis et in petiolum elongatum, vix marginatum productis; summis sessilibus, lanceolatis; omnibus profundè eroso-dentatis; caule adscendente, recto, leviter sulcato, supernè subnudo, deniquè glabro.

Hab. In monte *Belledone*, suprà *Grenoble* (*Verlot*). ♃ Aug. sept.

Nous voici donc dès le grand matin dans la capitale des Hautes-Alpes. Gap offre au botaniste toutes les ressources nécessaires pour préparer et dessécher complétement les plantes qu'il rapporte du Vizo. Cela fait, il reste à exécuter autour de la ville d'importantes herborisations. M. B. Blanc, dont l'amitié m'est aussi précieuse que la botanique m'est chère, connaît admirablement toutes les stations des rares espèces des environs de Gap, et comme c'est à lui que j'en dois particulièrement la connaissance, j'ai grand plaisir aujourd'hui à lui en témoigner mes remercîments, en y joignant ceux des nombreux botanistes avec qui j'ai partagé mes récoltes alpines, qui n'ont été si abondantes que par l'excessive complaisance qu'il a mise à se charger des pénibles soins de la dessiccation. M. Blanc tenait sans doute à prouver que l'amitié ne compte pas; il a réussi; aussi n'est-ce pas le botaniste, mais l'ami qui le remercie.

La végétation autour de Gap a déjà un cachet méridional qui contraste avec celle des sommets voisins. Ainsi, à l'entrée de la route de Grenoble, on trouve : *Herniaria incana Lam.*, qui du reste croît à Briançon, *Ægilops ovata L.*, *Euphorbia taurinensis All.* dans les moissons. En continuant cette route, à peine arrivé vers le milieu de la longue montée des Bayards, on voit apparaître des espèces réellement alpines : *Ononis cenisia L.*, *Astragalus aristatus L'Hérit.; Leontodon Villarsii Lois.*, qui se retrouve sur tous les schistes des vallées, vient se confondre avec lui, et souvent on peut aux mêmes lieux récolter *Cirsium ferox,* qui est également commun autour de Gap, et qui se représente dans toutes les herborisations. Arrivé au sommet des Bayards, le botaniste a, à gauche de la route, des prés humides, dans lesquels il récoltera *Carex Buxbaumii Wahlg.*, découvert là par MM. B. Blanc et Clément; j'y ai rencontré aussi *Schœnus fuscus L.* M. Blanc y a signalé en abondance *Viola pumila Vill.* Cette espèce se retrouve près de Gap, dans les prés qui longent la route de Briançon ; mais à cette époque elle a disparu dans ces basses régions, et, comme chaque année on livre à la culture les lieux où elle végète, elle a déjà presque entièrement disparu. Il en est de même de la localité classique indiquée par Villars : je veux dire le marais de Corrie, qui a été mis complétement en culture, et où par conséquent la plante n'existe plus. Dans la prairie des Bayards, la plante est abondante et n'est point exposée à ce grave inconvénient; de plus, elle peut se

récolter encore en août, tandis qu'à cette époque elle est entièrement passée dans la partie basse.

L'exploration de cette prairie marécageuse terminée, il faut traverser la route, et, se dirigeant à droite, marcher perpendiculairement à sa direction pendant environ une demi-heure; alors on arrive en vue d'un petit marais. Toute la pelouse qu'on vient de traverser est couverte de *Dauthonia provincialis DC.;* mais là la plante est chétive, et plus avancée que dans les lieux un peu plus humides. Avant donc de descendre sur le marais, et en se portant un peu sur le versant qui regarde la route de Briançon, on rencontre de petits plis du terrain, pourvus de quelque humidité, et où cette graminée est bien plus belle et moins avancée. Au-dessus et derrière le marais apparaît un petit bois où l'on peut récolter le *Pinus uncinata Ram.* Cette récolte faite, on revient à Gap.

Il est encore une petite excursion à faire près de Gap. C'est celle de la Garde, où, sur les pelouses et dans les buissons, au-dessus de la campagne de M. B. Blanc, on trouve : *Acer monspessulanum L.*, *Asparagus tenuifolius Lam.*, *Hyperium hyssopifolium Vill.*, *Trifolium alpestre L.*, *Delphinium fissum W. K.* ou *D. hybridum Willd.; Thesium intermedium Ehrh.* aux bords du bois taillis de Charance (*B. Blanc*). On profitera de cette course pour récolter le long de la route, surtout si l'on pousse jusqu'en vue du chemin de Séuse, le *Carduus nigrescens Vill.*, *Scabiosa grammuntia L.*, *Echinops ritro L.*, *Centaurea paniculata L.*, *Kentrophyllum lanatum DC.*, etc. Les bords de la route sont ombragés

d'amandiers dont les dimensions rivalisent avec celles des noyers. Le *Nepeta graveolens Vill.* est on ne peut plus commun dans les endroits pierreux, et il s'élève jusque dans la région sousalpine.

Le moment est venu de faire l'ascension de la montagne de Séuse. Cette année 1848, je partis le 16 août, me dirigeant vers ces pâturages que j'allais visiter pour la cinquième fois. On suit la route pendant environ six kilomètres, puis, arrivé à l'auberge qui est en face du chemin, on prend un sentier qui lui est perpendiculaire, et, après avoir fait quelques centaines de pas, on récolte dans les haies *Rhamnus saxatilis L.;* un peu plus loin, *Aira media Gouan*, et *Erysimum australe Gay*, qui va presque au sommet de la montagne. Puis on arrive à de petits marais où la *Gentiana pneumonanthe L.* était en fleurs, mais où l'*Orobus albus L.* était passé, si bien qu'il ne me fut pas possible d'en récolter une seule graine. Le *Leontodon Villarsii Lois.* continue à couvrir les schistes, et on commence à apercevoir quelques pieds d'*Astragalus purpureus Lam.* Bientôt le chemin disparaît, et on arrive près de gros blocs descendus de la montagne, et sur lesquels on récolte en abondance *Alsine Villarsii M. K.* L'*Astragalus purpureus Lam.* devient abondant, et, mêlé à l'*Astragalus hypoglottis L.*, il s'élève jusque sous la corniche qui couronne la montagne, avec le *Sempervivum arachnoideum L.* Il faut alors se diriger un peu à gauche, dans les prairies appelées le Faïs; là on trouve *Plantago victorialis Poir.*, qui doit prendre, ainsi que l'a prouvé M. Jordan, le nom de *Pl. argentea Chaix*, *Hieracium cymosum Vill.*, *Ser-*

ratula nudicaulis D C., Soyeria montana Monn., Geranium aconitifolium L'Hér., Centaurea uniflora L., Hieracium prenanthoides Vill. En arrivant sous la corniche, *Linum montanum Schl., Ranunculus aduncus Gren. et Godr.;* et en se rapprochant surtout de l'angle de gauche : *Bupleurum petræum L., Avena setacea Vill., Hieracium saxatile Vill.*, et quelques pas plus bas, *Astragalus depressus L., Artemisia chamæmelifolia Vill., Centaurea seusana Vill.* en état trop avancé; dans les éboulis, *Orobanche Scabiosæ Koch,* parasite sur le *Carduus defloratus.* J'ai déjà signalé cette espèce au Villard-d'Arène. Quittant le point culminant de la corniche, il faut, pour redescendre, la suivre pendant environ un quart d'heure, en revenant sur la prairie du Faïs, et, lorsqu'on a dépassé le milieu de la longueur de cette prairie, on descend directement en bas; alors on trouve en quantité et tout aussitôt, *Thalictrum odoratum Gren. et Godr.*, ainsi que *Ranunculus aduncus Gren. et Godr.* Jetant avec attention les yeux autour de soi, on ne pourra manquer d'apercevoir les énormes touffes glauques que forme une haute graminée qui domine toutes les autres plantes : c'est l'*Avena sempervirens Vill.*, qui, le 16 août, était encore bonne à récolter, bien que déjà un peu trop avancée. Elle se présente ici, ainsi qu'à Charance, où M. Blanc a fait la même observation, elle se présente sous deux formes, qui constituent probablement deux espèces; mais nous y reviendrons. Dans toute la prairie on rencontre une foule de formes curieuses d'*Hieracium* qui se rattachent aux *Hieracium prenanthoides* et *H. Villosum*: le *Lepidium pratense Serres* se trouve

aussi çà et là, sans localité précise. L'herborisation alors est terminée, et l'on n'a plus qu'à rentrer à Gap.

Il nous reste encore à exécuter une riche, mais pénible excursion : c'est celle du mont Aurouse, laquelle exige au moins deux jours. Partant de Gap, on prend la route de la Roche, et, en approchant du village, on rencontre des prés qui viennent aboutir sur la route. C'est là que le *Lepidium pratense Serres* abonde ; mais, le 17 août, il ne nous fut plus possible d'en trouver un brin en bon état, la plante était entièrement passée.

Cette fois, je ne devais pas monter sur Aurouse ; quatre ascensions antérieures m'en dispensaient, d'autant mieux que toutes avaient été faites à peu près vers le milieu d'août. M. Blanc m'accompagnait, et notre but était de faire visite à M. le colonel Serres, habile botaniste, dont l'herbier, riche de plantes alpines et pyrénéennes, avait pour moi un intérêt tout particulier. M. Serres a très-longtemps habité Toulouse, et a été intimement lié avec Lapeyrouse fils. Ce dernier, avant de léguer l'herbier de son père à la ville de Toulouse, a donné à M. Serres des échantillons de presque toutes les espèces créées par Lapeyrouse, et souvent même il a partagé avec lui les exemplaires qui étaient uniques dans l'herbier paternel. J'allais donc trouver chez M. Serres de précieux renseignements sur plusieurs espèces critiques. Malheureusement il était malade, et je ne pus faire qu'un petit nombre de recherches dont je dois consigner ici le résultat.

En quittant Besançon, je venais de corriger les épreuves des Légumineuses de notre *Flore de France*,

où nous avions signalé plusieurs espèces de Lapeyrouse comme étant à nous complétement inconnues. Je m'empressai donc de chercher la solution de ces difficultés, et je commençai par le *Cytisus heterophyllus Lap.* Au premier coup-d'œil, j'aperçus une forme qui m'était bien connue, et je n'eus pas de peine à reconnaître le *Genista Halleri Reyn.*

Vint ensuite l'*Ononis rhinanthoides Lap.* L'exemplaire détaché de celui de l'herbier de Lapeyrouse ne porte qu'un fruit, et présente sur toutes ses parties une couleur noire, comme celle des Rhinanthes, après la dessiccation, et c'est sans doute là la circonstance qui a déterminé Lapeyrouse à donner à sa plante le nom spécifique de *Rhinanthoides.* Malgré la mauvaise préparation qui l'avait fait ainsi noircir, il ne me fut pas difficile d'y reconnaître l'*Ononis striata Gouan*, et cela sans qu'il fût possible de conserver le moindre doute.

Je ne trouvai pas de représentant de l'*Ononis senescens Lap.;* je ne puis donc rien en dire. Il n'en est pas de même de l'*Ononis scabra Lap.*, qui est certainement une bonne espèce, bien décrite du reste par son auteur, et qui par conséquent doit être conservée. Seulement est-elle française? J'en doute, et j'ai quelque lieu de croire qu'elle appartient au versant espagnol.

C'est à M. Serres que nous devons la rectification de l'*Hedysarum uniflorum Lap.*, qui n'est que le *Tribulus terrestris L.* Enfin M. Serres nous a encore signalé une importante rectification à apporter à la flore des Pyrénées, touchant le *Carex alopecuroides Lap.*, qui n'est que l'*Eriophorum latifolium Hoppe*, encore jeune.

La crainte de fatiguer le malade ne me permit pas de pousser plus loin mes recherches, et je remis à une autre visite le plaisir de tirer au clair bon nombre d'espèces, dont l'existence est assurément bien problématique.

Reprenons donc notre excursion au mont Aurouze. Avant de se mettre en route pour Matachard, où l'on doit coucher, il faut explorer les environs de la Roche, dont la végétation est très curieuse, en ce qu'elle participe de celle des montagnes et de celle des régions plus méridionales. Au lieu de prendre le chemin qui conduit à Matachard, on peut venir prendre le pied du coteau non loin d'un superbe marronnier, le seul de la contrée, et appartenant à M. Serres. De là on s'élèvera jusqu'à la rencontre du chemin que l'on aurait dû prendre en quittant le village, et dans les terrains incultes au-dessus des vignes, on trouvera en abondance le *Silene paradoxa L.*, qui à cette époque est presque passé. Cependant il m'est arrivé d'en trouver encore, et notamment le long du chemin, de belles touffes à cette époque. A cette unique localité pour la France, j'en ai ajouté une autre. En 1846, j'ai retrouvé le *Silene paradoxa* dans les débris mouvants, non loin du fond de la source de Vaucluse.

Cette petite herborisation terminée, on reprend le chemin de la montagne et l'on vient s'installer à Matachard pour y passer la nuit. On repart de bon matin, et en deux heures on arrive à la belle fontaine de Fond-Alibao. Sur les pelouses qui l'environnent, j'ai récolté avec surprise, l'un près de l'autre, les *Linum tenuifo-*

lium L., et *L suffruticosum L.* Au-dessus de la fontaine règne un petit ravin qui est littéralement rempli de *Carduus aurosicus Vill.* Cette première récolte faite, il faut s'engager sur les débris mouvants, les traverser obliquement en s'élevant toujours, de manière à aller rejoindre les rochers qui les dominent. Dès qu'on a mis le pied sur cet immense talus mouvant, on commence à rencontrer *Ranunculus Seguerii Vill.*, *Cerastium latifolium L.*, *Heracleum pumilum Vill.* et *Iberis aurosica Vill.;* puis en s'avançant, *Allium narcissiflorum Vill.;* aussitôt qu'on aborde les rochers, *Potentilla nivalis Lap.*, *Artemisia Mutellina Vill.*, *Androsace pubescens DC.* en larges rosettes qui atteignent parfois un pied de diamètre, la variété du *Phaca australis L.*, qui a reçu le nom de *Phaca glabra Clairv.* Les *Galium macrocarpum Req.*, *Leontodon taraxaci Lois.*, *Campanula Allionii Vill.* ne se voient que dans les débris mouvants. Revenant alors tout à fait à droite, on franchit la crête de la montagne, et on se trouve sur le versant de la Grangette, que l'on voit au fond du nouveau vallon. On y descend par une pente très-rapide, où l'on aperçoit beaucoup de *Berardia subacaulis Vill.*, qui, dans cette station, paraît ne pas fructifier. Ordinairement on peut encore faire avant la nuit une petite herborisation autour de la Grangette, dans les bois et prés-bois où Villars a indiqué *Ranunculus lacerus Bell.*, que je n'ai jamais pu retrouver. Au-dessous de la ferme, le long du chemin, on observe *Scorzonera montana Mut.*, qui n'est qu'une forme à feuilles étroites de *Scorzonera hispanica L.* En

montant à Séuse, on peut suivre toutes les variantes qui conduisent du type à la variété.

Le lendemain matin, on se dirigera vers le col du Derelui, où l'on rencontre quelques rares brins de *Dracocephalum austriacum L.;* le *Berardia subacaulis Vill.* fructifie ici, mais à cette époque il est bien avancé, et l'on pourrait sans grand inconvénient abandonner cette exploration. Alors on se dirigerait, à travers le bois de la Grangette, à la recherche de la *Lactuca Chaixi Vill.*, que j'y ai inutilement cherchée à trois reprises différentes, et dont j'ai à la fin trouvé, dans une quatrième exploration, un très-petit nombre d'exemplaires. M. Blanc, qui après moi l'a retrouvée au même lieu, a eu cette année l'occasion de l'observer dans ses premiers états. A force de soin, il est parvenu à faire germer quelques graines qui ont donné de jeunes plantes munies seulement de deux à trois feuilles, dont la première est entière et arrondie spatulée, tandis que l'autre est un peu roncinée. Bientôt ces feuilles disparaissent, et il ne reste plus que la racine napiforme de la plante. L'année suivante, cette racine produira la tige florale, mais d'abord elle donnera trois ou quatre feuilles radicales longues de quatre à cinq décimètres, presque toutes fortement roncinées, à dentelures obtuses, et à lobe terminal suborbiculaire; au moment de la floraison, elles ont entièrement disparu.

Le bois de la Grangette et le bois de l'Ufarnet ne sont séparés que par une mince arête de rocher et un ravin qui n'est bien marqué qu'à la partie inférieure. Au-dessus et à droite du ravin se trouve une prairie qui

vient se terminer contre la forêt. Dans la partie qui s'accole ainsi à la terminaison du ravin et aux deux forêts, on trouve en abondance, dans les broussailles et dans la prairie même, *Potentilla recta Vill.* L'*Hypperium hyssopifolium Vill.* ne se trouve que dans les broussailles au sommet du ravin. En descendant de là, pour venir au confluent du torrent de la Grangette et de celui de Chaudun, on trouve dans les prés-bois *Nepeta nuda L.*, dont M. Mutel a fait son *Nepeta delphinensis.* Arrivé près du torrent, on rencontre un beau chemin, qui a servi autrefois à l'exploitation de la forêt, et le long duquel on trouve *Cnidium apioides Hoffm.* Lorsqu'on a atteint le confluent des deux torrents, il faut remonter celui de Chaudun ; sur ses rives, on récoltera *Scabiosa graminifolia L.*, et *Ligusticum Seguerii Vill.*, qui se retrouve plus bas sur les talus que traverse le chemin inférieur de Rabou, et le long duquel on observe encore l'*Helianthemum italicum Pers.* Lorsqu'on est à la hauteur du bois de l'Escoute, on quitte le torrent et on traverse le bois, où le *Trochiscantes nodiflorus Koch.* et le *Galium aristatum L.* sont très-communs, de même qu'au pied du bois de l'Ufarnet, qu'on vient de quitter. En sortant du bois, on rencontre des pelouses sèches où l'*Eryngium spina alba Vill.*, qu'on a déjà rencontré çà et là dans sa course, est on ne peut plus abondant. *Rosa montana Vill.*, *Artemisia camphorata Vill.*, sont communes autour de Rabou ; cette dernière s'avance jusque dans le village, mais elle nous a déjà apparu tout aussi commune près de La Roche.

Une fois à Rabou, il faut regagner Gap, ce qui se fait en suivant une belle route, presque praticable pour les voitures. Pendant une heure, on trouve à chaque pas *Erysimum australe Gay*, *Carduus leucographus L.*, *Artemisia chamœmelifolia Vill.*, *Dianthus virgineus L.*; le chemin reste presque horizontal, et traverse des pelouses arides où l'on ne trouve que quelques touffes de *Nepeta graveolens Vill.* Au printemps, elles sont couvertes de *Bulbocodium vernum L.* et de *Viola arenaria DC.*; mais il n'en reste plus vestige en août.

Dans toutes les excursions que nous venons de décrire, nous n'avons point fait mention d'une rare espèce qui a été signalée, par erreur sans doute, dans les environs de Gap : nous voulons parler du *Genista humifusa Vill.*, que M. Jordan a publié sous le nom de *Genista Villarsiana*. Cette espèce n'a jamais été trouvée en France, à notre connaissance, que sur la montagne de Bram-Buou, située dans l'arrondissement de Sisteron, sur la commune de Saint-Génies-le-Dégoula. L'erreur est venue sans doute de ce que cette montagne porte le nom de montagne de la Bâtie, et que près de Gap on trouve une montagne qui porte le même nom. Quant à la synonymie de cette espèce, nous l'avons rétablie dans notre *Flore*, et nous avons montré qu'elle doit prendre le nom de *Genista pulchella Vis.*, nom qui date de 1830, le nom de Villars devant être abandonné, vu que sa plante n'est point celle de Linné, ainsi que l'a parfaitement prouvé M. Jordan.

Il n'est point entré dans notre pensée de traiter à fond la végétation de tous les lieux dont nous avons parlé ;

nous nous sommes borné à des indications générales, et portant spécialement sur les espèces qui nous ont paru les plus curieuses dans chaque localité ; et c'est à ce titre seulement que nous avons pensé que ce petit itinéraire pourrait être utile aux botanistes qui, n'ayant que peu de temps à dépenser, désireraient récolter la plupart des bonnes espèces de nos Alpes dauphinoises.

RAPPORT

SUR

LE CONCOURS RELATIF AUX TRAVAUX DU PHILOSOPHE TH. JOUFFROY.

PAR M. TRIPARD.

MESSIEURS,

L'Académie, fidèle à ses traditions, a voulu témoigner, par un acte éclatant de sympathie, la douleur que lui faisait ressentir la perte d'un de ses plus illustres membres, M. Jouffroy. Cependant en élevant une statue à ce grand écrivain, elle n'a point entendu accepter la responsabilité de ses doctrines. Guidée par la même pensée, et comme complément de son œuvre, elle a provoqué une étude spéciale sur les travaux de ce philosophe, en proposant au concours, non l'éloge, mais l'appréciation des œuvres de M. Jouffroy. Une telle question laissait aux concurrents la liberté la plus entière; cette liberté, la commission la revendique pour elle-même, car il lui a paru que l'Académie, en élevant une statue à un philosophe, avait acquis le droit de juger la philosophie.

Trois Mémoires vous ont été adressés. Le n° 1 a pour épigraphe :

« *Sed qui quam potuit dat maxima gratus abunde est,*
» *Et finem pietas contigit illa suum.* »
Ovid. IV. *De Pont. eleg.* 8, 27.

Le n° 2 : « *Cogito, ergo sum.* »

Le n° 3 : « Prenez un quelconque des problèmes de » la philosophie, vous trouverez que ce problème est » aussi peu résolu de nos jours qu'il l'était du temps de » Platon et d'Aristote. » Jouffroy, *Nouv. mél.* p. 358.

Soumettre au concours l'appréciation des œuvres d'un homme tel que Jouffroy, c'était demander des études sérieuses, approfondies, savantes ; les concurrents ont-ils suffisamment répondu à cet appel ? Avant de résoudre cette question, avant d'entrer dans l'examen des qualités et des différences qui distinguent les trois Mémoires, il est, ce nous semble, utile de rappeler ce qui compose le fond commun de cette étude. Un seul Mémoire, le n° 1, nous a fait connaître la vie de M. Jouffroy ; aucun d'eux n'a cru devoir lui assigner la place qu'il doit occuper dans l'histoire de la philosophie. C'était une page intéressante à écrire, sur laquelle il nous sera permis de jeter quelques idées, comme introduction naturelle à la philosophie de M. Jouffroy.

Descartes, en ramenant la philosophie à son point de départ, pour recommencer à nouveau et sur de nouvelles bases les études philosophiques, posa pour condition de succès la méthode d'observation. Bacon recommandait cette méthode, et Newton, la mettant en pratique, la

sanctionna par ses découvertes. Les sciences physiques acceptèrent cet élément régénérateur, et le monde fut bientôt étonné à la nouvelle des découvertes qui agrandissaient chaque jour la somme des connaissances humaines. La philosophie, spiritualiste et sublime dans Malebranche, dévia dans les écrits de Locke. La méthode d'observation, réduite à ses éléments rigoureux, conduisit ce philosophe à ne plus reconnaître dans l'homme que des sensations et les idées qu'elles produisent. Condillac traduisit cette philosophie, en lui donnant une précision plus rigoureuse et plus ferme. Le XVIIIe siècle s'en empara; philosophes et physiciens, à l'aide de la même méthode, travaillèrent sur les mêmes bases, et sous les coups des savants conjurés, l'ancien monde s'écroula. Par la méthode d'observation, la philosophie aboutit au sensualisme, puis, avec Helvétius et Cabanis, au matérialisme. Grâce à ce résultat, les philosophes et les physiciens se rencontrèrent sur un terrain commun, la philosophie n'était plus que de la physiologie. Ce fut à un tel point que, lorsque la Convention, par son décret du 3 brumaire an IV, organisa l'Institut de France, elle substitua à la philosophie une section d'*analyse des sensations et des idées*. Même aux yeux de la Convention, la philosophie triomphante avait perdu son nom! Cet égarement de la philosophie devait soulever des contradictions. Reid, frappé de ces déviations de la raison, sentit qu'il fallait établir la philosophie sur des fondements plus assurés et plus fermes. Le sens commun avait résisté aux tendances matérialistes des philosophes, il pensa que, pour réhabiliter la philosophie, il fallait la

ramener aux idées du sens commun. Le sens commun lui révélant une foi irrésistible à l'existence de l'esprit, il l'accepta, sans la discuter, et s'armant alors de la méthode d'observation, il s'appliqua à décrire, non pas le mécanisme des sensations, mais ce qui constituait l'unité, la spiritualité humaine, le moi. Par l'observation des faits internes de la conscience, il arriva à la constatation de la spiritualité de l'âme.

Kant, en Allemagne, s'élevait en même temps contre le sensualisme. Par une conception hardie, cet étonnant métaphysicien déclara qu'à la base de la philosophie il fallait poser les conditions mêmes de la raison. Il conclut que l'âme se formait de quelques idées nécessaires existantes *à priori*, indépendantes de l'expérience; que ces idées absolues ne pouvaient provenir des sensations; qu'ainsi il y avait dans l'homme un principe immatériel, intelligent et libre; que dès lors le sensualisme était incomplet, puisqu'il réduisait l'homme à une faible partie de lui-même. Mais enfermé dans la subjectivité du moi, il ne put briser les liens de sa propre théorie pour arriver à la certitude de l'objet, et, triomphant contre le sensualisme, il tomba dans le scepticisme.

Ce fut sous l'impression de ces deux grands maîtres que la philosophie reprit en France une vie nouvelle. Royer-Collard avec la méthode de Reid, Cousin avec les principes de Kant, portèrent le dernier coup au sensualisme, en initiant le public français à la connaissance de ces philosophies. C'est alors que nous apparaît Jouffroy. Son esprit positif ne se laissa point séduire par la hardiesse dogmatique des conceptions de Kant, il résista

aux entraînements de M. Cousin, son maître, et ne voulut point s'écarter de ce qui lui semblait le terrain légitime et vrai de la philosophie. Cependant il eut avec son maître un point commun qu'il est bon d'indiquer ici. La philosophie jusque-là avait produit des systèmes, mais tous contradictoires, elle n'avait point constitué une science. Les philosophes étaient-ils condamnés à vivre éternellement dans la lutte, dans la contradiction? Ne pourrait-on les ramener tous à une pensée commune, à une philosophie qui résume toutes les philosophies, qui les concilie et les complète? Dans tous les systèmes, il y a du vrai et du faux. En distinguant le vrai du faux, ne pourrait-on pas aboutir à un système fécond, agrandi, universel, qui constituerait la science? Cet éclectisme n'aurait-il pas pour résultat de donner à la philosophie un caractère d'impartialité et d'universalité qui lui assurerait le gouvernement des intelligences et bientôt l'empire du monde?... Le dernier terme de ces prétentions était manifestement de substituer la philosophie à la religion. La nouvelle école s'annonce, non-seulement avec l'ambition de la vérité, mais encore du pouvoir... son dernier mot c'est *régner*.

C'est sur cette scène que s'avance M. Jouffroy. Il est venu chrétien à l'école normale, son maître a détruit ses croyances, et le voilà conduit au doute de Descartes, non plus à l'état d'hypothèse, mais en toute réalité. Plein d'espérance dans la philosophie, il brise avec son passé, en nous apprenant *comment les dogmes finissent*. Il pressent des dogmes nouveaux, et il ouvre son âme à l'avenir. Ici commence le grand travail de M. Jouffroy.

Son esprit a soif de la vérité, il la demande à la philosophie. Il a vu le tableau de toutes les philosophies, et il les a convaincues d'incohérence et de contradiction. Il s'est dit : Il y a des systèmes philosophiques, mais il n'y a pas encore de philosophie. Constituons cette science; à ce prix seul nous aurons la vérité !

Pour la constituer il faut trois choses : 1° déterminer l'objet de la philosophie; 2° fixer les limites de chacune de ses parties; 3° une méthode.

L'objet de la philosophie, c'est l'homme moral, l'esprit humain, le moi.

Sa division comprend quatre parties : la psychologie, la logique, la morale, la théodicée. Sa méthode, c'est l'observation, l'induction, quelquefois la déduction. La philosophie par l'observation se réduit à une question de faits, mais de faits internes, aux phénomènes de conscience. L'induction nous en fournit les lois, la déduction nous donne la conséquence de ces lois. Mais dans quel cas employer l'une ou l'autre de ces méthodes? C'est ce qu'il ne nous apprend pas; toutefois, à défaut de leçons, il nous a donné l'exemple dans ses études psychologiques.

1° *Psychologie.* L'objet de la psychologie, c'est l'homme, mais l'homme moral. Dans l'homme le physicien étudie les faits sensibles ou physiologiques, le philosophe les faits de conscience ou psychologiques. Je sens que je pense, que je vis, voilà des faits distincts de la digestion, de la respiration, de la souffrance. Il y a donc deux ordres de faits qui se rattachent au moi. Le moi a conscience de l'un et de l'autre, mais il sent que

les uns sont externes et les autres internes. Ces derniers sont une connaissance réfléchie du moi par lui-même, c'est la conscience. La certitude de la conscience est égale, sinon supérieure à la certitude des sens : d'où découlent deux sciences distinctes, la physique et la philosophie.

C'est sur cette donnée générale que M. Jouffroy a appliqué sa méthode à l'observation des faits de conscience. Ramener toute la philosophie à l'étude spéciale de ces faits, c'est le côté original et véritablement créateur de M. Jouffroy. Le Mémoire n° 2 a analysé cette partie principale des œuvres de M. Jouffroy avec bonheur. Le n° 1 a mieux fait : il a fourni des éléments nouveaux, des travaux inédits de notre illustre compatriote. Révélation précieuse qui laisse à regretter que des études si importantes soient dérobées au public.

L'esthétique se rattache à la psychologie. M. Jouffroy a fait sur le beau des études pleines d'intérêt. La sensibilité et la raison nous font connaître le beau : la sensibilité par la sympathie, la raison par l'idée d'ordre. Il distingue le beau physique ou d'expression, le beau intellectuel ou moral. Le beau d'expression n'a pas de contraire ; là où il manque il n'y a pas laideur, mais simplement absence d'expression. Le beau intellectuel est invisible, et son contraire c'est le laid. D'où il conclut que le beau est une qualité de l'invisible, puisant son principe dans la convenance des moyens à la fin, c'est l'absolu. Ainsi Jouffroy, par sa méthode positive et empirique, arrive aux mêmes conséquences que Platon et Malebranche ; il arrive à la conception du beau en

s'élevant à l'idéal, à l'intelligible, à ces archétypes éternels qui sont en Dieu.

2° *Logique.* La psychologie, par l'analyse de l'intelligence en action, nous fournit les moyens de la régler et la conduire; c'est ce qui constitue la logique. Elle a un double objet, la vérité et les signes qui la font reconnaître, les moyens d'atteindre la vérité et d'éviter le faux. L'une de ces parties est spéculative, l'autre pratique; toutes deux rentrent dans l'étude de l'esprit humain, dans la psychologie. Cette partie de la philosophie a été négligée par M. Jouffroy, non cependant sans en avoir discuté les questions principales, particulièrement la question du scepticisme. Il distingue deux espèces de scepticisme, l'un de fait, l'autre de droit, l'un qui exprime l'absence actuelle de croyance, l'autre l'impossibilité absolue d'arriver à la vérité. Il combat celui-ci, mais il accepte le premier comme un fait nécessaire à toutes les époques de transition.

3° *Morale.* Si, selon la psychologie, l'homme est un être sensible, intelligent et libre; si, selon la logique, il est capable de connaître la vérité, quelle est la destinée de cet être dont nous connaissons la nature et les ressources? Tel est le redoutable problème que soulève la morale, et que M. Jouffroy a discuté dans son beau *Cours de droit naturel.* L'homme a une fin, toutes les tendances de son être l'appellent à cette fin. La nature lui en fournit les moyens, par les tendances instinctives, *mobiles* de nos actions, par la raison, *motif* de nos déterminations; il y a donc, pour lui, obligation d'accomplir sa destinée. La fin de l'homme c'est le bien; en prati-

quant le bien il marche vers sa fin. Mais cette fin de l'individu doit se coordonner avec la fin de l'ensemble des êtres, et cette harmonie des destinées s'exprime par l'idée d'ordre. Le concours de chacun des êtres vers sa fin produit l'accomplissement de toutes les destinées. Arrivé à ce point, l'homme atteint l'idée d'ordre universel. Chaque être aspire à cette fin absolue, et cette aspiration universelle est la fin de la création. La réalisation de la fin de chaque être est donc un élément de la réalisation de la fin de la création, c'est-à-dire de l'ordre universel. A ce point de vue, le bien de chaque être est un fragment du bien absolu.

M. Jouffroy distingue l'ordre terrestre de l'ordre absolu. Le premier exprime le développement actuel de notre force dans la lutte, le second la plénitude de notre développement dans la sérénité. On conçoit le premier comme réel, l'autre comme vrai, tous deux comme nécessaires, l'un parce qu'il est, l'autre parce qu'il doit être. De cette distinction, il conclut l'existence d'une autre vie.

Déjà à l'occasion de cet ouvrage nous vous avons signalé, en 1845, la confusion dans laquelle est tombé M. Jouffroy, en identifiant le bien et le juste, la morale et le droit. Si nous y revenons, Messieurs, c'est que cette question a acquis l'intérêt d'une triste actualité. Nous indiquions le danger qu'il y avait à confondre deux choses dont le centre est le même, mais non l'étendue ni la circonférence. Si chaque droit présuppose un devoir, disions-nous, tout devoir n'engendre pas un droit; autrement au nom de la bienfaisance on transgresserait

les lois de la justice ; la propriété même perdrait son titre et sa légitimité. Ce qui alors n'était envisagé qu'en vue de la théorie a passé dans le domaine des faits, et le rapporteur de la constitution n'a pu défendre, contre notre impitoyable logicien (1), la dernière barrière qui protége la propriété, qu'en se renfermant dans la distinction que tout devoir n'engendre pas des droits. Le n° 1 apporte à notre appui l'autorité de son jugement, en faisant remarquer que cette monstrueuse erreur de notre pays et de notre époque, n'est pourtant que la conséquence de la confusion dans les idées. Tant les idées, Messieurs, ont d'action sur les événements.

Un trait saillant de M. Jouffroy, c'est l'insistance qu'il met à bien constater que jusqu'ici aucun problème philosophique n'a reçu sa solution. Il pense, tant est étroit le principe d'unité de l'esprit humain, que les problèmes se présupposent presque tous l'un l'autre ; que l'on ne peut arriver à la solution de l'un que par la solution de tous les autres, et réciproquement. De telle façon que l'on serait en droit de conclure que la vérité sur tous ne peut nécessairement se produire que d'un seul jet, par une seule conception, par l'inspiration d'un génie supérieur, passez-moi le mot, par une *révélation*.

En histoire, les révolutions dont nous avons été les témoins, ne sont que le spectacle extérieur des révolutions de l'âme. La philosophie, dit M. Jouffroy, est arrivée au XVIIIe siècle sans avoir aucune solution ; mais douée d'une grande force critique, elle a suffi à sa

(1) M. Proudhon.

mission. Après avoir détruit les dogmes politiques et religieux dans les consciences, elle les détruisit dans les faits, en brisant l'ancienne société. Toujours selon M. Jouffroy, aujourd'hui les individus n'ont plus de croyances, la société plus de dogmes. Nous vivons sceptiques, entre le dogme qui vient de tomber et le dogme nouveau qui n'apparaît point encore. Or, si cette affirmation de l'anéantissement du dogme religieux était vraie, l'absence du dogme philosophique étant avouée, nous aurions devant nous le spectacle d'une société impossible. Car cette loi d'affinité qui préside à l'existence matérielle des corps, et qui est la condition même de leur existence, manquerait au monde moral. Nous aurions une société sans idées, c'est-à-dire des faits sans lois, des effets sans cause, le chaos moins Dieu. Ce serait la vie du néant. Telle est l'une des plus significatives affirmations de la philosophie contemporaine.

C'est ici, Messieurs, le moment de vous citer le Mémoire n° 2 sur les opinions de Jouffroy ; c'est un fervent élève, un ardent philosophe qui va parler :

« M. Jouffroy a vu ces faits, mais trop préoccupé » de cette pensée que la raison c'est la philosophie, il n'a » pas vu d'intermédiaire entre les systèmes philosophi- » ques et les systèmes religieux, et voyant que ces » systèmes étaient à la fois impuissants à gouverner » l'époque, il a déclaré que l'époque était *sceptique*..... » Enfin, celui qui, dans sa jeunesse, avait écrit ce mor- » ceau plein d'espérance et d'enthousiasme, *Comment les* » *dogmes finissent*, prononçait dans sa maturité cette

» triste leçon sur le scepticisme actuel, où pour toutes
» consolations aux âmes inquiètes et incertaines, il
» montre l'irremédiable nécessité de l'incertitude, où,
» appelé à rassasier la faim de ces âmes qu'il avait provo-
» quée, il les renvoie avec ces cruelles paroles : *Aujour-*
» *d'hui il n'y a pas l'ombre d'un symptôme des solutions*
» *nouvelles!* Et il ajoute : *Voilà le moyen d'avoir l'esprit*
» *calme dans cette époque de fièvre et d'agitation.* »

Ainsi M. Jouffroy, cette âme naïve, sympathique et tendre, qui s'est élancée avec tant d'enthousiasme dans les champs ouverts de la philosophie, après de rudes labeurs qui n'ont pas été sans gloire, se sent lui-même ébranlé au spectacle de tant d'impuissance. Le scepticisme malgré lui l'envahit ; il lutte, il le repousse avec un noble effort, il croit l'avoir vaincu ; puis il revient au combat, il ne croit point assez faire pour terrasser le monstre. C'est qu'il sentait la puissance de ses étreintes, la subjectivité du moi ne lui paraissait pas une base suffisante, le rapport de la connaissance à l'objet connu lui semblait une équation impossible, sa foi chancelait et le scepticisme, malgré lui, régnait dans son âme. Il a voulu constituer la science philosophique, substituer son action à la religion, et ses dernières paroles ne laissent pas même à la philosophie une espérance!

Ainsi nous avons vu M. Cousin marcher dans la même carrière avec une rigueur géométrique véritablement surprenante. Tandis que Jouffroy se défend contre le scepticisme, M. Cousin est aux prises avec le panthéisme, il le rejette, il le repousse, et une mystérieuse logique le fait invinciblement aboutir au panthéisme. Le pan-

théisme, c'est encore du scepticisme, car c'est la négation de nous-mêmes, de notre individualité, de notre personnalité. Le panthéisme, c'est l'absorption de tous les êtres dans le grand tout, c'est la solidarité poussée à l'absolu, c'est l'égalité formelle, c'est l'association de principe et de nécessité, et, dans l'ordre des faits et des intérêts, c'est le socialisme.

Dans ces jours dissolvants, la philosophie effrayée des conséquences de ses doctrines, croyant sauver la société par l'énergie de ses principes, fait réimprimer la profession de foi du vicaire savoyard. A cette nouvelle apparition, un journal léger (1), qu'on est étonné de citer en pareille matière, plus philosophe que M. Cousin, s'écria : « Réimprimez plutôt le catéchisme ! » Je cite ce fait, Messieurs, pour vous montrer la bonne volonté et l'impuissance de la philosophie.

Comme on le voit, les deux plus grandes personnifications de la philosophie actuelle n'ont pu se défendre du scepticisme ; ils l'ont vu partout, ne soupçonnant pas qu'il n'était qu'au fond de leur conscience. Aussi écoutez la suite du n° 2 : « Non, philosophe, s'écrie-t-il en » s'adressant à M. Jouffroy, vous n'êtes pas si sceptique » que vous le dites ! Pour nous, votre âme est pleine de » foi. Vous croyez et vous savez faire croire les autres. » Qu'est-ce donc que votre propre doctrine ? Avez-vous » tant de mépris pour vos idées ?... Eh quoi ! vos prin- » cipes ne vous paraissent donc pas vrais ? S'ils ne le sont » pas, pourquoi les enseigner ?... »

(1) Le *Charivari*.

Et plus loin : « Qu'eussiez-vous dit si, dans cette nuit » mémorable que vous nous avez racontée avec tant » d'éloquence, où, par le froid glacial de décembre, le » vent du doute plus glacial encore renversa toutes vos » croyances et tua dans sa fleur la foi vive de votre jeu- » nesse, qu'eussiez-vous dit, si la voix austère de votre » maturité, par une sorte d'écho anticipé, fût venue re- » tentir à votre cœur et vous dire : Calme ton âme pleine » de fièvre! La vérité que tu cherches, dont tu pleures » la perte, vers laquelle s'élance ton âme avec un ardent » espoir, cette vérité ne luit pas encore : il n'y a pas » ombre d'un symptôme de la solution que tu appelles. » Calme-toi, l'ignorance et le doute sont la loi de notre » temps ! » Hélas! pourrais-je dire à mon tour au jeune philosophe, vous avez la jeunesse et la foi de Jouffroy, mais vingt années d'études sur la philosophie vous arracheront, dans l'âge austère de votre maturité, ces décevantes paroles : *Il n'y a pas ombre d'un symptôme de solution !* Vous reprochez à M. Jouffroy l'instabilité de sa foi, mais n'est-ce pas l'éternelle plainte que l'humanité adresse à la philosophie?

Spectacle bien digne d'être étudié. La philosophie proclame l'indépendance absolue de la raison, elle procède au nom de cette raison libre, souveraine, et au XVIIIe siècle, elle aboutit au matérialisme, et de nos jours au scepticisme. Semblable au pêcheur napolitain, aussitôt que la raison règne, elle s'égare : elle se renie, comme au XVIIIe siècle, ou bien elle doute d'elle-même, comme au XIXe.

Ainsi, selon M. Jouffroy, la philosophie n'a point de

passé, et pour l'avenir elle ne présente pas une ombre d'un symptôme de solution. Ne serait-ce pas que la philosophie n'a qu'une valeur purement *critique*, qu'elle n'a rien en elle de cette puissance *organique* qui constitue les ères et les civilisations ? Je n'ose répondre à cette dernière question, de peur d'arracher à la philosophie la dernière de ses prétentions, d'être une science.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, le n° 2, dont je viens de vous retracer de vifs et curieux passages, est l'œuvre d'un philosophe jeune mais distingué, ardent mais sérieux. Relier entre elles toutes les idées de Jouffroy, en montrer l'enchaînement logique, analyser avec exactitude, dans un style véritablement philosophique, tous les grands travaux de notre illustre compatriote, essayer de coordonner ses œuvres diverses en les ramenant à une donnée systématique et unitaire, c'est en réalité compléter Jouffroy, et couronner dignement ses monuments inachevés, dont la base atteste le génie de l'artiste et la grandeur de l'écrivain. Tel a été le plan du n° 2; mais il ne l'a pas complétement rempli.

Le Mémoire n° 1 se distingue par des qualités supérieures : travail étendu, consciencieux, profond. Sa composition ne se réduit pas à une simple analyse, c'est une sorte de reproduction des pensées de Jouffroy, reproduction qui occupe près de la moitié de l'ouvrage. Cette méthode se conçoit pour les œuvres inédites qui enrichissent ce travail; cela nous a paru moins légitime pour les œuvres imprimées. Elle a d'ailleurs son danger par le contraste du style des deux écrivains. La partie qui a trait à la psychologie et à la morale est pres-

que toute de M. Jouffroy, le surplus est rempli par des notes critiques d'une certaine valeur scientifique, mais peu littéraires. L'auteur ne s'appartient, ne s'élève que lorsqu'il arrive à la métaphysique; alors il marche de lui-même, il est dans son sujet, on sent la chaleur et la vie qui commencent, on reconnaît le philosophe. De ce moment jusqu'à la fin du Mémoire, l'auteur se soutient, il a décidément pris son essor pour ne plus s'abaisser. Dans cette savante analyse critique, on regrette de ne pas trouver ce coup-d'œil élevé, cette donnée supérieure, cette unité enfin qui est une des premières qualités d'une composition littéraire. En retouchant le style, en imprimant à cette œuvre plus d'unité et de mouvement, on eût fait de ce Mémoire un volume intéressant et complet.

Le Mémoire n° 3 se divise en trois parties : analyse brève, incomplète et peu exacte des œuvres de M. Jouffroy; critique de sa philosophie envisagée sous l'aspect de ses procédés et de sa méthode, de ses résultats et de ses produits; enfin appréciation de M. Jouffroy comme écrivain. Ce Mémoire est celui qui rend le plus complétement justice à M. Jouffroy. Comme écrivain, il le place au premier rang, il le montre sans rival comme psychologue, et il admire sans restriction la bonne foi et la sincérité de sa belle âme. S'il attaque parfois ses doctrines, c'est avec un atticisme qui inspire le respect de l'homme qu'il combat. Comme style, cette composition est inégale, quelquefois terne, souvent brillante. Il écrit sur ce ton si sévère de la philosophie, avec une incroyable souplesse. Souvent il entraîne, et on est étonné de trouver tant de charmes dans ces discussions si ardues de la psy-

chologie. Il ne s'arrête pas, comme le n° 1, aux questions de détail, mais il va droit à l'ensemble des idées, à ce total de la théorie que M. Jouffroy savait si bien exposer. Il ne brise pas cette unité pour en découvrir des fragments incomplets, mais il juge l'unité elle-même dans ses qualités, dans ses défauts, avec une rare sûreté de vue. C'est là la grande manière qui accuse un esprit distingué. Il fait justement remarquer que personne avant M. Jouffroy n'avait jeté les bases d'une psychologie aussi complète. Mais que d'imperfections encore! C'est qu'en effet il n'y a qu'une psychologie qui soit vraie, c'est celle qui est d'accord avec le sens commun, selon le principe même de l'école écossaise et de M. Jouffroy. La vraie psychologie, c'est celle que nous révèle l'histoire de l'humanité, car celle-là seule explique complétement l'homme. Elle a ses bases dans les traditions primitives des peuples et dans les agitations de la conscience. C'est celle qui nous montre, à la racine même de l'humanité, la *solidarité du mal,* qui appelle une rédemption que nous voyons s'incarner dans l'histoire, pour nous apporter les prémices de la *solidarité du bien.* Ce principe régénérateur nous est apparu dès le jour où il fut dit : La charité est la première des vertus, car les hommes sont frères. Cette solidarité du bien, aspiration du XIXe siècle qui s'élève comme pour justifier le premier mystère de l'humanité, il ne faut pas l'entendre, fatale et absolue, comme les panthéistes, car l'individu disparaîtrait devant le despotisme et la misère, et bientôt nous assisterions aux funérailles de notre société. Cette solidarité du bien, c'est celle que nous trouvons fondée sur la

double loi de la personnalité de l'individu, et de la fraternité humaine, l'une qui sauve l'individu par la liberté et la propriété, l'autre qui l'enlace avec toute la famille humaine dans les devoirs de la fraternité. C'est la loi du christianisme, vérité en-deçà, erreur au-delà, car elle nous montre où le droit finit, où l'abus commence. — Pardonnez, Messieurs, si je me laisse entraîner par le sujet ; mais il me semble que M. Jouffroy est mort incomplet. Que lui a-t-il manqué? Non le talent, la probité, le génie : il lui a manqué d'avoir vu notre dernière révolution. Quelle leçon! Si son âme sensible avait assisté au spectacle de tant de misères palpitantes, s'il avait vu venir à lui ces malheureux lui demandant une solution immédiate des grands problèmes que la philosophie a soulevés, oh! je n'en doute pas, son âme en eût été ébranlée! Alors recueillie et se rappelant les leçons de sa mère sainte et vénérée, elle se fût réveillée à une vie nouvelle. Instruite par cette dernière expérience, il me semble l'entendre, cette grande âme, si heureuse lorsqu'elle était au milieu de cette assemblée d'amis, nous dire, comme une dernière expression de sa sympathie : « Si la philosophie a l'honneur de soulever et » discuter les problèmes, c'est la religion qui les ré- » sout ! »

Nous vous avons montré, Messieurs, toutes les qualités qui distinguent les trois compositions, mais après un examen approfondi, le n° 1 nous a paru trop imparfait dans la forme et dans le plan ; le n° 2 manquant de cette appréciation critique qui était la principale condition du programme ; le n° 3 trop incomplet dans son

analyse des œuvres de M. Jouffroy. Le sujet du concours était brillant, il nous a donné le droit d'être sévères. En conséquence, la commission a pensé que c'était le cas de ne point décerner de récompense. Elle soumet sa décision à votre appréciation.

POÉSIES,

PAR M. AUGUSTE DUSILLET.

I.

LE LAURÉAT.

Tu pleuras plus d'une défaite;
Pauvre écolier vaincu, je plaignis tes douleurs.
Enfin aux jours de deuil succède un jour de fête ;
Adieu la plainte, adieu les pleurs;
Enfant, te voilà roi. Grâce au classique usage,
Une verte couronne a payé tes travaux;
Tu l'emportes sur tes rivaux;
La joie est dans tes yeux, l'orgueil sur ton visage.
Qu'ai-je dit?... funeste présage!
L'orgueil, de l'âme est le poison;
L'orgueil, comme le vin, nous plonge dans l'ivresse,
Et nous fait perdre la raison :
Mieux vaudrait, je crois, la paresse.
Ecoutez-moi, mon fils! Au gré de ma tendresse,
Soyez le plus habile et le plus courageux;
Dans vos études, dans vos jeux,
Dominez par l'esprit et la force et l'adresse;
Mais, avant tout, soyez vainqueur
Des faiblesses de votre cœur.
Triste sort de l'humaine race!
Un souffle nous ébranle, un revers nous terrasse.

Le succès même égare un cœur mal affermi.
Combien de héros, dans l'histoire,
Ont triomphé de l'ennemi,
Et n'ont pu triompher de leur propre victoire.

II.

L'HABITANT DE TERRE-NEUVE.

Un habitant de Terre-Neuve,
Homme simple, cœur droit, libre du joug d'hymen,
Un soir, après mûr examen,
Crut avoir découvert la preuve
Qu'en proie à d'avides marchands,
Son île renfermait des sots en abondance,
Mêlés, par-ci par-là, de fous et de méchants.
Il se résolut donc, par excès de prudence,
A chercher, loin de ces pervers,
Un autre lieu de résidence,
Fût-il au bout de l'univers.
Il s'équipe, il s'embarque, il vogue à pleines voiles;
Et le voilà, guidé par les étoiles,
Chassé par le souffle du vent
Et la vapeur d'une machine,
Après un long voyage à bon port arrivant.
Etait-ce en France? était-ce en Chine?
Souffrez que je n'en dise rien;
Tout-à-l'heure on le verra bien.

Déjà notre insulaire a gagné le rivage.
Une ville était proche, il en prend le chemin.
Quoique d'humeur un peu sauvage,
Il n'entendait pas rompre avec le genre humain.

Un plus sage projet occupait sa pensée,
Lorsqu'au détour de la chaussée,
Il avise un enclos ombragé d'arbres verts,
Et décoré de ces marbres divers
Que, sur une cendre glacée,
Objet de regrets superflus,
Consacrent les vivants à ceux qui ne sont plus.
Disons-le en style clair et propre à la matière,
Il reconnaît un cimetière.
Un vieillard y venait d'entrer en ce moment;
Il l'accoste et se met à passer la revue
De mille inscriptions qui s'offrent à sa vue.
Mais conçoit-on sa joie et son étonnement?
Il ne trouve partout qu'admirables modèles
De tendresse, de dévoûment,
Que vrais amis, époux fidèles,
Fils et neveux soumis, frères affectueux,
Enfin que gens d'honneur, probes et vertueux.
Chaque enfant même avait sa palme de louanges.
Tous furent ici-bas des *trésors* ou des *anges*.
C'était écrit en prose, en vers,
Que le voyageur lut de face et de revers.
Bon, dit-il, ce pays est meilleur que le nôtre.
Que de perfections !... N'en cherchons point un autre.
Qu'il soit mon pays désormais.
J'y veux prendre racine et n'en sortir jamais.
J'y coulerai des jours prospères,
Dont je verrai le terme approcher sans frémir,
Sûr d'avance de m'endormir
Entre un mari-modèle et le meilleur des pères.
Soit! reprit le vieillard, mais apprenez d'abord
La coutume en ce lieu suivie :

Si chacun est parfait chez nous durant sa vie,
On n'en convient qu'après sa mort.

Nul ne demande plus à présent, j'imagine,
Où notre Américain avait touché le port :
On voit bien que c'était en Chine.

III.

L'INTÉRÊT GÉNÉRAL.

L'intérêt général ! grand mot, source féconde
D'hypocrites semblants et de propos menteurs,
Que nous débitent à la ronde
Tant de niais ou d'imposteurs !
L'intérêt général ! qu'est cela, je vous prie,
Si ce n'est mon propre intérêt ?
Ne suis-je pas, comme eux, enfant de la patrie ?
Voilà ce qu'à soi-même on se dit en secret.
A le redire on s'évertue,
Puis à le croire on s'habitue.
Aux yeux du pauvre il n'est rien de plus beau
Que cette loi qu'on nomme *agraire*.
Par elle, aux yeux du riche (et du sage), au contraire,
Toute prospérité serait mise au tombeau.
Du laboureur la voix amie
Prêche à l'Etat l'ordre et l'économie ;
De sa dette il veut l'affranchir.
Le financier lui trace une autre route,
Et, sans craindre la banqueroute,
Veut l'endetter pour l'enrichir.
Du peuple souverain le noble hait l'empire.
Il hérita des Francs la fierté qui l'inspire.

Un monarque absolu lui plaît, dont la splendeur
Communique au pays force, éclat et grandeur.
Par la grâce de Dieu, sous son ombre on respire,
Et des gouvernements c'est.... — Ma foi, c'est le pire !
Interrompt un Gaulois, qui prône avec ardeur
L'indivisible république,
La liberté, l'égalité,
La fraternité symbolique,
Même la solidarité.
A quoi cet autre enfin, Gaulois ou Franc, réplique
Par un : Vive la royauté !
De son choix, entre nous, voici tout le mystère :
Il se sent propre au ministère,
Aime le luxe et parle bien.
Ayons, dit-il, un roi, mais un roi-citoyen,
Qui, pour le bonheur de la terre,
Règne sans gouverner, un prince libéral,
Avec le mode électoral.
Ce bonheur, un soldat sur la guerre le fonde,
Un marchand sur la paix.— Chacun, dans ce bas monde,
A son intérêt général.

IV.

LA RONDE NOCTURNE.

1.

Le jour s'enfuit.
Déjà la nuit
Etend ses voiles
Semés d'étoiles.
Soudain l'éclair

Embrase l'air,
Le ciel se couvre,
La terre s'ouvre,
Et, sur les monts,
Cent noirs démons
Dansent la ronde
De l'autre monde :

Nargue de Lucifer,
Dont la fourche de fer,
Rougie au feu d'enfer,
Nous déchire et nous brûle !
Nargue du feu d'enfer !
Nargue de la férule
De Lucifer !

2.

Vite à genoux !
C'est fait de nous ;
La ronde approche
De cette roche.
Affreux sillons !
Noirs tourbillons !
Danse effrénée,
Désordonnée !
Chant de malheur !
Cris de douleur,
De raillerie
Et de furie !

Nargue de Lucifer,
Dont la fourche de fer

Rougie au feu d'enfer,
Nous déchire et nous brûle !
Nargue du feu d'enfer !
Nargue de la férule
De Lucifer !

3.

Voyez, voyez,
Là, sous nos pieds,
Il fend l'espace,
Il passe, il passe,
Et disparaît
Dans la forêt,
Cet effroyable
Troupeau du diable.
Jusqu'au matin,
L'écho lointain
Du bois sonore
Murmure encore :

Nargue de Lucifer,
Dont la fourche de fer,
Rougie au feu d'enfer,
Nous déchire et nous brûle !
Nargue du feu d'enfer !
Nargue de la férule
De Lucifer !

RAPPORT DE M. PERRON,

Secrétaire perpétuel,

SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE.

Messieurs,

L'année dernière, je terminais mon rapport en vous signalant le récent ouvrage d'un des plus grands acteurs du drame politique et social auquel nous assistons. Etait-ce un secret pressentiment qui me faisait arrêter vos réflexions sur les pages brûlantes des *Girondins?* On serait tenté de le croire en se reportant à mes paroles : « Ne demandez-pas, disais-je, ne demandez pas à l'auteur ce qu'il a voulu faire. Le génie le sait-il toujours? Est-ce un histoire, est-ce un poëme? M. de Lamartine vous répondra qu'il n'a pas voulu faire un livre, mais une *action*. » Cette action, Messieurs, c'était une révolution.

Elle ne s'est pas fait attendre. Tandis que nous dissertions tranquillement dans cette enceinte, vous m'écoutant avec la bienveillance dont j'ai besoin, moi me plaignant, comme c'est mon devoir, de la pénurie de nos travaux, louant, comme c'est mon bonheur, les œuvres toujours

trop rares de nos confrères, ou signalant avec une légitime douleur les vides que la mort fait chaque année dans nos rangs, qui aurait pu se douter qu'un volcan prêt à éclater bouillonnait au sein de la France, et que, trois semaines après, son explosion inattendue bouleverserait le monde ?

Les époques révolutionnaires sont fatales aux productions de l'intelligence. Quand tout s'agite autour de nous, que l'émeute gronde dans la rue, que la guerre civile secoue ses torches homicides, comment pouvoir se recueillir dans le sanctuaire des idées, s'occuper de polir une phrase où d'aligner des rimes ? Ce n'est pas sans raison que, dans leur allégorique mythologie, les anciens avaient assigné au dieu des vers et à ses doctes sœurs une demeure tranquille, *templa serena*. L'histoire est ici d'accord avec la fable : les sciences et les lettres ont toujours été filles de la paix, et s'il en était ainsi jadis, combien de nos jours cette vérité doit être plus frappante ! Quand les révolutions ne se faisaient que dans les classes élevées et pour leur seul intérêt, l'humble roture, adonnée aux travaux de l'esprit, pouvait ne pas s'émouvoir de luttes qui ne la concernaient point. Mais aujourd'hui que la France ne présente plus qu'une magnifique unité, que le jeu qui se joue est le jeu de tous, qui pourrait demeurer calme en présence des agitations politiques ? Comment les Académies, qui ne se composent que de citoyens dont plusieurs, soit par leur position, soit par leurs lumières, sont obligés de prendre part à l'action, comment s'enfermeraient-elles dans une impassible sérénité ? Personne ne saurait l'exiger ;

le public lui-même, toujours sévère pour ceux qu'une distinction quelconque signale à son attention, loin de nous demander l'indifférence, pousse beaucoup trop loin ses exigences contraires. Oubliant que les Académies sont spécialement chargées du maintien des saines doctrines littéraires, de la garde des lois du goût, on voudrait qu'elles descendissent de cette sphère élevée dans la région des luttes quotidiennes. On leur reproche de ne point agiter ces questions brûlantes qui enflamment aujourd'hui toutes les têtes. On voudrait presque les voir transformées en clubs, comme si dans notre immense Babel la confusion n'était déjà pas assez générale.

Tel n'est point leur rôle. Si elles avaient le malheur de s'y prêter, elles auraient bientôt cessé d'être. Permis à leurs membres de se faire individuellement apôtres ou champions des théories nouvelles ; les Académies, comme corps, ne doivent pas sortir de leur pacifique domaine.

Non qu'elles soient étrangères aux redoutables problèmes qui s'agitent autour d'elles. Si elles ne les traitent pas, elles sont quelquefois les premières à les soulever. Je n'ai pas besoin d'en chercher au loin la preuve. Si je parcours la liste des sujets que vous mettez chaque année au concours, qu'y vois-je? La question des *résultats sociaux de l'égalité du partage des biens entre les enfants ;* celle *de l'influence comparée des travaux agricoles et industriels ;* celle *de l'observation du repos du dimanche ; les moyens de rétablir la sainteté et l'autorité du serment ; de concilier le travail dans les prisons ou dans les maisons de charité avec le tra-*

vail libre; la question *des rapports des maîtres avec les domestiques; l'éloge du courage civil,* bien plus précieux et plus rare aujourd'hui que la bravoure militaire; enfin le sujet que vous venez de proposer : *des causes de la misère et des moyens d'y remédier;* c'est-à-dire tous les problèmes qui intéressent l'état actuel de la société et qui sont à l'ordre du jour des publicistes modernes.

Quand l'académie de Dijon proposa la fameuse question : *de l'influence des sciences, des lettres et des arts sur la moralité et le bonheur du genre humain,* elle faisait ce que vous avez essayé de faire, ce que vous avez fait vous-même ; elle ne traitait pas le sujet, mais elle éveillait le génie qui pouvait le traiter. Sans le savoir, elle créait Rousseau, comme vous avez fait, sans le vouloir, ce publiciste que ses hardiesses, pour ne pas dire ses extravagances, ont fait considérer par quelques-uns comme le Rousseau du XIXe siècle, et dont les doctrines déplorables contristent si profondément chaque jour le cœur de sa mère.

Nos travaux ont donc été rares, et le peu qui en a paru, à l'exception de deux ouvrages que je vous signalerai tout à l'heure, a porté le cachet des besoins, des préoccupations du moment.

Le livre le plus multiplié dans les premiers mois de la dernière révolution est sans contredit celui qu'on intitulait, tantôt *Abrégé,* tantôt *Catéchisme,* tantôt *Manuel des droits et des devoirs du citoyen.* C'est par milliers qu'il faut compter ces petits ouvrages de circonstance, depuis le *Manuel républicain* de M. Renouvier, qui a

fait tant de scandale dans les hautes régions politiques, jusqu'aux œuvres plus obscures de quelques instituteurs primaires. Chacun se crut en droit ou dans l'obligation d'en faire. Le gouvernement provisoire, qui avait improvisé la République, voulut improviser aussi les citoyens. Il ne se trompait guère sur leur petit nombre ; mais il s'abusa singulièrement sur le moyen de le multiplier. Les circulaires du ministre de l'instruction publique étaient à peu près aussi propres à créer des républicains que celles de son collègue de l'intérieur à faire aimer la République. Ce qu'il y eut de plus étrange dans ces circulaires, où presque tout était étrange, ce ne fut pas seulement d'avoir surexcité l'ambition d'humbles instituteurs qu'on métamorphosait d'un coup de baguette en candidats à la représentation nationale, c'est d'avoir voulu les transformer en autant de professeurs de droit social, d'avoir tenté d'ériger l'humble chaire du maître d'école en tribune politique, et de changer son auditoire de simples villageois en un auditoire du Collége de France. On eût dit qu'il n'y avait qu'à vouloir pour que la science la plus profonde, la plus difficile, en même temps que la plus délicate à traiter, coulât comme de source des lèvres de ceux qui n'en connaissaient pas même les premiers éléments, et qu'elle tombât persuasive, claire, féconde, dans des esprits que rien n'avait préparés à la recevoir.

Pour diminuer les inconvénients d'une pareille mesure, il fallut recourir à des *Manuels* qui continssent plus ou moins exactement, et sous une forme plus ou moins claire, les premiers principes du droit politique et

civil. Avec cette ressource, l'instituteur modeste pouvait se borner à lire ou à faire retenir ce qu'il ne pouvait enseigner. C'est uniquement dans ce but que notre digne président, alors recteur de l'Académie, me pria de rédiger le *Manuel du citoyen*, où j'ai tâché d'être exact et clair, en même temps que de prêcher les véritables principes de l'ordre social.

La même pensée sans doute a dicté un ouvrage analogue à la plume aussi féconde que savante de mon collègue M. Tissot, professeur à la Faculté de Dijon. Mais ce petit livre était trop peu pour l'activité à laquelle notre confrère a habitué ses lecteurs; il y a joint une brochure sur la question irritante *du droit au travail*, une nouvelle traduction du principal ouvrage de *Kant*, enfin un mémoire étendu et plein de choses sur la vie et les travaux philosophiques de *Jouffroy*, dont il était l'admirateur et l'ami.

Notre confrère, M. Wey, a voulu, lui aussi, faire son *Manuel politique;* mais ce n'était qu'un extrait d'un ouvrage plus considérable, le *Dictionnaire démocratique*, dont il est à regretter que l'auteur ne nous ait donné que le commencement. On y trouve les qualités connues de notre spirituel compatriote : la verve, l'entrain, la finesse d'observation, le mot piquant ou critique qu'on aime à rencontrer dans ces sortes d'ouvrages. Vous en jugerez par un extrait pris au hasard.

C'est le chapitre intitulé : *Citoyen, Monsieur*.

« Les républicains de l'autre siècle avaient supprimé » les titres de *monsieur*, de *madame*, parce que c'étaient

» en réalité des titres, et qu'on ne les accordait pas à » tout le monde.

» Ces mots s'appliquent chez nous à tous les membres » de la famille humaine, tandis que le terme de citoyen » est le titre honorifique que chacun de nous se fait » honneur de revendiquer.

» Ainsi, l'on peut, au hasard et sans méprise pos- » sible, traiter les premiers venus de *madame,* de *mon- » sieur,* et c'est ce que l'on pratique.

» Il n'en est pas de même de la qualification de *ci- » toyen.* Par les dynasties errantes qui courent, vous » risquerez d'appeler *citoyen* un ex-prince. Votre titre » de *citoyen* peut s'adresser en outre à un Anglais, à » un Allemand, à un Belge, à un Italien, qui sont nos » hôtes et ne sont pas des citoyens parmi nous. Enfin, » vous êtes susceptibles de regretter d'avoir décoré du » titre de *citoyen* un faussaire, un homme privé des » droits civils, ou un forçat en rupture de ban. *Monsieur* » ne représente qu'une convention banale ; *citoyen* im- » plique une dignité.

» Si vous dites, à propos de quelqu'un : « C'est un » grand *citoyen,* » vous lui déférez le plus grand des » éloges. Un grand *monsieur* n'aurait qu'un sens bur- » lesque.

» Conservons donc les termes de *monsieur,* de *ma- » dame,* qui n'ont plus rien à gagner, plus rien à perdre, » et ne nous exposons pas à traîner le titre de *citoyenne* » dans la fange des carrefours. »

M. Wey sait faire plier son style aux conditions du

sujet. Ecoutez-le parler de la Liberté, telle qu'il se la représente et qu'il voudrait la voir personnifiée.

Personnification de la Liberté.

« La Liberté française me semble dissemblable de la » Liberté antique, de la Liberté romaine. Notre Liberté » m'apparaît souriante et calme comme la sagesse ; elle » est jeune, et sa beauté pure est rehaussée par l'appa- » rence de la force. Elle n'est point assise, parce que sa » mission est de parcourir le monde, et qu'elle ne doit » point s'arrêter dans sa marche.

» Les tables de la loi lui servent d'égide ; son front est » couronné de chêne, vieil emblème de l'indépendance » des Gaules ; elle tient à la main un bouquet d'épis do- » rés et de laurier-rose, symbole de l'intelligence et de la » fécondité ; ses pas font naître des fleurs, et l'azur d'un » ciel clément se réfléchit dans ses yeux bleus.

» Notre Liberté est attrayante et sereine ; elle charme, » elle persuade, elle protége, elle dissipe l'effroi, raffer- » mit les cœurs, et veut que son règne sans fin soit les » amours du monde. »

Ce tableau, Messieurs, ressemble à celui que fait l'amant de l'objet aimé ; portrait ravissant, qui représente admirablement ce que veut le désir, et auquel il n'a manqué jusqu'ici que la fidélité.

Les préoccupations politiques n'ont pas absorbé toute l'activité de notre confrère. C'est au milieu du fracas de la révolution qu'il publiait un ouvrage considérable, qui le place parmi nos philologues les plus distingués ; je

veux parler de son livre qui a pour titre : *Révolutions du langage en France.*

M. Wey remonte jusqu'aux premières origines de notre langue; il la suit pas à pas, de siècle en siècle, à travers toutes ses phases, depuis l'époque où les légions romaines nous l'apportèrent jusqu'au grand siècle qui la fixa sur ses bases inébranlables et dans ses limites définitives. La langue française n'est point, comme on le croit communément, le résultat de l'amalgame de plusieurs langues, de plusieurs dialectes divers; ce n'est pas la fusion, dans le creuset de la barbarie du moyen-âge, du celtique, du latin, du grec, de l'allemand, de l'arabe, comme on pourrait le penser en se reportant à l'histoire des peuples qui tour à tour ont envahi la Gaule, et en considérant les mots divers qui entrent dans la composition de notre idiome national.

Les langues ne se forment pas ainsi : semblables aux êtres organisés, elles ont un principe de vie qui les constitue, qui se développe par sa propre vertu, qui peut bien, dans ses développements, s'agréger des éléments étrangers, mais qui se les assimile en les agrégeant, les anime de son esprit et les marque de son empreinte. D'autres langues ont donné des mots à la nôtre et lui en donnent encore; son dictionnaire s'en augmente, mais ces mots ne l'ont point faite; elle n'en a pas tiré son principe organique, ni ses lois essentielles.

D'où vient donc cette langue qui se dit être la reine des langues modernes? Elle vient des bords du Tibre, elle vient du latin; ou plutôt le français n'est autre chose que le latin des vieux Romains, le latin rustique, vul-

gaire, que parlaient, dans les campagnes de Rome, les esclaves, les paysans, les soldats; le latin que nous ont apporté les légions de César, et qu'elles ont enseigné, imposé à nos pères pendant les cinq siècles qu'a duré l'occupation romaine. L'esprit gaulois l'a marqué de son cachet, c'est-à-dire de cette clarté, de cet ordre logique qui est dans notre génie national; puis, à travers les phases successives de notre barbarie et de notre civilisation, ce latin rustique et grossier est insensiblement devenu le langage naïf du bon La Fontaine, revêtant tour à tour l'élégante simplicité dans Mme de Sévigné, la force dans Pascal, l'énergie dans Corneille, l'onction dans Racine et Fénélon, la majesté dans Descartes et Bossuet.

Je n'entreprends pas d'analyser l'ouvrage de M. Wey; il me faudrait presque un volume pour vous donner seulement la substance de ce livre qui renferme tant de choses, qui réunit la clarté à la profondeur, l'exactitude des faits et la logique des idées à la hardiesse des spéculations. Le seul défaut qu'on puisse y reprendre, ce sont quelques développements un peu longs ou des pensées répétées. Mais pourquoi compter ces légères imperfections de forme en présence de la valeur du fond? *Ubi plura nitent... paucis non offendar maculis.* D'ailleurs, au milieu des agitations politiques qui nous assaillent, dans ce torrent qui nous entraîne, comment trouver le temps d'être court! Nous en savons tous quelque chose.

« Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts? »

L'ouvrage de M. Wey m'a d'autant plus frappé que, sans prétendre à l'érudition philologique de l'auteur, j'avais été conduit, en m'occupant des principes et des règles de la *Grammaire française,* à des idées analogues. Le français m'avait paru n'être qu'une transformation de la basse latinité, dont il avait conservé les éléments et les lois essentielles. J'en avais tiré surtout une découverte précieuse pour établir la règle des participes et simplifier cette question, que les efforts des grammairiens n'ont fait qu'obscurcir. J'ai été heureux de voir dans le livre de M. Wey mes inductions confirmées par l'autorité incontestable de l'histoire.

La liste des autres ouvrages publiés par les académiciens francs-comtois n'est pas longue. Quand je vous aurai signalé *les Nouvelles allemandes* et une autre *Nouvelle franc-comtoise* intitulée *une Conversion,* que nous devons à la plume toujours élégante et gracieuse de M. X. Marmier; une brochure de M. Demesmay, *sur l'Emploi du sel dans les travaux agricoles;* les *Aveux d'un philosophe chrétien,* par M. J. Droz, de l'Académie française; enfin le cours de *Théologie dogmatique* de M. Gousset, archevêque de Reims, j'aurai dit tout ce que nos confrères ont produit dans l'année.

M. Demesmay a mieux fait qu'un livre : il a couronné par un triomphe longtemps disputé la cause de l'agriculture, qu'il avait si habilement et si constamment défendue. Ce n'est pas à des académiciens d'examiner s'il était ou non de bonne politique que cette taxe onéreuse fût diminuée un an plus tôt ou plus tard, et si on n'a pas enlevé d'une de nos épaules, habituée à le porter,

un poids qu'on replacera doublement pesant sur l'autre; nous ne sommes pas législateurs, et nous ne pouvons ici qu'applaudir au succès d'un confrère.

Le titre du dernier ouvrage de M. Droz : *Aveux d'un philosophe chrétien*, est fait pour exciter la curiosité : on s'attend à des révélations piquantes. Les philosophes sont de si grands pécheurs qu'ils doivent, quand ils se décident à confesser franchement leurs erreurs, intéresser singulièrement le public. Ici l'attente est trompée, et quand on connaît notre vénérable confrère, la candeur de son âme, la prudence de son esprit, la régularité de sa conduite, on ne doit guère espérer de son livre que ce que l'auteur y pouvait mettre, c'est-à-dire la confession d'une conscience timorée, dont les fautes seraient, pour le commun des hommes, presque des exemples de vertu. Quelle différence entre les modestes aveux du philosophe franc-comtois et les confessions de Jean-Jacques! Mais une réflexion se présente ici naturellement. D'où vient que la plupart des penseurs, des écrivains célèbres ont cru devoir, au terme de la carrière, jeter ainsi publiquement un coup-d'œil rétrospectif sur leur vie? Pour quelques-uns, ce n'est que de l'orgueil ; pour d'autres, pour M. Droz en particulier, c'est le besoin de confesser ce que leur a révélé une longue expérience, la vanité des efforts du génie, le néant de la science purement humaine; pour d'autres encore, c'est le désir de faire profiter ceux qui viendront après eux d'une leçon d'*humilité*, qu'ils donnent comme on donne tant d'autres leçons, quand on ne peut plus les pratiquer.

Le beau succès de la *Théologie morale* de notre confrère, l'archevêque de Reims, appelait un ouvrage corrélatif que couronnerait un succès semblable. La *Théologie dogmatique* est le pendant nécessaire de la *Théologie morale*. En réunissant dans son livre toutes les idées, toutes les preuves relatives au dogme chrétien, en y ajoutant cet esprit logique qui caractérise l'auteur, et en traitant *en français* des questions qui ne sauraient être trop claires, des vérités qu'on ne saurait trop répandre, le savant prélat a rendu un nouveau service aux véritables intérêts de la religion, dont il est un si digne apôtre.

Que vous dirai-je, Messieurs, des travaux que l'Académie avait entrepris en corps et qu'elle avait si bien commencés? Un mot, un mot malheureux que je ne prononce qu'avec tristesse, résume la situation : Tout est suspendu, tout dort. Les événements politiques ont paralysé les grandes entreprises intellectuelles. Les *papiers d'Etat du cardinal de Granvelle* sont enfouis dans l'imprimerie nationale; rien n'en est sorti depuis dix mois, et le 4e vol. des *Documents inédits* pour servir à l'histoire de la Franche-Comté, si longtemps, si impatiemment attendu, semble ne pouvoir quitter les presses qui le retiennent. Cependant les deux savants, sur lesquels reposent principalement ces publications importantes, ne restent pas oisifs. L'érudition immense de M. Duvernois entasse matériaux sur matériaux pour l'histoire politique et religieuse de notre province, et M. Weiss fatigue la sienne à redresser des erreurs dans

une Biographie que le clergé pourra désormais consulter avec plus de confiance.

Messieurs, si la première partie du tableau que je viens de faire passer rapidement sous vos yeux n'a rien de brillant, il m'en reste à retracer une dernière qui est profondément triste : c'est la revue de nos pertes que chaque année la mort semble se plaire à rendre plus nombreuses. Depuis mon précédent rapport, elle nous a ravi quatre membres titulaires : M. Guillaume, juge au tribunal d'instance ; M. Clerc père, ancien procureur-général ; M. Meusy, professeur à la Faculté des lettres ; M. le conseiller Navand ; et un membre correspondant, M. le comte de Laubespin.

M. Guillaume n'était ni un savant, ni un littérateur ; mais il aimait la littérature, il s'entendait en bibliographie, et avait la passion des antiquités, des raretés littéraires : cette disposition l'avait conduit à former une collection précieuse d'éditions princeps, de curieuses estampes et de manuscrits inédits. Il en tirait souvent des lectures intéressantes, et plusieurs fois nos recueils se sont enrichis de pièces dont l'Académie et le public doivent lui savoir gré.

M. Clerc peut se peindre en trois mots : c'était la loyauté, la vertu, la politesse même. Jamais personne n'a réuni à un plus haut degré les qualités morales du magistrat ; je veux dire la dignité, l'impartialité, la délicatesse morale, l'amour du travail, l'ardeur dans la recherche du bien. Sa longue carrière n'offre pas une tache : avocat, il était l'honneur du barreau, et les plus hautes fonctions de la magistrature n'ont point été au-

dessus de son mérite, comme elles n'ont altéré en rien la sérénité et la pureté de sa belle âme.

Je n'ai ni le temps ni l'intention de vous retracer des vertus dont le souvenir restera longtemps vivant dans le cœur de ceux qui les ont connues; je ne puis même satisfaire le si légitime désir que j'aurais de vous parler longuement d'un autre confrère qui m'était doublement cher comme collègue et comme ami. M. Guillaume et M. Clerc sont morts à cet âge où ce qui resterait de vie laisse peu de regret; M. Meusy a vu finir la sienne au moment où tout lui faisait espérer qu'il allait jouir, pendant longtemps encore, de ce repos, de cette retraite tranquille et honorée que ses services lui avaient méritée. La Providence en avait autrement décidé. Cet homme si ferme, si loyal, si droit, à l'intelligence si nette et si juste, et au goût si pur, qui avait consacré toute son énergie et tout son talent à l'instruction d'une jeunesse où il comptait autant d'amis que d'élèves; cet homme, en apparence si vigoureux de corps et d'une santé si robuste, a succombé aussitôt que sa tâche a été accomplie. Dieu semble n'avoir pas voulu lui donner le temps de se reposer sur la terre; il l'a transporté immédiatement dans un repos plus calme que celui que nous pouvons goûter ici-bas, au milieu de nos incessants orages.

On peut dire de M. Navand qu'il était mort au monde, à ses amis, à ses confrères, avant de les quitter. Nous avons eu la douleur de voir s'éteindre cette remarquable intelligence quelque temps avant qu'elle n'eût rompu les liens qui l'attachaient au corps. En perdant M. Navand, l'Académie n'a pas moins perdu que la magistra-

ture dont il était une des lumières, et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre province regretteront que ce savant, aussi laborieux que modeste, n'ait pu mettre la dernière main à son histoire si consciencieuse du parlement de Franche-Comté.

La mort a beau frapper les membres d'un corps savant, le corps survit à ses coups. Notre Académie trouve heureusement, dans le sein généreux de notre province, de quoi réparer ses pertes. Depuis longtemps notre société n'a guère que l'embarras de choisir dans un grand nombre d'hommes de mérite, qui chacun auront leur tour. Vous avez nommé successivement M. *Delesse*, professeur à la Faculté des sciences, que ses talents supérieurs nous ont fait vivement regretter de ne pas posséder plus longtemps; M. l'abbé *Grivet*, curé de Notre-Dame, à qui sa réputation de prédicateur éloquent a ouvert les portes de l'Académie; M. le procureur-général *Loiseau*, qui porte dignement le nom de son père, et dont les travaux et la haute capacité vous étaient depuis longtemps connus; enfin, M. *Victor Tourangin*, notre ancien préfet, que vous étiez habitués à considérer comme un confrère, et dont les titres sont écrits en lettres ineffaçables dans tout le bien que son habile administration a fait au département.

La place de M. de Laubespin est dignement remplie par M. de Ronchaud. Poëte plein de verve, d'originalité et de grâce, ne s'astreignant, dans ses libres et puissantes allures, qu'aux lois éternelles du goût, notre jeune confrère nous promet de donner un nouveau démenti à ce préjugé anti-national qui voudrait repré-

senter la Franche-Comté, ce sol qui enfanta Rouget de Lisle, Nodier, Victor Hugo, comme une terre stérile pour la poésie.

Permettez-moi, Messieurs, de finir par un vœu que tous vos cœurs partageront, c'est que la concorde, reprenant son empire sur tous les citoyens de notre chère patrie, y ramène cet ordre, ce calme si nécessaire à nos pacifiques travaux, et que j'aie le bonheur, l'année prochaine, d'étaler à vos yeux une abondante moisson de richesses littéraires.

FRAGMENT D'UN POËME,

Par M. de Ronchaud.

Les vers qui suivent forment le début d'un poëme pastoral dont la scène est aux montagnes du Jura. L'auteur a eu pour objet d'y peindre la lutte des mœurs anciennes avec les idées nouvelles, dans un de ces lieux retirés où la civilisation ne pénètre que peu à peu et avec effort. Le héros du poëme est un jeune ouvrier qui, après avoir vécu plusieurs années à Lyon de la vie des ateliers, et s'être nourri des idées qui y sont répandues, revient dans sa patrie montagnarde, où il épouse une paysanne restée fidèle à la pureté des traditions anciennes. La fusion qui s'opère entre les idées de la jeune fille et celles du jeune homme, sous l'influence de l'amour, amène la conclusion du poëme, qui se termine par la proclamation de la République, en mars 1848. La bénédiction nuptiale est donnée aux fiancés le même jour où l'arbre de la liberté, planté par les jeunes gens sur la cime de la montagne, vient d'être béni par le curé du village.

De la Religion, fille auguste et féconde,
La Poésie allait autrefois par le monde,
Sous les traits d'un vieillard humble, pauvre, au front blanc,
Dont un enfant guidait le pas aveugle et lent.

L'ignorance naïve et le divin génie
S'unissaient pour former une calme harmonie;
L'une, interrogeant tout d'un regard curieux,
Et l'autre dans la nuit, rêveur mystérieux :
Par un nuage épais sa vue était couverte,
Mais l'âme de l'aveugle au ciel était ouverte.
Les Dieux y descendaient. Les Muses, aux pieds nus,
Lui dictaient des récits et des chants inconnus;
Il allait, répétant la sainte rapsodie
A quiconque en voulait ouïr la mélodie.
Mais surtout sur le seuil des cabanes, le soir,

Au milieu des pasteurs il aimait à s'asseoir.
Partageant leur repas de fruits et de laitage,
D'Ulysse, dans ses vers, il disait le voyage,
Les merveilles du monde en voguant traversé,
L'aboyante Scylla, les Cyclopes, Circé,
Les Sirènes, ces voix de l'Océan perfide,
Attirant les rochers par un charme homicide :
Prodiges dont l'esprit allait se repaissant,
Quand le monde encor jeune et l'homme encor récent,
Comme deux voyageurs dans un lieu solitaire,
Se regardaient l'un l'autre avec crainte et mystère.
Tableaux pleins de terreurs et de séduction !
Rêves où se berçait l'imagination
De ces peuples enfants, dont la pure ignorance
De leur beau ciel serein avait la transparence!
Au milieu des pasteurs Homère avait chanté;
Virgile fut chez eux par la Muse hanté,
Avant qu'à Rome vînt, chassé de son domaine,
Le poëte futur de la gloire romaine.
Dans ses vers que le monde, à part Rome, applaudit,

Il pleurait ses chevreaux que César lui rendit;
Plus tard, dans la maison de César, don superbe,
Contre un bain parfumé changeant la couche d'herbe,
Tandis que chaque vers, par sa bouche dicté,
Etait par un esclave écrit à son côté,
Il chantait les forêts, les champs et leur culture,
L'art de rendre fécond le sein de la nature;
Ses vers au laboureur enseignaient le moment
De tracer le sillon, d'y semer le froment,
Quelle époque est propice aux moissons, sous quel signe
Il convient que le fer taille la jeune vigne,
Ou que le fier taureau, docile sous la main,
Soit conduit par le pâtre au mugissant hymen.
Se sentait-il saisi par l'esprit prophétique,
Il invoquait encore une muse rustique;
Et, plein de l'avenir qu'il célébrait, sa voix
Aux grandeurs d'un consul associait les bois.

Et le divin génie au double diadème,
Dont le nom est celui de la gloire elle-même,
Prodige de nos jours, poëte devant Dieu,
Tribun devant le peuple, à la langue de feu,
Sur la rude colline où le ciel le fit naître,
Lamartine eut aussi son enfance champêtre.
Comme autrefois Saül aux plaines d'Israël,
Il gardait à Chilly le troupeau paternel;
Et, tandis qu'il cherchait une bête égarée,
Dans les champs un matin la Muse rencontrée,
Le saluant tout bas d'un nom mystérieux,
Lui changeait sa houlette en sceptre glorieux.
C'est là qu'il respirait sur la terre natale,
Avec l'air pur des champs et l'odeur végétale,

Cette flamme nouvelle, inconnue avant lui,
Dont il a réveillé notre siècle d'ennui.
La révolution qui mourait sur sa tête,
Dans cet enfant rêveur ignorait son prophète.
Lui-même eût-il prévu qu'un nouveau tourbillon
L'arracherait un jour à son calme sillon,
Pour le jeter debout sur une cime ardente,
Au milieu de la lave à grands flots débordante?
Il est beau, dans un jour terrible et merveilleux,
D'être l'élu du peuple au pouvoir périlleux;
De tracer au torrent la route qu'il doit prendre,
Afin que sans ravage il puisse se répandre;
De conjurer la foudre aux rapides effets.
Puis, le péril passé, de redescendre en paix,
Et de chanter encor devant un peuple libre,
Ces poëmes du cœur où tout un passé vibre,
Où d'un premier amour la charmante fraîcheur
Rit avec *Graziella* (1) sous le toit du pêcheur.

Poëtes, imitons ces rois de l'harmonie!
La nature et le peuple ont instruit leur génie.
Des pontifes fameux, de grands législateurs,
Eux aussi, sont sortis des tentes des pasteurs.
Les champs, les simples mœurs et les travaux robustes,
Ont des enseignements et des secrets augustes.
D'humbles émotions les grands cœurs sont nourris,
Et les rudes vertus font les mâles esprits.
Si la Muse languit, aux cités étrangère,
Reconduisons aux champs la divine bergère;
Elle en rapportera l'esprit religieux

(1) Voir les *Confidences*.

Qui planait autrefois sur le désert pieux,
Et qui du peuple habite aujourd'hui les retraites,
Comme jadis l'abri des saints anachorètes.
C'est là qu'il souffle encor du village au hameau,
Là qu'il fait alliance avec l'esprit nouveau;
Entre le peuple et Dieu c'est là qu'il se recueille
Sous la voûte de chaume et le dôme de feuille.
La Thébaïde est là, non plus dans l'Orient.
Silence! Entendez-vous la voix qui va criant:
Paix aux champs, aux sillons que le travail féconde!
Gloire au travail qui doit régénérer le monde!

ÉLOGE HISTORIQUE

DE S. E. LE CARDINAL DE ROHAN,

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON,

PAR M. L'ABBÉ GRIVET.

PREMIÈRE PARTIE. — Sa naissance & sa jeunesse.

MESSIEURS,

La puissance est, dans l'opinion des hommes, la seule mesure de la grandeur : tout ce qui donne de l'ascendant sur les autres, la force, le courage, les talents, tout ce qui peut produire de l'effet, voilà ce qu'ils admirent, ce qu'ils consacrent dans leurs éloges. Imprudents et aveugles! ils ne voient pas que ces qualités peuvent être également funestes ou avantageuses à l'humanité; qu'elles ne sont que des moyens de nuire, lorsqu'elles sont mises en œuvre par les passions, et qu'il n'y a que la vertu pour les rendre utiles. Il est beau, sans doute, de remporter des victoires, de soumettre les peuples à son empire; mais, si l'ambition seule livre des batailles, si ces succès brillants ne laissent que des ruines, ils ne sont que les instruments des mal-

heurs publics. Il est honorable de captiver les âmes par les merveilles du génie; mais se précipiter sans frein dans les routes d'un art lascif, d'une philosophie perverse, d'une littérature obscène, et spéculer froidement sur la dépravation de ses facultés; mais ne reculer devant aucune impudence, être prêt à réhabiliter tous les vices, à couronner toutes les hontes, à ne faire de la vertu qu'un préjugé, de la conscience qu'une chimère, de Dieu qu'une identité monstrueuse de tous les êtres, dès l'instant qu'on espère les suffrages d'une popularité lucrative, c'est se condamner à la flétrissure et à l'infamie! Il est glorieux, sans doute, de tenir les rênes des Etats, de toucher tous les ressorts qui agissent au cœur des nations et balancent les destinées du monde; mais faire du grand art de la politique une question d'habileté, et ne lui laisser pour base que le progrès matériel et la satisfaction des sens, c'est creuser un abîme dans lequel tôt ou tard la société ira s'engloutir. La Providence a donné de terribles leçons à ceux qui n'ont voulu nourrir les intelligences que de la parole purement humaine. Nous savons combien il faut d'heures à Dieu pour disperser les puissants, pour effacer jusqu'à la trace de leurs pas sur la terre qu'ils s'appropriaient comme leur apanage, et pour confondre la sagesse superbe de ceux qui, sourds même aux préceptes de la philosophie païenne, se conduisaient comme si la vertu du renoncement évangélique et du sacrifice était bonne pour les âmes vulgaires, et comme si la destinée les eût choisis, eux, les hommes des lumières et du pouvoir, pour vivre sans lois, régner et jouir! Le siècle où nous

vivons a fait passer devant nous, comme une douloureuse fantasmagorie, toutes ces déplorables célébrités, incarnations vivantes de tant de phénomènes sociaux que nous avons parcourus. La foudre du Seigneur a éclaté, et elles sont tombées meurtries et sanglantes dans la solitude du remords et de la honte.

Mais, au milieu de cette société de cinquante ans, que j'envisage du côté purement moral, en faisant abstraction de tout système politique, parce que je me place à un point de vue supérieur, il y a eu des hommes de religion et de cœur, dans toutes les situations de l'existence publique et privée les plus ordinaires et les plus solennelles, pour lutter par la foi contre le doute, par la vérité contre l'erreur, par les inspirations bienfaisantes contre les calculs de l'égoïsme. C'est ainsi que la Providence a ménagé pour tous les temps de beaux exemples, qui sont autant de phares lumineux posés çà et là sur la route périlleuse de la vie. Car telle est la puissance de ce magnifique apostolat, que la vertu paraît plus noble quand on la voit applaudie, ou qu'elle semble moins difficile quand on la voit pratiquée : on se ranime ordinairement, ou parce que le travail n'est pas sans fruit, ou parce que la lâcheté est sans excuse.

Or, Messieurs, parmi les hommes modèles qui ont figuré dans notre époque, et qui doivent occuper les pages les plus glorieuses de notre histoire contemporaine, il en est un qui prend place au premier rang, qui a marqué son passage au milieu de nous par le dévouement et les bienfaits, dont le souvenir se rattache à tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré au cœur

des Francs-Comtois. Un homme qui, dans tout le cours de sa rapide existence, a mis le devoir avant les grandeurs ; qui, avec tous les talents, a eu le mérite plus rare de n'en user que pour le bien ; qui a aimé tout ce qu'il devait aimer ; qui a fait tout ce qu'il devait faire ; qui est mort comme il devait mourir, et qui a été véritablement grand, parce qu'il a été tout ce qu'il devait être. Un homme toujours pieux comme les anges, toujours dévoué comme le zèle, toujours incorruptible comme l'honneur, toujours aimable comme la bonté, toujours simple comme la vérité, toujours calme comme la raison, toujours prudent comme la sagesse, toujours résigné aux décrets du ciel qui devait signaler par la chute d'un trône les deux extrémités de sa carrière..... Un prêtre fidèle et docile aux divins conseils, dont les vertus apostoliques ont brillé avec éclat au sein de la capitale. De même que le globe embrasé qui éclaire le monde multiplie son image radieuse sur tous les objets, et que, réfléchi par leur surface, chaque rayon représente à nos yeux un nouveau soleil, ainsi se reproduisait, dans tous les détails de cette époque de sa vie, la charité qui inondait sa belle âme..... Un évêque, le flambeau de l'Eglise et le rempart de la vérité, qui a conduit son peuple dans les voies de la justice et de la paix ; si affable qu'il ne déplut jamais à personne, et si bon que jamais personne ne put lui déplaire ; un évêque flexible à toutes les condescendances que la piété admet, observateur de tous les égards, ayant dans le cœur le même équilibre que dans l'esprit, doué d'une foi qui dirigeait ses sentiments comme ses pensées, et d'un

double caractère de modération facile et de fermeté courageuse; un évêque que ses mérites et la considération universelle ont porté à la plus haute dignité de la hiérarchie..... Vous l'avez nommé, Messieurs : c'est l'éminentissime et révérendissime seigneur Louis-François-Auguste de Rohan-Chabot, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, du titre de la très-sainte Trinité au mont Pincius, archevêque de Besançon, pair de France, duc de Rohan, prince de Léon.... Ce nom a conquis l'immortalité de la religion et l'immortalité de la patrie.

Il y aura dans quelques jours seize ans qu'il est retourné à Dieu. Nous ne dirons pas de lui ce mot qui n'a jamais été chrétien ni vrai de personne, et qui l'est encore moins de celui que nous regrettons, ce mot désespérant prononcé sur toutes les tombes : *Il n'est plus!* Nous dirons au contraire : Il nous a quittés, mais nous ne l'avons pas perdu. Il n'est pas perdu pour le zèle religieux, cet infatigable ouvrier, car son œuvre est là, marquée de son nom, pour recevoir la coopération de l'avenir, et, quelque loin que se poursuivent ses résultats, ils attesteront toujours la présence et la fécondité du génie qui a posé la cause. Il n'est pas perdu pour l'Eglise, qui le comptait parmi ses grandes illustrations. L'Eglise est une société que la mort ne peut dissoudre; elle a une loi qui unit les âmes arrivées les premières dans le repos avec celles qui restent encore dans le combat sur la terre; son temple n'est qu'un parvis où elle se tient debout pour appeler et bénir les générations, à mesure qu'elles passent; c'est dans le

ciel qu'elle a son tabernacle, où elle rassemble peu à peu tout ce qu'elle a pu recueillir ici-bas de plus parfait, de plus digne et de meilleur.

Messieurs, en célébrant devant vous ce pontife illustre et vénéré, je ne fais qu'obéir à mon cœur : il est si doux de parler du bonheur même que l'on regrette, et la complaisance est si pardonnable à se souvenir de ce qu'on ne peut oublier sans être ingrat! Pouvais-je mieux d'ailleurs honorer mes faibles efforts que de les mettre, pour ainsi dire, sous les auspices d'une si éminente vertu, d'une des plus grandes âmes que la nature et la grâce aient formées? J'espère, par ce moyen, Messieurs, paraître dans cette auguste assemblée avec plus de confiance, me rendre plus facile la tâche que vos suffrages m'imposent, et, si je n'ose me promettre de justifier l'accueil si flatteur dont vous me favorisez, j'aurai du moins choisi ce que vous me permettrez de produire comme le témoignage le plus sensible de ma reconnaissance. En plaçant entre vous et moi cette ombre vénérable et chérie, j'ai l'avantage d'entrer dans vos souvenirs, de m'associer à votre zèle noble et pur, et de louer un homme que vous avez aimé.

Ferai-je un discours? Ferai-je une histoire? Je ne sais, Messieurs; mais je suivrai l'attrait qui me commandera, et ce qui me rassure, c'est que je ne dirai que ce que vous pensez vous-mêmes, c'est que je fonderai sur vos propres idées un éloge qui ne peut être juste qu'autant qu'il sera vrai. Il est encore une autre satisfaction qui m'est acquise, celle de n'avoir pas besoin de recourir au prestige de l'art : le sujet est assez

grand par lui-même, et, quand je resterais au-dessous de son importance et de sa valeur, je n'en aurais pas moins atteint mon but. Une vertu que l'on peut aisément louer n'est qu'une vertu médiocre ; j'ose dire que celle qui peut recevoir quelque éclat de nos louanges ne les mérite pas : c'est une preuve qu'elle est mêlée de quelques défauts, quand elle a besoin de nos faibles paroles pour se soutenir.

Faire le portrait du duc de Rohan, c'est montrer un homme, dans toutes les positions de sa vie, fidèle à Dieu, constant sur la ligne du devoir et sur la route du bien, honorant sa carrière par des mérites sans nombre. Mon intention est de le suivre depuis son berceau jusqu'à cette chambre modeste où il rendit le dernier soupir ; mais, pour me renfermer dans les bornes que m'accorde votre bienveillance et que me prescrit la discrétion, je diviserai mon travail en trois parties distinctes, correspondant aux trois époques principales de la vie du cardinal, et j'exposerai successivement sa piété dans le monde, sa ferveur dans le sacerdoce, et son zèle dans l'épiscopat. Aujourd'hui, je le prends à sa naissance, pour le mettre sur la voie du séminaire ; et plus tard, si vous voulez encore, Messieurs, me faire l'honneur de m'entendre, j'achèverai mon tableau.

Saint pontife ! vous qui avez honoré ma jeunesse d'un si bienveillant intérêt ; vous dont la bonté a souri à mes premiers pas dans la carrière du sanctuaire ; vous dont la gloire et les qualités précieuses devaient faire le bonheur de ma vie, et qui m'avez donné jusqu'à la fin des témoignages si touchants de votre affection, recevez

cet hommage public que vous dédient ma reconnaissance et ma tendresse, dans cette circonstance solennelle que je bénis de tout mon cœur, parce qu'elle satisfait mes longs désirs, et au milieu de votre bonne ville de Besançon, qui tient à perpétuer votre mémoire comme un des plus doux objets de son admiration et de son amour !

Ce n'est pas la religion, Messieurs, qui viendra faire à l'homme un mérite du nom qu'il porte et du rang qu'il occupe dans le vaste corps de l'humanité. Elle admet bien pour lui une tradition du passé, un patrimoine de souvenirs, une communion de sagesse, un lien transmissible de famille et de patrie, autrement cet homme serait un être isolé dans la nature, et la société ne serait plus qu'une succession d'atomes sans histoire et sans destinées. Mais si un rayon de célébrité se rattache à une goutte de sang qui a traversé les siècles pour couler jusqu'à lui, elle le lui présente comme un devoir héréditaire, et jamais comme un privilége, un honneur impérisable. Pour elle, il n'est qu'une gloire, gloire indépendante et absolue, que la fortune ne peut ni donner ni ravir, d'autant moins équivoque et fragile, qu'étant toute dans l'âme, elle n'a rien à demander à l'opinion et à l'enthousiasme : c'est la vertu. J'abandonne donc ici et la généalogie pompeuse et les alliances augustes d'une famille alliée des rois ; et si je rappelle la naissance de celui dont j'entreprends l'éloge, c'est que j'en ai besoin pour apprécier les principes de son éducation, le cours de ses idées et la noblesse de ses sacrifices.

Louis-François-Auguste de Rohan-Chabot naquit à Paris le 29 février 1788. Son père, Alexandre-Louis-Auguste duc de Rohan, type de la fidélité chevaleresque, portait à la fois dans son esprit et dans son cœur les brillantes qualités du gentilhomme et les douces vertus du chrétien. Ni les erreurs du philosophisme, ni les mœurs du temps ne purent altérer ses principes, et ses principes le conservèrent irréprochable. Une si belle intégrité, ne lui laissant rien à dissimuler, lui donnait le noble droit d'être loyal et sincère. Sa mère était Anne-Louise-Madeleine-Elisabeth de Montmorency, femme forte et magnanime, et qui, sous une apparence sévère, cachait une profonde sensibilité. Le jeune Auguste pouvait croître heureusement sous des mains aussi sages et aussi habiles, quand l'orage éclata. A peine il entrait dans la vie, que s'ouvrit devant lui la route de l'adversité. C'est à l'école du malheur qu'il fera sa première éducation, école précieuse, la plus féconde en enseignements et en lumières, et où va se fortifier et s'embellir encore son âme naturellement grande et généreuse. Le sceptre des rois était brisé, la splendeur des familles antiques allait s'évanouir; une nouvelle nation sortait des ruines de la monarchie, et, pour se constituer sur d'autres bases, elle appelait tous ses enfants à l'égalité des mêmes droits et des mêmes devoirs. Je ne dirai rien de cette époque mémorable, de cette transformation extraordinaire, sinon que ceux qui la traversèrent en victimes eurent bien des larmes à répandre. Les souffrances et la douleur ont quelque chose de si respectable et de si touchant, qu'à leur vue les passions les plus irritées se

taisent, et que chacun s'empresse d'être juste pour ces hommes dont la dure position n'offre plus rien à la convoitise. Et puis, quand les générations humaines brisent si violemment avec leur passé, on pardonne volontiers à ceux qui en gardent les réminiscences et les sentiments, une persévérance de pensée, que nous aurions eue nous-mêmes, si nous avions été nourris de principes plus anciens, et que d'ailleurs nous considérons, dans notre part du présent et de l'avenir, comme la force et l'honneur de nos convictions. C'est ainsi que le progrès de la civilisation, joint à cette expérience de la vie qui se compose pour chacun de nous des vicissitudes du bien et du mal, conduit enfin à l'impartialité des esprits, aux libres effusions des cœurs et à la fraternelle indulgence.

Aux illusions trop rapides de la jeunesse et des plus magnifiques faveurs, succédèrent donc pour les parents d'Auguste de Rohan, prince de Léon, de longues proscriptions et l'exil. Errants et fugitifs des champs de la Belgique aux bords de la Tamise, ils promènent leur pénible et incertaine destinée. Que de privations à subir! que de périls à éviter! que d'obstacles à vaincre! Enfin des jours plus calmes les rappelèrent sur la terre de France; ils y rentrèrent avec cette majesté grave que portent avec elles les grandes infortunes. Renfermés alors dans l'intérieur de leur famille, ils s'appliquèrent tout entiers à y faire régner l'élévation des sentiments qu'ils avaient puisés aux sources de la religion. Avec quels soins, avec quels succès ils transmirent à leurs enfants toute la beauté de leur âme et toute la droiture de leur caractère! Aussi cet âge où le cœur, ouvert à toutes

les impressions, ne connaît ni sollicitude, ni défiance, fut-il sans écueil pour le jeune Auguste; il marcha toujours en sûreté sous la vigilance d'un père dévoué et d'une mère tendre, fidèles à remplir la loi du Seigneur. Serons-nous surpris qu'élevé sous de tels auspices, rien ne lui plaise que ce qui est bien, rien ne l'intéresse que ce qui est solide, rien ne l'attache que ce qui est honnête? C'est ainsi que la religion le formait peu à peu; car sans elle il ne peut y avoir d'éducation réelle, s'il faut entendre par ce mot la lutte contre la personnalité et l'initiation de l'âme au dévouement et à l'amour. L'horizon de l'homme est l'infini. Si l'objet offert à son activité n'est pas placé assez haut pour que ses désirs ne puissent aller au-delà, ses instincts égoïstes reprendront le dessus. Mais qu'il s'élève vers Dieu, et alors, n'étant plus concentré dans son être, il saura vivre à la fois pour la famille, pour la patrie et pour l'humanité.

Telles furent les inspirations qui dirigèrent les premières années du prince de Léon; les rosées célestes pénétrèrent son jeune cœur, comme ces pluies bienfaisantes dont parle un prophète, et qui font germer l'herbe des prairies; et si la duchesse de Rohan, sa mère, le consacra dès l'enfance à la piété, on peut dire que la piété n'a jamais eu de disciple plus fervent. Tant il vrai que l'âme d'une mère renferme l'avenir de son fils! L'espérance de la société repose sur les genoux de la femme chrétienne; dans ses bras naît et se développe le grand homme de la patrie, et le grand citoyen du ciel. Le jeune Auguste de Rohan se faisait un plaisir d'apprendre et de compter avec sa mère, par combien

de titres il appartenait à Dieu, en rattachant à chacun autant de résolutions de le servir. Aussi, elle ne tardera pas à se manifester, toute la puissance de cette âme d'élite, qui a respiré l'atmosphère divine nécessaire à sa nature. La maturité semble devancer sa raison, et jusque dans les amusements de son âge, on aperçoit et on admire les premières lueurs de ses grandes qualités. Semblable à ce grain mystérieux de l'Evangile, qui laissait entrevoir, dans sa petitesse, les espérances d'un accroissement extraordinaire, et dont les branches sacrées devaient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel, le prince de Léon, par sa ferveur naissante, nous fait pressentir la plénitude de sagesse où Dieu l'appelle, et le feu divin dont il doit embraser les âmes.

Ce fut dans ces pieuses dispositions qu'il fit sa première communion, cet acte solennel qui fait d'un enfant un homme, et qui décide souvent de toute sa destinée. Comme il en avait compris toute la grandeur et l'importance, il s'y était préparé par de longues réflexions, afin de s'élancer de là dans la carrière avec la force et les vertus d'un saint. Cette première union avec son Dieu a été féconde; dès ce moment, l'innocence a coulé dans sa vie comme un fleuve qui parfumait ses rives. Le goût de la prière, l'oraison, l'amour de Dieu, toutes ces fleurs célestes s'y épanouissaient si facilement, que partout elles paraissaient aimables et remplies de charmes.

Mais si le toit paternel fut pour le prince de Léon l'école la plus heureuse des vertus chrétiennes, il y trouva aussi les règles et les exemples les plus relevés de l'an-

cienne politesse française. C'est là qu'il se forma à ce tact des bienséances, à ce don de plaire, à cette affabilité respectable et touchante, qui fait la dignité plus belle, et dont il se servit dans la suite avec tant de succès pour gagner la jeunesse et l'attacher au bien. On eût dit qu'il n'appartenait qu'à lui, ce talent si rare de captiver par un maintien toujours conforme aux circonstances les plus délicates, et par cette grâce indéfinissable qui naît de la convenance du rang et des habitudes. Personne n'a possédé à un plus haut degré ce qui constitue le caractère et les formes de la bienveillance. Personne ne mettait tant d'esprit en rapport avec tant de cœur. Jamais l'accent de la bonté ne tempéra mieux ce qu'il y a toujours d'imposant dans la parole de l'homme supérieur. Loin d'apporter par sa présence la gêne et la contrainte, il montrait d'abord une familiarité si séduisante et si enchanteresse, qu'il n'était pas un de ceux qui le voyaient dont il ne fît à l'instant, je ne dirai pas seulement un admirateur, mais un ami; tant il savait encourager la timidité, attirer la confiance, intéresser le sentiment, donner aux moindres mots une inflexion qui en augmentait la valeur, et aux procédés un ton qui en doublait le prix! Unir si bien à l'élévation des principes l'urbanité des manières, et au désir d'être agréable le besoin de servir, ce noble renoncement, source de la générosité, tel est le véritable honneur français, tel fut celui qui présida à la conduite du jeune de Rohan! Hélas! cette fleur brillante, l'orgueil de notre sol, se flétrit tous les jours, et, desséchée par le vent brûlant des mauvaises doctrines, à sa place, nous n'avons

plus que le vil intérêt, le froid glacial de l'égoïsme, et la cupide ambition, qui n'apprend à connaître d'autre gloire que le succès, et d'autre succès que l'argent.

Bientôt le duc et la duchesse de Rohan, pour seconder leurs vues sur le prince de Léon, appelèrent au château de la Roche-Guyon de vertueux ecclésiastiques, connus à cette époque par leur zèle et leurs travaux au milieu de la capitale : ce furent les abbés Teysserre et Dumarsais, dont les noms n'étaient jamais prononcés par leur élève qu'accompagnés de vénération et de reconnaissance. Une facilité étonnante, de grands moyens naturels, des succès continus et sans effort, annoncèrent bien vite à ses maîtres un homme remarquable, quelle que fût la carrière qu'il embrassât. D'une mémoire heureuse, il possédait toujours parfaitement les leçons désignées, et n'oubliait rien de ce qu'il avait une fois appris ; d'une justesse de goût exquise, il savait apprécier les beautés littéraires, en orner ses compositions avec le tact d'un esprit toujours disposé à s'en nourrir. Rien dans les principes des sciences, des lettres et des arts ne pouvait être étranger ou inaccessible à cette haute intelligence. Il parlait plusieurs langues, écrivait le latin sans embarras, et le français avec beaucoup de flexibilité et d'élégance. Mais les divines écritures faisaient le premier objet de ses études et les délices de son cœur. Il dévorait ce volume qui renferme les secrets du ciel ; il le changeait en sa propre substance. Il ne voyait rien de plus digne de la noblesse de l'esprit humain, que l'histoire des merveilles de Dieu, les transports de ses prophètes, la simplicité majestueuse et

l'onction pénétrante de son Evangile. Toutes ses connaissances s'appuyaient sur ces bases solides. C'est donc là que plus tard il prendra des traits pour exercer son zèle, et son érudition puisée dans les auteurs profanes, ne servira plus qu'à embellir les trophées qu'il suspendra dans le temple du Seigneur, comme les dépouilles de l'Egypte employées à la construction de l'ancien tabernacle.

Aurons-nous de la peine à comprendre que de si pures leçons, soutenues par de si grands exemples, aient préparé dans cet enfant de bénédiction une jeunesse sans orage comme sans erreur, où l'on ne découvre aucun écart qui puisse offenser la sagesse, aucune satisfaction que ne puisse avouer l'innocence, aucune faute dont on ait à rougir? Qu'aurait-il eu à craindre des séductions et des prestiges qui l'attendaient, celui qui entrait dans le monde avec une raison perfectionnée, des instincts ennoblis, des secours pour tous les combats, des motifs pour tous les devoirs? Belles et aimables années, prémices si précieuses et si intéressantes de la vie, non, il ne vous a point profanées, car jamais il n'approcha sa lèvre de la coupe empoisonnée de Babylone! Que dis-je? jamais le plus léger manquement à excuser; jamais les situations les plus diverses et les occasions les plus périlleuses n'ont pu altérer cette rare harmonie, ce calme invariable de la bonne conscience, ce caractère égal, qui se compose de l'accord de la foi avec les œuvres, et des sentiments avec les principes. Sans cesse en garde contre les plaisirs indignes de son âme, il savait s'en fermer l'entrée par des résolutions solides,

s'en dérober le temps par des occupations sérieuses, s'en interdire les dangers par un sage recueillement ou par une société choisie. Que l'on se représente donc ce jeune homme doué de tous les avantages de la nature et de l'éducation, inébranlablement vertueux au milieu des délices et des vanités qui l'obsèdent, inaccessible aux passions qui débordent et s'excitent autour de lui, à une époque où le vice ne connaissait plus la timidité ni la honte, et dans une position où il n'aurait trouvé que trop d'approbateurs de ses propres égarements! Il y a des vertus faibles qui ne se soutiennent que par les disgrâces et les malheurs, qui s'écarteraient de leur sentier, si Dieu ne les y retenait par une double haie d'épines. L'adversité rappelle l'âme et la recueille. On cherche dans la piété des consolations qu'on ne peut puiser ailleurs, et l'on a recours à elle par besoin, quand on est fatigué des choses de la terre. Mais il y a des vertus fortes, héroïques, que Dieu jette dans les occasions, qui grandissent par les contraires, et qui s'en vont planter la croix dans les lieux mêmes où le monde sème ses fleurs les plus enivrantes. Telle fut la vertu de celui dont je fais l'histoire.

Il eut le bonheur de découvrir les mêmes dispositions dans un jeune seigneur de son âge, et il s'en fit un ami. Auguste de Rohan et Alexis de Noailles furent alors deux noms tellement inséparables, que l'un semblait l'écho harmonieux de l'autre, deux cœurs en un, deux vies intimes mêlées. On eût dit deux paisibles ruisseaux, dont les eaux également limpides se rencontrent près de leur source, pour couler dans le même lit et y rester

confondues. Tous deux à la fleur de la jeunesse, au sein d'une société insouciante et légère, vivaient dans la crainte de Dieu et goûtaient cette paix délicieuse que donne la pureté du cœur. Leur noble émulation, leur pieuse rivalité de zèle et d'ardeur pour le bien, leur assuraient l'estime de ceux mêmes qui n'avaient pas le courage de les imiter. Ainsi, quand il plaît au Seigneur, source infinie de l'une et de l'autre, d'unir à l'éclat de la vertu les grâces merveilleuses de la bonté, cette sublime alliance, le plus magnifique spectacle qui puisse être offert au monde, revêt celui en qui elle se réalise d'une puissance surhumaine, et l'environne tôt ou tard du double culte de l'admiration et de l'amour, parce qu'il n'est, sur la terre, rien de doux et de fort comme la vertu, rien de beau et de grand comme la bonté.

Il existe dans tous les hommes une qualité primitive, un instinct, un penchant qui fait le fond de leur âme, et qui influe sur la direction de toute leur vie. Or, je ne crains pas de le dire, la tendance principale, la passion prédominante du jeune de Rohan fut la dévotion, cette religion du cœur, cette flamme active de l'amour divin, qui se nourrit de résignation, de douceur, d'humilité et de reconnaissance. La duchesse de Rohan, dans une position grave et alarmante qui semblait menacer ses jours, adresse au duc son mari des conseils et des adieux qu'elle écrit de sa main; elle lui dit, avec son cœur de mère : « Continuez d'élever nos chers enfants dans des » principes religieux, et attendez du temps de diminuer » le trop de mysticité que vous pouvez trouver dans la » manière de penser d'Auguste. » Il avait alors dix-huit

ans! Et tandis qu'à cet âge l'homme, pour l'ordinaire, s'abandonne à la frivolité et à la dissipation, lui, il avait une ferveur intime qui épuisait toute sa sensibilité On ne pouvait le voir à l'église, et surtout aux jours de ses communions fréquentes, sans attendrissement ; la sérénité de ses traits, l'élévation de son âme qui passait doucement jusqu'à son visage pour y resplendir, la paix qui enveloppait toute sa personne comme d'un vêtement, tout ce spectacle de joie et d'ineffable bonheur, renouvelé sans cesse sous les yeux de ses frères et sœurs, les plongeait dans une sainte vénération qui est maintenant encore pour eux plus qu'un souvenir, car ils n'en parlent qu'en versant des larmes. C'est lui qui leur faisait la prière, lui qui les conduisait aux pieds des autels, lui qui accompagnait de réflexions les saintes lectures.

Il avait compris de bonne heure tout ce qu'il y a de doux, d'entraînant, de spirituel, de mystérieux dans le culte de la vierge Marie. Son cœur s'y épanchait avec un langage plein d'amour, son âme y puisait l'espérance, sa pensée un long avenir de consolation et de foi. Il lui confiait ses peines, l'invoquait dans ses besoins, et n'entreprenait rien sans aller auparavant la prier de le lui commander. Dès qu'il avait quelque chose de beau et de précieux, il s'empressait de lui en faire hommage, et il ne pouvait concevoir comment tout le monde n'en faisait pas autant. Parmi les tableaux et les statues qui ornaient sa chambre, ceux de la mère de Dieu tenaient le premier rang et se trouvaient plusieurs fois répétés. Toutes les pratiques qui honorent cette di-

vine protectrice lui étaient habituelles ; c'était pour sa piété de véritables jouissances.

L'Eglise a aussi deux saints dont les noms réveillent dans le cœur un sentiment doux et cher, celui d'un angélique amour, dont on ne saurait parler sans émotion, et qu'on n'oublierait pas sans ingratitude, parce que leur souvenir rappelle celui des plus beaux jours de la vie ; qu'on aime à vénérer, non pas tant pour remplir un devoir ou solliciter un appui, que pour se livrer à un plaisir ; dont on se réjouit de voir le culte fleurir à l'ombre des pieux asiles qui abritent la jeunesse, au milieu des transports innocents du premier âge, Louis de Gonzague et Stanislas de Kostka, ces deux anges que la terre s'est hâtée de renvoyer dans les cieux : le prince de Léon les avait choisis pour ses patrons et ses modèles. Il leur avait dédié, dans la superbe chapelle de sa famille, un sanctuaire enrichi de leurs reliques dont lui avait fait présent le cardinal Caprara, et chaque année, avec tous les jeunes gens qu'il pouvait réunir, il faisait célébrer leur fête avec une grande magnificence.

Mais de peur que l'on ne m'accuse de chercher à relever mon sujet par des applications qui lui seraient étrangères, j'en appelle au personnage lui-même, et je le mets en scène. Qu'on l'entende ; c'est lui qui va parler, à l'âge de vingt-deux ans, dans un voyage qu'il fit en Suisse, en 1810, et dont il nous a laissé la relation intéressante. A chaque jour, à chaque pas, sa belle âme se livre à des émotions de piété. « Nous avions couché » à Jougne, dit-il, aux frontières de la France ; nous en » étions partis le matin, après la messe, Alexis et moi.

» Il faisait un temps superbe. A deux heures après midi, » au sortir d'une forêt de sapins très-obscure, près d'un » petit village appelé Balaignes, au détour de la route, » tout à coup le rideau se tire, et je découvre d'un seul » coup-d'œil le pays de Vaud encadré par des montagnes, » dont les sommets s'élèvent au-dessus des nuages légers » qui bordent l'horizon. Le Mont-Blanc à droite, le lac » de Neuchâtel à gauche, le lac de Genève dans le fond, » un pays enfin ravissant et d'une richesse extrême. De » ma vie je n'oublierai l'impression que fit sur moi cet » aspect imposant. Je ne pus m'empêcher de pousser un » cri de joie et d'admiration. Puis je demeurai muet en » contemplant cette vue magnifique et toutes ces mer- » veilles. Je me reportai vers celui qui en est le créateur ; » je me rappelai ce passage de l'Ecriture : Que vos œu- » vres sont grandes et belles, ô mon Dieu ! *Quàm magni- » ficata sunt opera tua, Domine !* » Voilà donc un voyageur qui s'en va contempler le spectacle de la nature dans la lumière de la foi, persuadé qu'elle seule peut le rendre sublime. En effet, nous avons beau parcourir de vastes espaces, promener nos regards dans l'immensité des cieux et des mondes, grand Dieu ! tout est sombre, tout est mort autour de nous, si nous vous séparons de l'univers, et le soleil, qui y répand un éclat et des couleurs si variés, nous éclaire moins sur l'excellence des objets qui ne cessent de frapper nos yeux, que ne le fait un seul mot de la profonde et étonnante philosophie de la religion !

Le récit continue jour par jour : « Le 10 août, dit-il, » nous débarquâmes du lac de Zurich à Smerikon. Là,

» le pays change d'aspect; nous entrâmes dans une
» vallée bordée de hautes montagnes, couvertes d'une
» pelouse verte et terminées par des rochers à pic. A
» peine si aux deux tiers de leur hauteur, on distingue
» les maisons dispersées sur leur penchant. Ce fut dans
» ces lieux sauvages que nous rencontrâmes une jeune
» fille qui s'arrêta, et d'un ton naïf et modeste : Jésus
» soit loué! nous dit-elle; puis continua sa route. Je ne
» puis dire combien ces paroles, auxquelles je suis si
» peu accoutumé, me touchèrent. O douces paroles,
» aimable vœu de l'innocence et de la pureté de ces bons
» habitants! Qu'elles sont plus consolantes que ces froids
» compliments, dont on se salue dans le monde! On se
» souhaite un bon jour; et ici, on se souhaite une heu-
» reuse éternité. Que Notre-Seigneur soit loué; oui, qu'il
» le soit par celui qui adresse ces paroles, et par celui à
» qui il les adresse! Ah! que les hommes ne forment-
» ils tous ce vœu, et ne l'expriment-ils dans toute la
» sincérité de leur âme! ce serait se souhaiter le seul
» véritable bonheur. »

Je m'arrête, Messieurs, parce que le temps me le prescrit; je m'arrête à ces deux traits qui peignent mieux que mes paroles cette âme profondément pieuse. Il en est un autre que j'aurais désiré transcrire aussi, parce qu'il est admirable de ferveur et de sentiment : c'est la relation du pélerinage à Einsielden. Mais je me le réserve pour la suite de mon travail, me proposant, dans un premier discours, de m'en servir comme d'un préliminaire, avant de montrer le prince de Léon, chambellan de l'Empereur, engagé dans les liens du mariage, puis,

à la suite d'une douloureuse catastrophe, se faisant séminariste de Saint-Sulpice. J'ai prouvé que toute sa jeunesse fut pénétrée d'une foi vive et agissante, et qu'ainsi la religion n'était point renfermée dans son âme comme une puissance inerte et solitaire, mais qu'elle régnait sur ses actions, comme elle dominait sur ses pensées. Nous verrons plus tard quels prodiges de dévouement et de vertu elle sut toujours lui inspirer.

C'est ainsi que la piété chrétienne se venge des accusations portées contre elle par tant d'hommes qui, ne la jugeant que sur des préventions injustes, s'obstinent à la représenter, les uns comme une profession oiseuse, les autres comme une faiblesse populaire, ou comme une singularité inquiète qui n'annonce pas moins de bizarrerie dans l'esprit que de petitesse dans l'âme. Nous voudrions savoir cependant ce qui, mieux qu'elle, peut produire et l'amour sincère du devoir, et le noble désintéressement, et l'immolation de soi-même. Que l'on ôte à l'univers ces hommes de foi et de prières, et tout à coup est tarie la source de la charité publique, la veuve et l'orphelin se trouvent sans appui, et la société devient la proie ou de ces faiseurs de systèmes qui la plaignent sans la servir, ou de ces sages orgueilleux qui la tuent en se vantant de la diriger ! Il y a assez longtemps que l'on fait du bonheur général un problème immense, dont la solution décourage les plus adroits et épuise les plus habiles ; après tant de résultats et de combinaisons qui ne sont que des chimères, nous pouvons voir maintenant qu'il dépend surtout des dispositions intimes et des sentiments que la religion fait germer

dans les âmes. Ce qu'il faut, avant tout, à la félicité sociale, ce sont ces hommes simples et généreux que forme le christianisme, ces hommes dans qui l'amour de l'humanité n'est pas un vain calcul, une emphatique jactance, mais un devoir, une passion. Toutes les formes de gouvernement sont bonnes, dès que les citoyens sont vertueux; toutes les formes de gouvernement sont vicieuses, dès que les citoyens sont méchants. Importante maxime, qui doit présider à toutes les théories et à toutes les constitutions.

Ah! il me semble entendre aujourd'hui la patrie, méditant cette vérité, s'adresser à la religion et lui dire : Religion sainte, viens à moi, renouvelons notre antique alliance pour concourir au bonheur de nos enfants. Que pourrais-je sans toi? Les considérations humaines ne me donneront que des hypocrites, mes largesses que des flatteurs, mes châtiments que des esclaves; toi seule peux me donner des citoyens, en réchauffant, au flambeau sacré de ta foi, les affections sublimes qui dirigent tous les moyens vers un même but, et tous les intérêts vers un même centre. Par mes bienfaits, j'entraînerai les cœurs; par tes préceptes, tu les purifieras; par ma vigilance, je réprimerai les vices; par ta force divine, tu feras germer les vertus. Je protégerai l'industrie, les sciences, les beaux arts; toi, tu formeras les mœurs, tu produiras les bonnes œuvres. Je ferai respecter la justice, tu en inspireras l'amour; tu parleras quand les lois n'auront plus rien à dire; et si jamais l'oubli des saints devoirs et l'orgueil de l'indépendance pouvaient m'égarer moi-même, alors, lève la tête, étends ton bras,

prends ton tonnerre, fais-le rouler du haut des cieux, remplis mon âme d'un salutaire effroi, rappelle-moi à mes serments, et que prosternée, tremblante aux pieds de ton tribunal redoutable, je reconnaisse qu'en toi seule les puissances ont un juge et les nations un vengeur.

RÉPONSE DE M. LE PRÉSIDENT.

Monsieur,

L'Académie, en vous ouvrant ses rangs, a été doublement heureuse d'honorer la vertu et le talent. Vous aviez d'avance justifié son choix par le succès avec lequel vous annoncez de hautes et impérissables vérités, dont la connaissance ne fut jamais plus nécessaire que dans les temps difficiles qui nous étaient réservés. Vous le justifiez aujourd'hui de nouveau par le touchant intérêt que vous avez su répandre sur un prélat dont la mémoire sera toujours chère à la Franche-Comté. L'Académie ne peut que vous exprimer le désir d'entendre prochainement, d'après l'espérance que vous lui en donnez, la suite d'une composition dans laquelle le cœur vous a si heureusement inspiré.

UNE SCÈNE D'ACTUALITÉ,

PAR M. VIANCIN.

—

Bonjour, mon vieil ami : comment vont les affaires,
Les temps n'y sont-ils pas à la fin moins contraires,
Le commerce prend-il un peu d'activité,
Faisons-nous quelques pas vers la prospérité?
Qu'en dis-tu?

— Rien de bon : bien des vendeurs étalent;
Mais après un coup-d'œil les curieux détalent;
Quelques rares chalands aux magasins déserts
N'entrent que pour trouver tous les objets trop chers;
Ils semblent dépourvus de la moindre ressource,
Tant ils tiennent serrés les cordons de leur bourse,
Et je veux te citer des rigueurs d'un tel soin
Un exemple étonnant dont je suis un témoin.
L'autre jour, n'ayant pu, selon mon habitude,
Me défaire tout seul d'une barbe assez rude,
Je m'étais introduit chez un maître coiffeur
Qui des gens du métier certes serait la fleur,
S'il avait le talent de ce poète illustre
Dont la cité d'Agen reçoit un nouveau lustre (1).

(1) Jasmin, qui s'est acquis la plus brillante réputation par ses délicieuses poésies en langue romane.

Mais bien que plus huppé qu'un perruquier chétif,
Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif,
Ou plutôt sans désir de rimer comme il rase,
Il n'aborda jamais ni Phébus ni Pégase.
Cependant, pour les arts certain goût délicat
Lui fait associer aux soins de son état
Un trafic de produits d'élégante facture;
Il mêle à ses toupets les dons de la sculpture;
Près de son huile antique il a des nouveautés,
Des ornements choisis, presque des raretés,
Et des assortiments qu'il varie et complète
De mille petits riens créés pour la toilette.
Comme j'étais assis dans son riche salon,
Sous un parfait rasoir allongeant le menton,
Se présente un monsieur dont je connais l'aisance,
Et qui prend à bon droit un air de suffisance.
Je me dis à part moi : « Sans nul doute voici
» Un acheteur cossu qui va bien faire ici.
» On ne peut souhaiter une meilleure aubaine :
» Il vient pour enlever au moins à la douzaine
» Les plus jolis morceaux qui dans ce magasin
» Flatteront ses regards. C'est d'ailleurs un voisin
» Qui, sur ce qui l'entoure épandant ses richesses,
» Doit faire en ce quartier de fréquentes largesses.
» Je suis sûr qu'à nul prix il ne peut regarder;
» Voyons : écoutons bien ce qu'il va demander.
» — J'ai besoin d'un objet de votre marchandise;
» Faites-moi voir, dit-il..... des boutons de chemise.
» — Vous les voulez en or, sans doute? — Non vraiment.
» — En émail, en ivoire? — En os tout simplement.
» — Désirez-vous la paire? — Oh! non, c'est inutile;
» Il ne m'en faut qu'un seul : en parcourant la ville,

» J'ai perdu l'un de ceux que j'ai longtemps gardés;
» Trouvez-moi le pareil dans ceux que vous vendez :
» Voici l'autre. » — Aussitôt à ses yeux l'on découvre
De quoi le contenter ; sous les vitraux qu'on ouvre,
Il regarde, il compare, il y met tout le temps
Qu'on prendrait pour des soins beaucoup plus importants;
Puis, quand il a choisi le bouton qu'il préfère,
« Voilà, dit-il, je crois, à peu près mon affaire.
» Combien est-ce ? — Monsieur, le prix est de trois sous.
» — Trois sous ! c'est impossible ; eh mais ! y pensez-vous?
» Ne méditez donc pas des gains illégitimes ;
» La paire que j'avais m'a coûté vingt centimes ;
» Pour moitié c'en est dix que je vais vous compter.
» — Excusez-moi, Monsieur, je ne puis accepter.
» — Vous y réfléchirez. — Monsieur, je vous proteste
» Que tout est réfléchi ; c'est le prix sans conteste.
» — Non c'est trop cher ; pourtant je reviendrai ce soir,
» Si je n'achète ailleurs comme j'en ai l'espoir. »
Et voilà mon chaland qui soudain prend la porte
Sans aucun déboursé. — « Marchander de la sorte,
» Pour un rien , s'écriait la femme du barbier.
» Ce monsieur serait-il quelque riche usurier ?
» Je n'ai pas, Dieu merci, l'honneur de le connaître ;
» On ne le voit jamais. — J'ai cru qu'il devait être
» D'habitude chez vous empressé d'acheter,
» Lui dis-je ; à payer bien tout devrait l'inciter.
» Je n'affirmerai pas qu'il pratique l'usure ;
» Mais, chose assez notoire et que je vous assure,
» Il est des possesseurs qu'avec trop d'abandon,
» Se plaît à chicaner le citoyen Proudhon ;
» C'est un..... propriétaire ; — en valeurs différentes,
» Il doit avoir au moins vingt mille francs de rentes.

» — Je l'aurais déviné ; ma foi ! tant pis pour lui ;
» Il a bien tous les airs des seigneurs d'aujourd'hui. »
Eh bien ! qu'en penses-tu ? Voilà comment s'exerce
Le bon vouloir du riche en faveur du commerce.

— Il en faut convenir, le trait est précieux ;
Mais je puis te conter quelque chose de mieux.
Si tu m'as vraiment peint la façon noble et grande
Dont le riche à présent, sans acheter, marchande,
Je vais mettre à mon tour non moins de vérité
A t'apprendre comment on fait la charité.
J'étais certain dimanche en face d'une église,
Quand je vis sous le porche une dame bien mise
S'approcher à pas lents et d'un air très humain
D'une femme en haillons qui lui tendait la main.
Elle ouvre en l'étalant longue bourse de soie
Qui porte à l'indigente une lueur de joie,
Y choisit posément et sans la découvrir
La pièce qu'au malheur elle a dessein d'offrir.
Ce tribut, présenté d'une main compassée
Echappe à mon regard ; mais l'œil de ma pensée,
Mesurant cet aumône à tout son apparat,
Me la fait présumer digne d'un tel éclat.
La dame, en terminant son œuvre charitable,
Entre au temple ; un désir pressant, insurmontable,
Vient s'emparer de moi ; je veux de son bienfait,
Pour le mieux admirer, connaître tout l'effet.
Vers la femme indigente, en lui faisant l'aumône,
Je m'avance à mon tour, et je lui dis : « Ma bonne,
» Vous avez du bonheur, ce me semble, aujourd'hui :
» La dame qui vous quitte est sans doute un appui
» Fort précieux au pauvre ; ayez la complaisance

» De m'apprendre à quel point pour vous sa bienfaisance
» Vient de se signaler ; voyons, dites-moi bien
» Ce qu'a glissé sa main dans la vôtre..... combien ?
» — Hélas ! mon cher monsieur, rien du tout, répond-elle.
» — Rien ! vous m'étonnez ; quoi ! cette bourse si belle
» Qu'on a fait à vos yeux briller si noblement,
» Il n'en est rien sorti ? — Si fait, pour un moment :
» Cette dame, il est vrai, m'a bien offert de prendre
» La moitié d'un beau sou ; mais je n'ai rien pu rendre ;
» Il fallait deux liards, je ne les avais point,
» Et le sou dans sa bourse à d'autres s'est rejoint. »
A ces mots j'ai souri de pitié. — Mon histoire
Te fait sourire aussi ; tu sembles n'y pas croire.

— J'ai peine à m'y résoudre, et peut-être en effet,
Malicieux conteur, ici ne m'as-tu fait
Qu'une bourse brodée.

— Oh ! non, la chose est sûre.
La dame cependant fait très bonne figure :
Dans la nef principale on la voit, aux saints jours,
Sur un siége élégant bien garni de velours,
Pendant que du Seigneur on chante les louanges,
S'incliner et prier comme une sœur des anges,
En détachant parfois un regard inspiré
Des feuillets éclatants d'un livre tout doré.
Tu peux juger du bien qu'elle fait en cachette ;
Elle donne encor moins que ton monsieur n'achète ;
En cela mon sujet l'emporte sur le tien.

— Dis plutôt que des deux le meilleur ne vaut rien.
J'attendais mieux pourtant de la part d'une femme.

Les femmes pour le pauvre ont des trésors dans l'âme.
Au nombre inaperçu que j'en pourrais citer
Larges dons, soins constants semblent ne rien coûter ;
C'est la perfection de la vertu suprême.
Le sexe le plus tendre est la charité même,
Et j'aime à contempler dans son cœur plein d'amour
Le plus bel ornement du terrestre séjour.

— Oh ! tu fais là, mon cher, du style romantique ;
C'est fort sentimental, même assez poétique ;
Tu sais ton Lamartine, on le voit aisément ;
Cela prouve pour toi, je t'en fais compliment.
Mais si la charité vit surtout chez les femmes,
Tu conviendras aussi que dans certaines dames
Elle est bien peu féconde, et que l'amour de Dieu
Ne produit pas merveille aux portes du saint lieu.

— Oui ; mais dans quels réduits, mais dans combien d'asiles
La charité, livrée à des soins non stériles,
Va porter en secret, durant nos mauvais jours,
Aux indigents honteux ses plus amples secours !
Gardons-nous d'exhaler une humeur trop chagrine
Sur quelques traits épars de hideuse lésine ;
C'est une ombre aux tableaux dont les cœurs généreux
Ornent l'humanité par leurs bienfaits nombreux.
Dissimulons ces torts aux ardents utopistes,
Trop joyeux d'y puiser des arguments fort tristes,
En faveur des assauts que leur témérité
Fait subir sans relâche à la société.
Il suffit à leurs yeux d'un opulent avare,
Pour qu'un faux jugement contre tous les égare.
Ils excitent le pauvre à des vœux criminels...

— Eh bien ! poussons le riche aux actes fraternels ;
Rendons justice au bon ; mais malgré ton scrupule
Livrons encor parfois l'avare au ridicule ;
Il en peut résulter quelques bienfaits de plus.
Pour tracer leur devoir aux cœurs irrésolus,
Et pour obtenir mieux des âmes libérales,
Il faut de la lésine afficher les scandales,
Les flétrir, démontrer qu'un égoïsme étroit
Dans nos temps orageux est au moins maladroit ;
Qu'il aigrit la misère, aggrave sa souffrance,
Vient allumer la haine où s'éteint l'espérance,
Et troublant la raison du faible malheureux,
Echauffe dans son cœur un levain dangereux ;
Que pour ressusciter le travail, l'industrie,
Combattre le malaise où languit la patrie,
Et répondre aux griefs de ses agitateurs,
Font moins qu'ils ne devraient bien des conservateurs ;
Que c'est au favori de l'aveugle fortune
D'apaiser des besoins dont le cri l'importune,
Et qu'aux rangs les plus hauts, dans ce monde imparfait,
On n'est riche, après tout, que du bien que l'on fait.

LISTE ACADÉMIQUE.

JANVIER 1849.

DIRECTEURS ACADÉMICIENS-NÉS.

Mgr L'Archevêque de Besançon.

M. le Général Commandant la 5e division militaire.

M. le Premier Président de la Cour d'appel.

M. le Préfet du département du Doubs.

ACADÉMICIEN-NÉ.

M. le Maire de la ville de Besançon.

ACADÉMICIENS HONORAIRES.

Messieurs,

Arago, ✻, membre de l'Académie des sciences, Directeur de l'Observatoire; à Paris (janvier 1835).

Berroyer, ancien Recteur; à Bresson, près Grenoble (juillet 1814).

Billard, C ✻, Général de division; à Paris (mars 1838).

L'abbé Blanc, Professeur de théologie; à Paris (16 décembre 1847).

L'abbé Busson, ancien Secrétaire-Général du ministère des affaires ecclésiastiques; à Besançon (juillet 1845).

L'abbé Calmels, ✠, ancien Recteur, Vicaire-Général à Alby (Tarn) (août 1825).

Du Coetlosquet, ✠, membre de l'Académie de Metz (décembre 1840).

De Coutard, ✠ C ✠, Général de division; à Paris (février 1833).

Mgr Doney, Evêque de Montauban (24 décembre 1835).

Droz, Joseph, ✠, de l'Académie française et de celle des sciences morales et politiques; à Paris (novembre 1806).

Fargeaud, Professeur de physique à la Faculté des sciences de Strasbourg (août 1827).

Flourens, ✠, Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française (janvier 1841).

L'abbé Gattrez, ✠, Recteur de l'Académie de Limoges (janvier 1828).

L'abbé Gerbet, Professeur d'éloquence à la Sorbonne; à Paris (novembre 1844).

Golbéry (de), ✠, ancien Procureur-Général à la Cour d'appel de Besançon (24 août 1842).

Goureau, ✠, Colonel du génie; au Hâvre (août 1833).

Mgr Gousset, O ✠, Archevêque de Reims (janvier 1831).

Guizot, G C ✠, de l'Académie française; à Paris (décembre 1835).

Huart, ✠, Recteur de l'Académie de Dijon (août 1834).

Kornprobst, ✠, Ingénieur en chef des ponts et chaussées; à Limoges (24 août 1840).

De Laboulaye, ancien Député (30 novembre 1848).

Lamartine (Alphonse de), ✻, membre de l'Académie française, etc. (mai 1834).

Lefaivre, C ✻, Colonel honoraire du génie; à Paris (24 novembre 1836).

Magnoncour (*Flavien* de), ancien Pair de France; à Frasne (Haute-Saône) (décembre 1835).

Martin, ✻, ancien Député; à Gray (août 1836).

Meyronnet de St.-Marc, ✻, Conseiller à la Cour de cassation (août 1835).

Micaud, ✻, ancien Maire de Besançon.

Michelot, ✻, ancien élève de l'école polytechnique; à Paris (août 1838).

De Montalembert, membre de l'Assemblée nationale; à Paris (janvier 1840).

Parandier, ✻, Ingénieur en chef des ponts et chaussées; à Dijon (14 février 1833).

Poujoulat, homme de lettres; à Passy, près Paris (décembre 1835).

De Salvandy, G C ✻, de l'Académie française (mars 1846).

Villiers du Terrage (de), O ✻, ancien Préfet du Doubs; à Paris (janvier 1819).

Voirol, Général de division, ancien Pair de France (30 novembre 1848).

ACADÉMICIENS TITULAIRES OU RÉSIDANTS.

Messieurs,

Droz, ✻, Conseiller honoraire à la Cour d'appel, *Doyen de la Compagnie* (30 décembre 1805).

Weiss, ✻, Bibliothécaire de la ville, membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions) (4 août 1808).

Viancin, Secrétaire en chef de la Mairie, membre de la Société d'émulation du Jura (14 août 1820).

Desfosses, Professeur de chimie à l'école préparatoire de médecine, membre de la Société d'agriculture du Doubs (24 août 1822).

Marnotte, Architecte, membre correspondant de la Commission d'antiquités de la Côte-d'Or (24 août 1826).

Desbiez de Saint-Juan, ancien membre du Conseil général (29 janvier 1827).

Pérennès, ✻, Doyen et Professeur de littérature française à la Faculté des lettres, *Secrétaire perpétuel honoraire* (28 janvier 1829).

Demesmay (Auguste), membre de l'Assemblée nationale, de l'Académie de Dijon, des Sociétés académiques du Var et du Puy-de-Dôme (26 décembre 1833).

Bretillot (Léon), ✻, membre du Conseil général (12 novembre 1835).

Bourgon, ✻, Président à la Cour d'appel, *Trésorier de la Compagnie* (29 janvier 1834).

Lancrenon, Peintre d'histoire, Directeur du Musée (2 avril 1835).

Béchet, ✠, Conseiller à la Cour d'appel, membre de la Société d'émulation du Jura (26 août 1835).

L'abbé Ruellet, membre honoraire du Chapitre métropolitain, Curé de Saint-François-Xavier (28 janvier 1836).

Jobard, ✠, ancien Député, Président à la Cour d'appel (28 janvier 1836).

Ponçot, ✠ O ✠, ancien Sous-Intendant militaire, membre de l'Académie de Metz, etc. (26 janvier 1837).

Éd. Clerc, ✠, Conseiller à la Cour d'appel (28 janvier 1837).

Louis de Vaulchier (24 août 1837).

Convers, membre de l'Assemblée nationale et du Conseil général (24 août 1837).

Perron, Professeur de philosophie à la Faculté des lettres, membre du Conseil général de la Haute-Saône, *Secrétaire perpétuel* (24 août 1838).

Gardaire, ✠, Inspecteur de l'Académie (24 août 1840).

L'abbé Dartois, Chanoine (24 août 1840).

Villars, Directeur et Professeur à l'Ecole préparatoire de médecine (28 janvier 1841).

Dusillet (Auguste), ✠, Conseiller à la Cour d'appel (24 août 1841).

Carbon, O ✠, ancien Recteur de l'Académie (24 août 1841).

Rotalier (Ch. de) (24 août 1842).

Guyornaud (Clovis) (28 janvier 1843).

Tournier, Professeur à l'Ecole de médecine de Besançon (24 août 1844).

Tripard, Avocat à la Cour d'appel (24 août 1844).

Deville, ✻, Doyen de la Faculté des sciences (24 août 1845).

Person, ✻, Professeur de physique à la Faculté des sciences (24 août 1845).

ASSOCIÉS RÉSIDANTS.

Messieurs,

Monin, Professeur d'histoire à la Faculté des lettres (24 août 1845).

Clerc (Ed.), notaire (28 janvier 1847).

Grenier (Ch.), Professeur d'histoire naturelle à la Faculté des sciences (28 janvier 1847).

Reynaud-Ducreux, ✻, Professeur à l'école d'artillerie (30 août 1847).

L'abbé Grivet, membre honoraire du Chapitre métropolitain, Curé de Notre-Dame (27 janvier 1848).

Delesse, Ingénieur des mines, Professeur à la Faculté des sciences (27 janvier 1848).

Tourangin, C ✻, ancien Préfet du Doubs (30 novembre 1848).

Loiseau, Procureur-Général (30 novembre 1848).

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS,

Nés dans le ci-devant Comté de Bourgogne (1).

Messieurs,

Dusillet (Léon), ✻, membre de la Société d'émulation du Jura; à Dole (septembre 1806).

(1) Une délibération du 3 juillet 1854 a réduit à *quarante*, par voie d'extinction, le nombre des associés de cet ordre.

Guyétant, ✻, Docteur en médecine, membre de la société des Géorgiphiles de Florence; à Paris (février 1809).

Colin, ✻, Conseiller à la Cour de cassation (février 1811).

Roux de Rochelle, ✻, ancien membre du Corps diplomatique; à Paris (août 1821).

Duvernoy, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France; à Besançon (janvier 1822).

D. Monnier, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France, membre de la Société d'émulation du Jura; à Lons-le-Saunier (janvier 1827).

Victor Hugo, O ✻, de l'Académie française, etc.; à Paris (août 1827).

Coillot, Docteur en médecine; à Montbozon (août 1827).

Pouillet, O ✻, membre de l'Académie des sciences, Directeur du Conservatoire des arts et métiers; à Paris (août 1827).

Marjolin, O ✻, Professeur à la Faculté de médecine de Paris (janvier 1828).

Péclet, O ✻, Professeur de physique et de chimie à la Faculté des sciences de Paris, Inspecteur général de l'Université (août 1828).

Dalloz, ✻, ancien Avocat à la Cour de cassation (août 1828).

Cordier, ✻, ancien Inspecteur général des ponts et chaussées; à Paris (janvier 1829).

L'abbé Receveur, ✻ Professeur à la Faculté de théologie de Paris (janvier 1831).

Pauthier, Orientaliste; à Paris (août 1831).

Violet d'Épagny, Auteur dramatique; à Paris (février 1832).

Ch. Cuvier, Professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Strasbourg (février 1832).

Duvernoy, O ✠, Docteur en médecine, Professeur au Collége de France; à Paris (août 1832).

Besson, Statuaire, Directeur de l'école de dessin à Dole, membre de la Société des antiquaires de la Côte-d'Or (août 1833).

Beuque (Adrien), Vérificateur des douanes; à Lyon (janvier 1834).

Gindre de Mancy, employé de l'administration générale des postes; à Paris (janvier 1834).

Laumier, Littérateur; à Lons-le Saunier (août 1834).

Magnin (Charles), ✠, membre de l'Académie des inscriptions, Conservateur de la Bibliothèque nationale; à Paris (janvier 1839).

X. Marmier, O ✠, Conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève; à Paris (août 1839).

Lélut, ✠, Membre de l'Institut (Académie des sciences morales), médecin en chef de la Salpêtrière; à Paris (août 1839).

De Bernard, Littérateur; à Paris (janvier 1840).

Bolu-Grillet, Docteur-Médecin; à Dole (août 1841).

Tissot, Professeur de philosophie à la Faculté de Dijon (août 1842).

Bousson de Mairet, ancien Professeur de rhétorique; à Arbois (août 1842).

Faivre d'Esnans, Doct.-Médecin; à Baume (août 1842).

L'abbé Richard, Correspondant historique du ministre de l'instruction publique, curé à Dambelin (Doubs) (août 1842).

Cournot, O ✻, Inspecteur-Général de l'Université; à Paris (août 1843).

Gravier, ancien Receveur des Domaines; à Remiremont (Vosges) (août 1843).

Marquiset (Armand), ✻, ancien Sous-Préfet à Dole, ancien chef de bureau au ministère de l'intérieur (janvier 1844).

Guichard (Jean-Marie). Conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale (août 1844).

Wey (Francis), ✻ homme de lettres; à Paris (août 1845).

Albert de Circourt; à Paris (janvier 1846).

L'abbé Besson, Professeur au collége de Gray (30 août 1847).

Louis de Ronchaud, littérateur; à Lons-le-Saunier (30 novembre 1848).

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS,

Nés hors de la province de Franche-Comté (1).

Messieurs,

Peignot, Inspecteur honoraire des études, membre résidant de l'Académie de Dijon, etc. (septembre 1806).

De Villeneuve-Trans, ✻, membre correspondant de l'Institut; à Nancy (janvier 1824).

(1) Une délibération du 3 juillet 1834 a réduit à *vingt*, par voie d'extinction, le nombre des associés de cet ordre.

Civiale, ✠, Docteur en médecine; à Paris (août 1833).

Taylor, ✠ O ✠; à Paris (août 1825).

De Cailleux, ✠ O ✠, ancien Directeur-Général des Musées; à Paris (août 1827).

David, ✠, Statuaire, membre de l'Institut; à Paris (août 1831).

Péricaud, ancien Bibliothécaire de la ville de Lyon, etc. (août 1833).

Matter, O ✠, ancien Inspecteur-Général de l'Université et des bibliothèques de France; à Strasbourg (janvier 1834).

Nadault-Buffon, Chef de division au ministère des travaux publics, Ingénieur en chef des ponts et chaussées; à Paris (août 1834).

Thirria, ✠, Ingénieur en chef des mines; à Paris (août 1834).

Thurmann, ancien élève de l'Ecole nationale des mines; à Porrentruy (août 1834).

De Caumont, ✠, Président de la Société des antiquaires de Normandie (janvier 1841).

Reinaud, ✠, membre de l'Institut, l'un des Conservateurs de la Bibliothèque nationale (août 1842).

Dubeux, ✠, Conservateur adjoint de la Bibliothèque nationale (août 1842).

Pautet (Jules), Bibliothécaire de la ville de Beaune (août 1842).

Leglay, Conservateur des Archives de la ville de Lille (août 1844).

Mallard, Archéologue-Dessinateur, membre de plusieurs sociétés savantes; à Pagney (Jura) (août 1845).

L'abbé Greppo, Vicaire-général; à Belley (30 août 1847).

De Chénier, Chef du bureau de la justice au ministère de la guerre (30 novembre 1848).

ASSOCIÉS ÉTRANGERS (1).

Messieurs,

Le Baron de Stassart, ✻, membre du Sénat belge; au château de Corioule (janvier 1826).

Picot, Professeur d'histoire; à Genève (mai 1807).

Humbert, ✻, membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions), Professeur de langue arabe; à Genève (janvier 1820).

Le Baron de Gingins la Saraz; à Lausanne (mai 1839).

L'abbé Gazzera, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences; à Turin (mars 1841).

Rosini, littérateur; à Pise (mars 1841).

Le Baron de Reiffemberg, membre de l'Académie royale de Bruxelles, correspondant de l'Institut de France (Acad. des inscript.) (mars 1841).

Gachard, Directeur général des archives des Pays-Bas (mars 1841).

Vulliemin, historien; à Lausanne (mars 1841).

Porchat, ancien Recteur de l'Université de Lausanne (mars 1841).

(1) Cette classe a été instituée par une délibération du 11 mars 1841; on y a inscrit d'abord les noms des savants étrangers que l'Académie comptait déjà parmi ses correspondants.

Matile, membre du Tribunal souverain de Neuchâtel (mars 1841).

G. Groen van Prinsterer, membre du Conseil d'État de Hollande, ancien chef du cabinet du roi (août 1843).

Bonafous, Docteur médecin, membre correspondant de l'Institut de France; à Turin (avril 1845).

Ménabréa Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Savoie; à Chambéry (30 août 1847).

ERRATA.

Page 48, ligne 16, *Saussurea spatulæfolia*, lisez *Saussurea depressa*.

Page 132, ligne 18, *rochers*, lisez *nochers*.

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

Discours de M. le Président 1
Discours de réception de M. Grenier. 11
Fragment de voyage de botanique dans les Alpes du Dauphiné. 12
Amours de la Valisnérie 40
Réponse de M. le Président 42
Deuxième fragment de voyage botanique. 43
Rapport sur le concours relatif aux travaux du philosophe Jouffroy, par M. Tripard. 88
Poésies, par M. Auguste Dusillet 107
Rapport de M. Perron, secrétaire perpétuel, sur les travaux de l'année. 114
Fragment d'un poème, par M. de Ronchaud 131
Eloge historique de S. E. le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, par M. l'abbé Grivet. 136
Réponse de M. le Président 139
Une scène d'actualité, par M. Viancin 160
Liste académique. 167

Besançon, imprimerie de Sainte-Agathe.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00698 4674